unicef
pour chaque enfant
WHAT DO YOU THINK?
LES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS EN BELGIQUE PRENNENT LA PAROLE

Ce rapport a été rédigé par Maud Dominicy.
Merci à Cédric Vallet pour sa relecture attentive et la réécriture finale. Merci pour l'aide précieuse de Greet De Ridder, Nathalie San Gil et Philippe Henon qui ont relu et mis en forme ce rapport.
Merci aussi à Dominique Ceuppens et Rudi Decort.
Merci à Sophie Berlamont, Marie D'Haese, Jean-Paul Françoey, Olivier Marquet, Ulrike Nackaerts, Julie Piette, Anne Catherine Rasson, Pascale Recht, Charlotte Van den Abeele et Anneleen Van Kelecom pour leur présence et leur aide tout au long du processus.

UNICEF Belgique tient à remercier la Direction générale Coopération au développement et Aide humanitaire (DGD) pour le soutien financier qu'il a apporté à l'élaboration de ce rapport.

Tout extrait du rapport peut être librement reproduit en utilisant la référence suivante :
« Les enfants migrants et réfugiés en Belgique prennent la parole. », Rapport « What Do You Think? », UNICEF Belgique, 2018.

« What Do You Think ? » veut donner une voix aux enfants vulnérables. En 1999, UNICEF Belgique a lancé cette initiative dans le but de faire entendre au plus haut niveau la voix des enfants et des jeunes les plus vulnérables (enfants migrants et réfugiés, enfants porteurs d'un handicap, enfants malades, enfants en psychiatrie, enfants en conflit avec la loi, enfants touchés par la pauvreté) et faire en sorte qu'ils puissent se faire entendre auprès du Comité des droits de l'enfant (l'instance des Nations Unies qui veille au respect de la Convention relative aux droits de l'enfant).

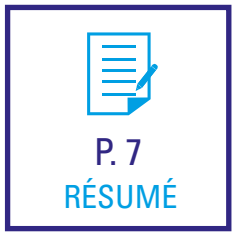
Photo et illustration couverture :
© UNICEFUN047914Herwig
© UNICEFUN058010anonymous

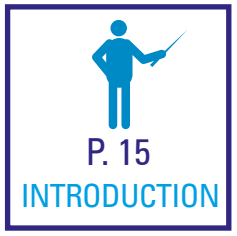
©Ruud van der Graaf

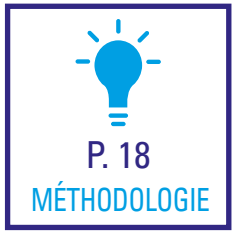
« La voix de tout le monde peut changer la vue des gens, la vie, la vision de voir les choses. Faut juste laisser à quelqu'un le droit de s'exprimer comme vous vous exprimez. C'est que ça le problème. Faut laisser parler les gens. Peut-être on verra qu'on a des points communs. On a des trucs que moi j'aime et que vous aimez. On apprend à se connaître. Voilà, on crée une amitié. C'est ça qui crée l'amour. »
- FILLE, 13 ANS, RDC -

TABLE DES MATIÈRES

P. 5
AVANT-PROPOS


P. 7
RÉSUMÉ


P. 15
INTRODUCTION


P. 18
MÉTHODOLOGIE

EXPÉRIENCES DES ENFANTS DANS LEUR PAYS D'ORIGINE
P. 26

Notre pays nous manque P. 28
La guerre, l'insécurité et la violence P. 31
Les discriminations et les inégalités P. 36
La pauvreté et la corruption P. 40

EXPÉRIENCES DES ENFANTS SUR LA ROUTE
P. 42

Le chemin de tous les dangers P. 43
Travail et exploitation des enfants dans les pays de transit P. 46

EXPÉRIENCES DES ENFANTS QUI ARRIVENT EN BELGIQUE
P. 48

La sécurité espérée P. 49
La famille P. 56
La procédure P. 60
Les centres d'accueil P. 71
Le soutien à la résilience : l'école, les loisirs et les amis P. 83
Les mamans mineures isolées P. 92

ESPOIRS ET RÊVES DES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS
P. 102

INTERPRÉTER LES PRIORITÉS : LES ENFANTS DEMANDENT PLUS DE PROTECTION
P. 106

CONCLUSION
P. 108

Recommandations des enfants P. 111
Recommandations d'UNICEF Belgique P. 116

ANNEXE : LES PARTENAIRES DU PROJET
P. 118

©Ruud van der Graaf

« Je fais entendre ma voix et j'espère que quelqu'un peut m'entendre et dise : D'accord, nous pouvons faire quelque chose. Nous pouvons vous aider. Nous pouvons ainsi envisager l'avenir. Et je le dis une fois de plus. Et une millième fois de plus, je dis : Regardez l'autre simplement comme un être humain. Vous ne devriez pas dire que je suis une Syrienne. Ou que je suis une réfugiée. Ou que je suis une chiite. Ou une sunnite. Je suis un être humain. Un être humain. J'ai un cœur. Vous avez un cœur. Vous avez des sentiments. J'ai des sentiments. S'il vous plaît, regardez-moi de cette manière. Je suis un être humain. »

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

AVANT-PROPOS

LES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS PRENNENT LA PAROLE.

Ils s'expriment sur leur vécu et sur leurs droits en Belgique, dans leur pays d'origine et sur la route.

La moitié des réfugiés sont des enfants. Dans le monde, ils sont près de neuf millions à vivre loin de chez eux, à fuir les conflits, la violence et la pauvreté. L'immense majorité des réfugiés trouve un accueil – souvent précaire- en Asie (50%) et en Afrique (32%). L'Europe ne participe qu'à la marge à l'accueil des exilés de la planète : seuls 14 % d'entre eux y ont trouvé refuge.

Depuis 2015, la « crise des réfugiés » est partout. Cette « crise »- qui est surtout une crise de l'accueil – est au cœur des débats politiques et médiatiques. Mais dans cette déferlante d'informations, certaines voix sont presque inaudibles : celles des plus vulnérables parmi les vulnérables : les enfants migrants et réfugiés.

Ils sont pourtant nombreux à s'être installés en Belgique. Mais on les invite rarement à s'exprimer sur leur vie d'exil, sur les épreuves qu'ils ont endurées tout au long d'une route semée d'embûches. Rares sont les occasions d'écouter ce qu'ils ont à dire sur ce qui les a poussé à partir ou sur leur accueil en Belgique.

Et pourtant, lorsqu'on leur en donne l'occasion, on réalise qu'ils sont mus par une envie profonde de partager leurs expériences de vie, leur histoire. Ils désirent s'exprimer et souhaitent que nous, adultes responsables, les écoutions, sans les prendre de haut.

Sans toujours en être conscients, ces enfants, en exprimant leur opinion, s'expriment aussi sur leurs droits. Des droits qui devraient toujours rester en tête des décideurs et qui sont inscrits noir sur blanc dans la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant.

Ces enfants veulent participer. Expliquer la route et ses obstacles, la violence de la fuite, pour que nous les comprenions mieux. Ces enfants aimeraient que cette participation ait du sens ; qu'elle débouche sur quelque chose et qu'elle influence, même un peu, les décisions qui les concernent directement ; les décisions relatives aux droits des enfants dans la migration.

Nous ne devons jamais oublier que les enfants migrants et réfugiés sont d'abord et avant tout des enfants, indépendamment de leur statut migratoire. Ecouter leurs opinions, apprendre de leurs expériences, n'est ni une lubie ni un cadeau que l'on fait aux enfants. C'est un droit fondamental dont ils peuvent se prévaloir. Car les enfants sont les mieux placés pour décrire leurs difficultés et trouver des solutions à leurs problèmes. La Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant leur donne le droit de participer aux décisions qui les concernent.

Ce rapport propose de lire des témoignages d'enfants ; des témoignages récoltés pendant deux ans. On peut y lire, sans filtre, les opinions, le vécu, les joies et les tristesses de ces enfants réfugiés en Belgique. C'est ce qui en fait un texte rare.

Nous souhaitons remercier chaleureusement tous les enfants et les jeunes qui ont participé au projet « What Do You Think ? » d'UNICEF Belgique. Sans eux, ce rapport n'aurait jamais pu être publié. Nous remercions aussi les éducateurs, assistants sociaux ou tuteurs qui travaillent au quotidien à leurs côtés et sans qui ce projet n'aurait pas pu être mené. Avec ce rapport, nous voulons faire entendre la voix des enfants migrants et réfugiés qui vivent en Belgique. Nous avons beaucoup à apprendre de leurs histoires.

Ces histoires sont parfois brutales et révoltantes. Elles sont difficiles à imaginer et à lire. Elles dépassent parfois l'entendement. Beaucoup décrivent une violence extrême qu'aucun enfant ne devrait jamais subir. Aussi terribles que soient ces histoires, ce sont celles d'enfants et de jeunes qui ont survécu. Nous n'avons pas entendu les voix des milliers d'enfants qui sont morts dans leur pays ou sur la route. Leur silence doit aussi nous rappeler nos responsabilités.

Olivier Marquet
Directeur général
UNICEF Belgique

Maud Dominicy
Child Rights Officer
UNICEF Belgique

AVERTISSEMENTS

Le nombre d'enfants qui ont participé au projet (170) ne nous permet pas de dire que cette étude est représentative de tous les enfants migrants et réfugiés qui vivent en Belgique. Ce n'était pas l'objectif du projet « What Do You Think ? » qui privilégie une approche qualitative, ancrée dans la durée, à une approche quantitative.

Les opinions exprimées dans ce rapport ne reflètent pas nécessairement les points de vue des enfants sur les centres dans lesquels ils vivent actuellement. Beaucoup d'enfants consultés ont vécu dans plusieurs centres d'accueil.

Concernant les mamans mineures isolées, UNICEF Belgique tient à souligner l'important travail de prise en charge mené depuis dix ans en Belgique et remercie déjà les autorités compétentes du suivi de certaines recommandations émises par les jeunes mamans.

DÉFINITION

Dans ce rapport, nous parlons des enfants migrants et réfugiés, ce qui correspond à la définition de la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant :

Au sens de la Convention, un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable.

RÉSUMÉ

© UNICEFUN057956Gilbertson VII Photo

RÉSUMÉ

> Ce n'était pas un choix, la Belgique ou la Syrie. Il y avait des problèmes en Syrie, l'insécurité, la guerre. On risquait de mourir. Il fallait fuir, avoir une nouvelle vie, un avenir.

Fuir, traverser des frontières, à pied, en bateau, en camion. Faire face aux violences. Arriver en Belgique, demander l'asile, souffler, vivre en centre d'accueil, jouer, mais aussi supporter la solitude, la promiscuité, la procédure interminable.

Toutes ces expériences, elles ont été vécues par cette jeune Syrienne de 17 ans, maman d'un jeune bébé. Elle conte son exil, ses peurs et ses peines, à l'instar des 169 autres enfants migrants et réfugiés qui s'expriment dans ce rapport.

170 enfants. 36 nationalités. 66 filles. Tous ces enfants témoignent et décrivent leurs parcours uniques, leurs expériences, mais aussi leurs rêves. Ces enfants, sortis trop tôt de l'insouciance, ont été contraints de quitter leur pays. Parfois seuls, parfois avec leur famille ; dans certains cas, c'est l'exil qui les a séparés de leurs proches. Ils sont si jeunes et ont déjà vécu mille vies.

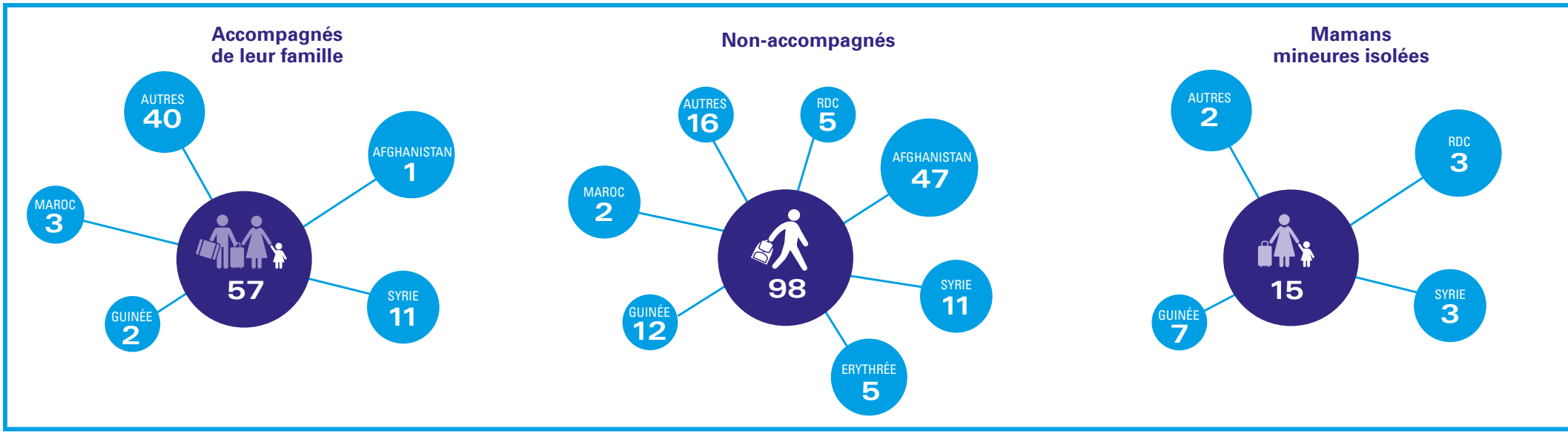
Aujourd'hui, ces enfants vivent en Belgique.

« What Do You Think ? » est une initiative participative. Pendant deux ans, la parole de ces enfants a été récoltée, par l'équipe de l'UNICEF dans les centres d'accueil et dans des écoles. Ce rapport compile leurs opinions et expériences en un document qui fait la part belle au vécu, livré comme une matière brute.

Ces témoignages n'ont pas qu'une visée documentaire. Non. Ce rapport est une courroie de transmission entre les paroles de ces jeunes, avides de participation, et les décideurs, parfois éloignés de ces réalités. De ces paroles découlent des recommandations, très sérieuses et précises, pour améliorer les droits des enfants migrants et réfugiés.

Des recommandations qui seront envoyées en haut lieu, au Comité des droits de l'enfant des Nations Unies à Genève et aux décideurs politiques en Belgique.

Les profils de ces jeunes réfugiés et migrants étaient extrêmement variés. Les enfants qui ont accepté de participer au projet « What Do You Think ? » avaient entre huit et vingt ans. La parole de jeunes majeurs a, dans de rares cas, été prise en



Proportion filles/garçons : 66 filles / 104 garçons

compte, lorsque ceux-ci ont fui leur pays alors qu'ils n'étaient encore que mineurs non-accompagnés.

Certains de ces enfants avaient effectué l'ensemble du trajet avec leur famille (33,5%), d'autres sont arrivés seuls en Belgique (57,6%). Certaines jeunes filles en exil avaient la particularité d'être déjà mère de jeunes enfants. Les mamans mineures isolées représentent 8,8% de notre panel et font l'objet d'une attention particulière.

Enfin, notons que les nationalités d'origine de ces enfants sont multiples et forment un kaléidoscope de la migration. 48 étaient afghans, 25 syriens, 21 guinéens. 8 venaient de république démocratique du Congo.

Il est un trait commun dans toutes ces histoires : l'expérience migratoire de ces enfants est récente. Certains n'étaient arrivés en Belgique que quelques semaines avant l'entretien. Pour d'autres, cela remontait à une poignée d'années. Mais le souvenir restait bien présent ; toujours à vif, jamais bien loin sous la surface.

TOTAL

Afghanistan	**48**
Syrie	**25**
Guinée	**21**
RDC	**8**
Erythrée	**5**
Maroc	**5**
Autres	**58**
Total	**170**

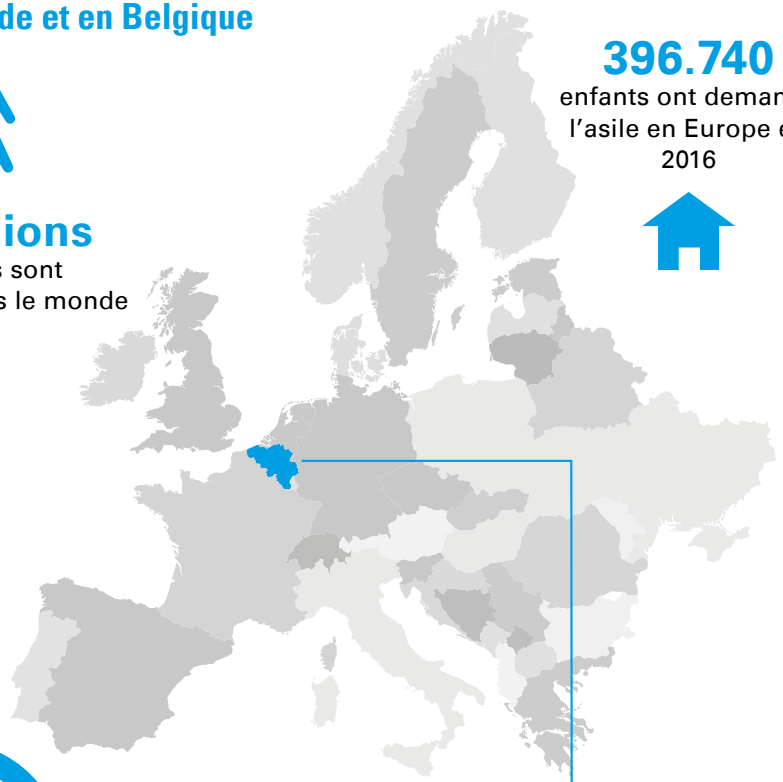
Presque tous les enfants et les jeunes vivaient dans des centres d'accueil pour demandeurs d'asile. Ceux qui ne vivaient plus dans un centre étaient passés par plusieurs de ces lieux d'accueil. Tous les enfants et les jeunes ont participé à l'initiative au moyen d'outils participatifs.

©UNICEFBelgique

La situation des enfants déracinés dans le monde et en Belgique

50 millions
d'enfants sont déracinés dans le monde

396.740
enfants ont demandé l'asile en Europe en 2016



50%
des réfugiés sont des enfants

4.960
enfants ont demandé l'asile en Belgique en 2016

Des besoins à respecter

« What Do You Think ? » rappelle avec acuité ce qui devrait être une évidence : les enfants ont besoin d'être protégés et ils ont besoin d'être avec leurs familles. Les enfants le disent et le répètent.

Ce document divise les témoignages d'enfants en trois grandes catégories. Ceux qui concernent le pays d'origine, la nostalgie et les raisons de l'exil.

Ceux qui décrivent les conditions de la fuite, le parcours migratoire, la route.

Enfin, dans une dernière partie, les enfants décrivent leurs conditions de vie dans leur société d'accueil, ici, en Belgique.

Voici quelques éléments saillants issus de ces témoignages :

Dans les pays d'origine :

> Je n'aime pas la violence de la guerre. Les enfants ont toujours peur d'aller à l'école parce qu'il y a la guerre

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

Nombreux sont les enfants réfugiés qui ont été exposés à la guerre et à l'insécurité. D'autres ont été confrontés à la violence et aux discriminations ; aux inégalités, à la pauvreté. Presque à chaque fois, l'exil est lié à une expérience traumatisante. Le récit d'enfants qui ont fui la guerre est glaçant. Ils parlent de la mort, de l'exil forcé, du travail des enfants, du viol, du recrutement contraint, de la séparation des familles, de la faim et de la peur, toujours bien présente. Beaucoup d'enfants dénoncent aussi les discriminations liées à la religion, à l'appartenance ethnique, au genre ou au statut social. Certaines filles racontent comment elles ont été excisées ou mariées de force. La plupart des enfants parlent aussi des inégalités et de la corruption. Ils nous interpellent directement, car, dans beaucoup de pays, 'un enfant pauvre ne compte pour rien !'

Sur la route de l'exil :

« Attention, le trajet est très dangereux. Je leur dirai de faire attention aux passeurs qui sont violents et prennent de l'argent

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Sur le chemin de l'exil, les enfants sont exposés aux abus et à l'exploitation. Ils parlent de la violence des trafiquants d'êtres humains et des passeurs, qui les ont parfois maltraités où forcés à travailler. Ils évoquent ces cadavres qu'ils ont vus sur la route. C'est durant le voyage que des enfants ont été séparés de leurs parents, de leurs frères et sœurs. Les enfants non-accompagnés souffrent de ne pas voir leur famille. Ils ont souvent voyagé seuls pendant de longues semaines ou pendant des mois, transitant par des pays comme la Libye où l'insécurité et le rançonnage règnent en maîtres. Ils préviennent : la route c'est parfois la mort, le viol, la détention et l'exploitation des enfants. Certains vont même jusqu'à conseiller à d'autres enfants de ne pas tenter l'aventure.

L'arrivée en Belgique :

« Il y a plein d'avantages en Belgique. Ici on est en sécurité, on a sauvé notre futur

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Après les épreuves, les enfants peuvent souffler. Lorsqu'ils arrivent en Belgique, les jeunes exilés se sentent soulagés. Ici, ils vivent en sécurité. La Belgique est souvent associée à la liberté, à la protection. Mais surtout, leur terre de refuge est celle de l'espoir ; l'espoir d'une vie meilleure. L'espoir de s'inventer un futur, d'aller à l'école. La possibilité d'un avenir devient réelle. Certains apprécient que la Belgique soit un pays de lois et de droits qui s'appliquent à TOUS les enfants – y compris aux filles et aux groupes minoritaires. Et puis tous soulignent leur joie d'avoir droit à une éducation. Certains mettent l'accent sur l'accès aux soins de santé et à la protection contre de mauvais traitement. Mais surtout, ils s'octroient enfin le droit de rêver.

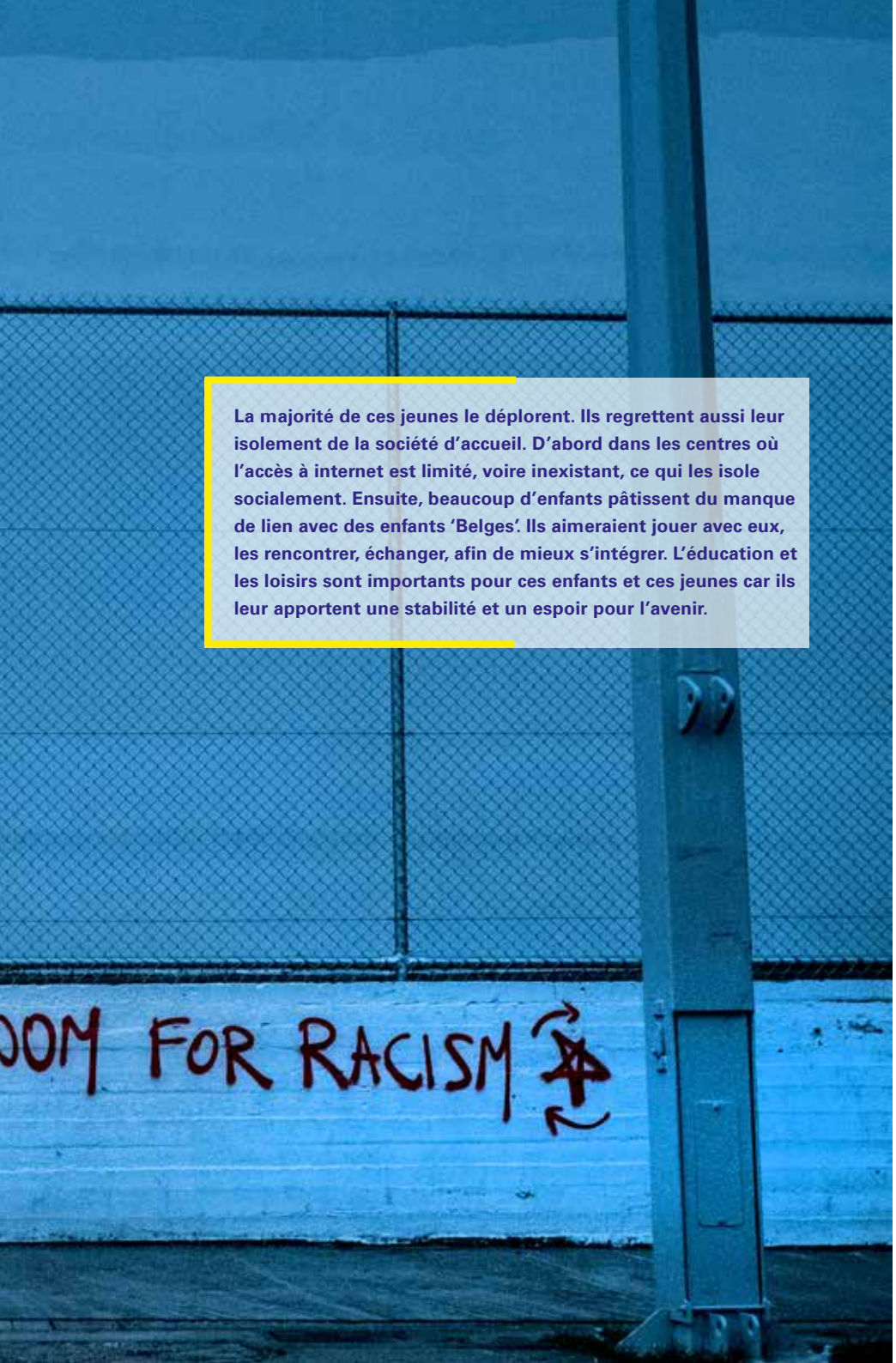
© UNICEF / Acros

> Je n'arrive pas à me concentrer sur mes études ; ça me pèse tellement de ne pas savoir ce qu'il adviendra de moi après la procédure
>
> - GARÇON, 17 ANS, MAROC -

Bien sûr, la Belgique n'est pas que bonheur, calme et protection pour ces jeunes migrants. Certains expriment leur malaise face à l'imprévisibilité de procédures qui, parfois, s'éternisent, les empêchant de se projeter et qui mine cette assise de sécurité pourtant si fragile. Pourront-ils rester ? Devront-ils rentrer dans leur pays d'origine ? Ce fardeau émotionnel renforce le traumatisme lié à l'exil et à ce qu'ils ont vécu dans leur pays d'origine. Pour les enfants non-accompagnés interrogés, c'est clairement la non-limitation dans le temps de la procédure qui les insécurise. Cela les empêche souvent de se concentrer sur le présent et d'envisager l'avenir.

Mais l'absence de perspectives quant aux possibilités de séjourner en Belgique n'est pas la seule difficulté que les jeunes rencontrent ici. Ces enfants réfugiés pointent le manque d'accompagnement de la part de tuteurs ou d'avocats. Ils déplorent les interventions –trop ponctuelles ou mal intentionnées – des interprètes. Et dans les centres d'accueil, les enfants attendent qu'on les aide davantage et qu'on leur procure de meilleures informations, dès le début, pour mieux comprendre dans quel jeu ils jouent.

La plupart des enfants participants à « What Do You Think ? » ont été ballotés de centre d'accueil en centre d'accueil. Ils considèrent que ces changements ne les aident en rien. Au contraire, ils fragmentent leurs efforts d'intégration. Mais ce qui fait l'unanimité dans la bouche de ces jeunes : c'est la critique des grands centres d'accueil. Ceux-ci ne permettent pas d'accueillir convenablement des enfants. Tous aimeraient que la Belgique privilégie une prise en charge dans de petites structures ou des familles d'accueil. Les enfants accompagnés de leur famille et qui ont passé de longues années dans un centre marquent leur préférence pour des alternatives d'accueil hors des centres, en maison ou en appartement.



La majorité de ces jeunes le déplorent. Ils regrettent aussi leur isolement de la société d'accueil. D'abord dans les centres où l'accès à internet est limité, voire inexistant, ce qui les isole socialement. Ensuite, beaucoup d'enfants pâtissent du manque de lien avec des enfants 'Belges'. Ils aimeraient jouer avec eux, les rencontrer, échanger, afin de mieux s'intégrer. L'éducation et les loisirs sont importants pour ces enfants et ces jeunes car ils leur apportent une stabilité et un espoir pour l'avenir.

Les enfants aiment étudier et aller à l'école. Ils sont enthousiastes et veulent apprendre le français, le néerlandais, et pratiquer des activités ou des sports. Mais en dehors des centres d'accueil… il est souvent impossible pour ces enfants de pratiquer une activité culturelle ou sportive.

Dans notre rapport, nous accordons une place particulière au témoignage de jeunes mamans isolées. Elles sont particulièrement fragilisées car elles cumulent les vulnérabilités. A la fois mineures, seules, jeunes mères, sans famille et loin de leur pays d'origine.

La vie dans les grands centres d'accueil n'est pas appropriée pour ces jeunes mères. Ce type d'accueil génère du stress qui les empêche de s'occuper de leur bébé comme elles le souhaiteraient. Elles réclament toutes un hébergement (une protection) dans des petites structures, en famille d'accueil ou en appartement. Elles cherchent un environnement calme et protecteur. Le manque d'information et d'accompagnement est aussi un problème pour ces mamans. Elles aimeraient être aidées de manière régulière (aussi en dehors des visites de l'ONE) afin de pouvoir s'occuper de leur enfant en toute confiance.

Comment faire face à la maternité et à la scolarité de front, sans réelle aide extérieure ? Les jeunes mamans le disent : elles ont besoin d'un meilleur soutien scolaire, afin d'être capables de combiner leur vie de mère et d'étudiante. Certaines adressent des demandes très précises : Une aide aux devoirs en soirée, des remédiations pendant les vacances et la fermeture de la crèche à 18 heures. Toutes ces mamans s'inquiètent de la nourriture qui est donnée aux bébés ainsi que des heures de repas fixes. Plusieurs se plaignent du lait hypoallergénique qui est donné aux bébés à la place du lait normal, de l'eau qu'elles doivent acheter pour préparer le biberon, et du manque cruel de moyens pour se procurer des produits de première nécessité (eau, nourriture). Elles ont souvent l'impression de ne pas être en mesure d'assurer correctement leur rôle de mère et s'en sentent parfois dépossédées.

Principales recommandations

DES PROCÉDURES TROP LENTES ET LE MANQUE DE PROTECTION ONT DES CONSÉQUENCES DÉSASTREUSES DANS LA VIE DES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS. ILS RECOMMANDENT D'AGIR DANS LES DOMAINES SUIVANTS :

1. La procédure : avoir une procédure limitée dans le temps et bénéficier d'un meilleur accompagnement du tuteur et de l'avocat. Une meilleure information dès l'arrivée.

2. La famille : être réuni avec sa famille ou avoir la possibilité de rester en contact avec elle. Ils aimeraient nouer des liens avec des personnes de confiance.

3. Le centre d'accueil : besoin de calme, de repos, de sécurité et d'accompagnateurs à l'écoute. Davantage de petits dispositifs ou des familles d'accueil pour les enfants arrivés seuls, des alternatives pour les familles.

4. Ecole et loisirs : plus de soutien pour les enfants qui ont été déscolarisés et ceux qui arrivent en fin d'année scolaire. La possibilité de faire un sport ou une activité de loisirs. Se faire des amis belges.

5. Mamans mineures isolées : un accompagnement sur mesure pour des jeunes filles qui sont particulièrement vulnérables car elles sont mamans, mineures, seules, sans famille et en exil.

UNICEF BELGIQUE RECOMMANDE DE MIEUX PROTÉGER LES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS EN TRAVAILLANT SUR PLUSIEURS FRONTS :

1. Écoutez les voix des enfants migrants et réfugiés.

2. Protéger les enfants migrants et réfugiés, en particulier les enfants non accompagnés, de l'exploitation et de la violence.

3. Mettre fin au placement en détention des enfants qui cherchent à obtenir le statut de réfugié ou à migrer, en mettant en place diverses solutions pratiques de substitution.

4. Préserver l'intégrité des familles – le meilleur moyen pour protéger les enfants et leur donner un statut juridique.

5. Poursuivre l'éducation de tous les enfants migrants et réfugiés et leur donner accès à des services de santé et à d'autres services de qualité.

6. Exiger des mesures de lutte contre les causes profondes des mouvements à grande échelle de réfugiés et de migrants.

7. Promouvoir des mesures de lutte contre la xénophobie, la discrimination et la marginalisation dans les pays de transit et de destination.

© UNICEFUN020049Gilbertson VII Photo

INTRODUCTION

INTRODUCTION

« What Do You Think ? » donne la parole aux enfants réfugiés et migrants. En 2016 et 2017, la parole de 170 jeunes a été récoltée en Belgique. Ces enfants ont exprimé leurs opinions. Ils ont pu raconter leurs expériences, nous confier leur vécu. Ce rapport rend compte de cette parole.

Aujourd'hui, ces enfants vivent en paix. Ils sont tous accueillis en Belgique. Mais les raisons qui les ont poussés à fuir, à prendre la route, les ont marqués à jamais. Car ils ont tous traversé des épreuves très dures, soit dans leur pays d'origine soit sur le chemin de l'exil. Deux tiers d'entre eux ont fait le voyage tout seuls, dans des contextes hostiles, parfois très violents. Certaines des jeunes filles non-accompagnées que nous avons rencontrées sont déjà mamans.

WHAT DO YOU THINK?

« What Do You Think ? » donne la parole aux enfants réfugiés et migrants

©Ruud van der Graaf

Tous ces jeunes ont enduré des souffrances physiques ou émotionnelles. Ils ont été arrachés de leur pays, à cause de la guerre, des persécutions ou de la pauvreté. Leur parcours fut pavé de douleurs et de brutalité. Les obstacles qu'ils ont dû franchir, si jeunes, sont difficiles à imaginer, car leur route fut jalonnée de mort et d'extorsions. Ces enfants en ressortent lessivés, marqués à tout jamais, mais aussi plus forts. La plupart d'entre eux montrent un niveau de résilience à peine croyable.

Nos échanges avec ces enfants ne fut pas que douleurs. Loin de là. Ces jeunes réfugiés et migrants ont aimé partager avec nous une certaine nostalgie des odeurs et des goûts de leurs pays d'origine, mais aussi de ce qui leur plait en Belgique, à commencer par la sécurité.

Si ces enfants ne se sentent pas menacés ici, ils ne vivent pas pour autant un conte de fées. Certains aspects de leur accueil ici ne les rassurent pas. Des enfants ont évoqué leurs craintes, leurs besoins de mieux cerner ce qui les attend concernant leur séjour en Belgique. L'imprévisibilité les empêche parfois de se projeter, d'imaginer un avenir, de rêver.

Comme la plupart des enfants et des jeunes, ils veulent vivre en sécurité, que ce soit en Belgique ou dans leur pays d'origine. Ils veulent étudier et être protégés. Mais ces enfants ne se contentent pas d'exprimer des opinions, ils vont plus loin et émettent des recommandations aux décideurs politiques.

Ce rapport relaie les expériences de ces jeunes. Il décrit leurs peurs, mais aussi leurs rêves, leurs attentes. Ces témoignages, directement récoltés auprès de jeunes réfugiés et migrants, devraient guider les politiques de mise en œuvre des droits des enfants. Droit à la vie, droit au développement, à la protection et… bien sûr, à la participation. Car tous les enfants ont le droit d'être entendus dans les procédures qui les concernent. Et ces quelques pages sont une pierre supplémentaire à cet édifice participatif.

Ces opinions d'enfants sont destinées au Comité des droits de l'enfant des Nations Unies et aux décideurs politiques. Le but est clair : améliorer la situation des enfants vulnérables. Leur offrir une prise en charge adaptée à leur âge et à leur condition. Les organisations de la société civile peuvent utiliser cette étude pour alerter les autorités locales, nationales et internationales sur l'application des droits des enfants migrants et réfugiés.

NOMBRE D'ENFANTS DÉRACINÉS DANS LE MONDE ET EN BELGIQUE

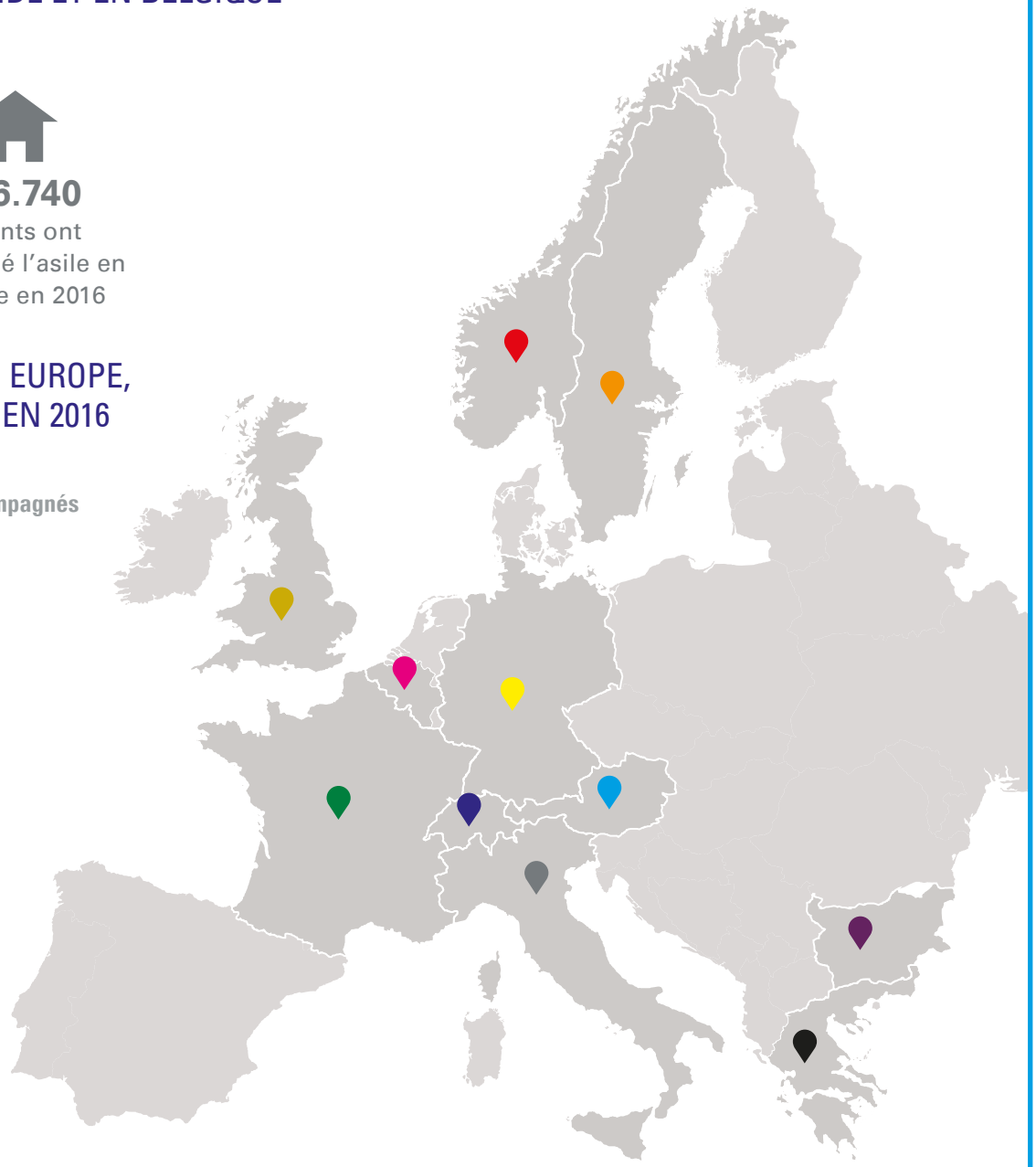
50 millions
d'enfants sont déracinés dans le monde

50%
des réfugiés sont des enfants

396.740
enfants ont demandé l'asile en Europe en 2016

NOMBRE D'ENFANTS DEMANDEURS D'ASILE EN EUROPE, Y COMPRIS LES ENFANTS NON-ACCOMPAGNÉS EN 2016

	Enfants déracinés	Enfants non-accompagnés
ALLEMAGNE	261.380	35.935
AUTRICHE	17.125	4.451
GRÈCE	16.900	2.424
FRANCE	12.945	
ITALIE	11.165	
SUÈDE	9.445	2.200
GRANDE-BRETAGNE	9.200	3.175
SUISSE	8.930	
BULGARIE	6.447	2.768
BELGIQUE	4.960	1.076
NORVÈGE	1.230	320



SOURCE : CHIFFRES BASÉS SUR LES DONNÉES EUROSTAT DISPONIBLES AU 3 MARS 2017

MÉTHODOLOGIE

© UNICEF UN020011 Gilbertson VII Photo

Lors des différents contacts avec les enfants, nous avons exploré avec eux une série de difficulté, sous forme de questions : Quelles ont été les expériences des enfants dans leur pays d'origine ? Ce qui leur manque, ce qu'ils aimaient, et ce qu'ils trouvaient difficile. Quelles ont été leurs expériences sur la route ? Par quels pays ont-ils transité avant d'atteindre la Belgique ? Comment se passe leur vie ici ? Qu'est-ce qu'ils aiment dans leur pays d'accueil et qu'est-ce qui pose des difficultés ? Quels sont leurs espoirs et leurs peurs ?

Faire participer des enfants qui ont subi des traumatismes est un processus complexe qui implique de travailler avec doigté. Le déroulé du processus a un impact significatif sur la manière dont les enfants vont se sentir pendant et après les interviews. Les enfants pourraient n'avoir pas suffisamment confiance pour s'exprimer. Certains craignent que leur récit soit utilisé à d'autres fins. Il est donc primordial de les rassurer sur ces points. Il est aussi nécessaire d'être très clair avec eux : ces récits et recommandations n'auront pas d'impact direct sur leur propre situation ; car le risque est bien réel qu'un tel processus suscite de fausses attentes chez les enfants consultés.

Une fois tout cela bien assimilé, un tel projet présente bien des opportunités, pour les enfants eux-mêmes mais aussi pour les centres d'accueil, les organisations de première ligne et les écoles qui accueillent des enfants migrants et réfugiés.

Les enfants qui expriment leur vécu et formulent des recommandations gagnent confiance en eux. Les professionnels qui les écoutent et les soutiennent peuvent mettre en place des initiatives participatives plus durables et adapter leurs pratiques aux besoins des enfants.

Les méthodes participatives utilisées par UNICEF Belgique se fondent sur une série de principes qui visent une participation des enfants éthique, respectueuse et durable. Dans le processus « What Do You Think ? », nous avons été attentifs à plusieurs exigences :

Ethique

Au vu du parcours de vie difficile de ces enfants réfugiés et migrants, il est crucial de prendre des précautions. D'abord il faut soutenir l'enfant et le rassurer en excluant tout risque de violence, d'exploitation, d'abus ou de toute autre conséquence négative qui pourrait être liée à l'expression d'une parole.

Cela peut nous paraître évident, mais ça ne l'est pas pour lui. Des liens doivent être noués avec les personnes de confiance qui entourent les enfants. Le maître mot est de les rassurer, afin de leur inspirer confiance.

Les enfants doivent bien sûr être informés de leur droit d'être protégés. Ils doivent savoir où s'adresser pour demander de l'aide. Il a très vite été convenu que la participation des enfants se ferait de manière anonyme. C'est une condition essentielle de l'expression d'une parole libre et confiante. Dans le rapport final ne figurent que les mentions de genre (fille/garçon), l'âge du jeune et son pays d'origine. Pour garantir l'anonymat des mamans mineures isolées, l'âge de leur bébé et le pays d'origine ont été enlevés.

Les enfants qui ont été photographiés ou qui ont participé à la réalisation de vidéos ont signé avec leur tuteur ou leurs parents un formulaire de consentement. Nous avons ôté des témoignages toute opinion qui pourrait les mettre en danger, car trop facilement reconnaissable.

Volontaire

La participation des enfants est un droit, pas une obligation. Elle doit donc être volontaire. il ne faut surtout pas forcer les enfants à participer ou à s'exprimer sur tous les sujets. Les enfants ont le droit de garder le silence sur certains sujets qui leur semblent trop douloureux ou trop personnels à évoquer. Ils doivent être informés qu'ils peuvent cesser de participer à n'importe quel moment.

Information

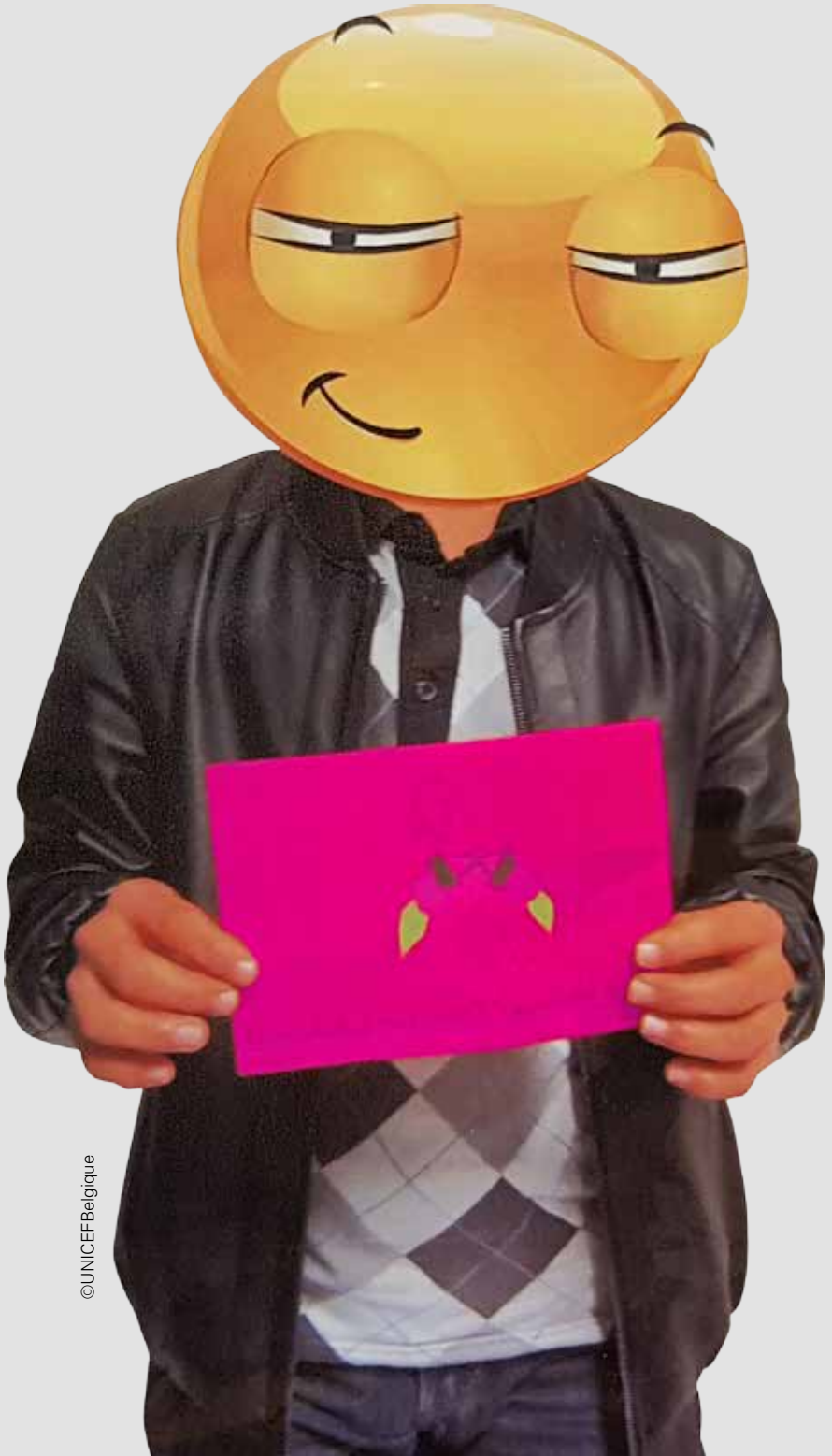
Les enfants doivent savoir dans quoi ils s'embarquent. Ils doivent donc recevoir une information sur leur droit d'exprimer leur opinion et sur le fait que leur opinion sera prise en considération. Ils doivent être informés sur la manière dont leur participation va se dérouler ainsi que sur sa portée. Les enfants doivent savoir que leurs opinions et recommandations ne serviront pas à changer leur situation individuelle mais seront transmises de manière anonyme au plus haut niveau (au Comité des droits de l'enfant des Nations Unies et aux décideurs politiques en Belgique) afin d'améliorer la situation de tous les enfants migrants et réfugiés.

Environnement

Pour pouvoir récolter la parole d'enfants dont le vécu a été particulièrement difficile, il est crucial de créer un environnement protecteur qui inspire confiance aux enfants. Il faut qu'ils soient à l'aise de parler ouvertement, de garder le silence s'ils n'ont pas envie de s'exprimer, ou même de se retirer du processus. L'utilisation d'interprètes est aussi important pour créer cet environnement chez des enfants qui ne maitrisent pas la langue du pays d'accueil.

Durabilité

Le projet a été mené pendant deux ans (2016-2017), dans des centres d'accueil pour réfugiés ou des classes pour primo-arrivants. Nous nous sommes adaptés aux capacités et au rythme de chaque structure tout en essayant de mettre en place un processus durable qui perdure au-delà d'une journée. Certaines structures n'avaient pas les capacités de consulter les enfants eux-mêmes et ont mobilisé des bénévoles externes pour mener des débats. D'autres ont fait appel au personnel de l'UNICEF. Certaines structures ont développé des méthodologies tout à fait novatrices pour consulter les enfants et les accompagner dans l'expression de leur vécu. Tout cela a contribué à renforcer les capacités des professionnels qui travaillent avec ces enfants ainsi que les capacités des enfants à s'exprimer et à être plus résilients.



©UNICEFBelgique

Des outils créatifs

Les outils créatifs facilitent l'exploration des problèmes des enfants. Ils permettent un travail collectif et individuel afin que tous les enfants, peu importe leur âge et leur connaissance de la langue, puissent s'exprimer. Ces outils aident les enfants à partager leurs histoires, leurs expériences et leurs opinions. Ils sont aussi le point de départ d'un débat en groupe.

« What Do You Think ? » a proposé plusieurs outils créatifs, comme la création de cartes (carte du corps, carte de Belgique, carte de l'exil) afin que l'enfant puisse expliquer l'environnement dans lequel il vit et donner ses idées pour améliorer ce cadre de vie.

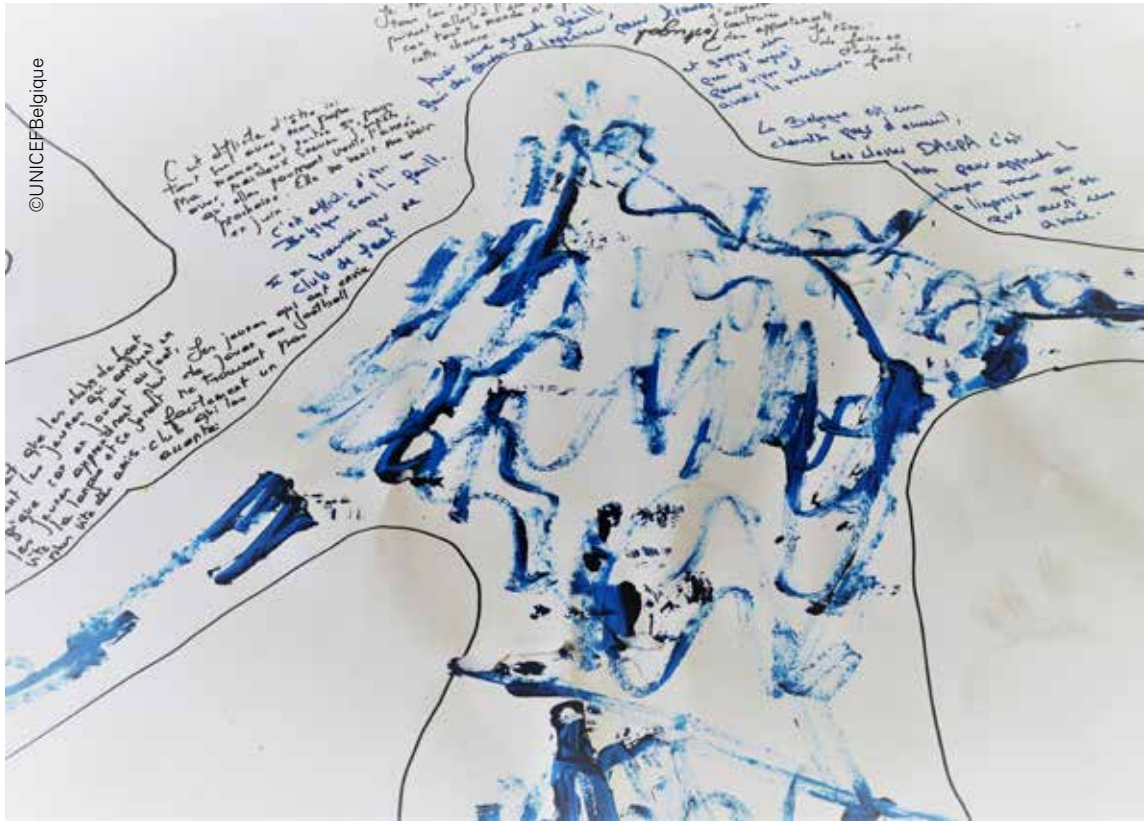
D'autres outils ont été utilisés comme le dessin, le tag, la photographie qui ont permis aux enfants de partager leurs sentiments et de présenter des perspectives d'avenir d'une manière visuelle. Toutes les méthodologies proposées ont en commun d'ouvrir un espace de réflexion et de faciliter l'expression sans diriger la pensée des enfants, dans un environnement stimulant et suffisamment rassurant pour créer un débat de fond.

La carte du corps

La carte du corps est expliquée aux enfants et aux jeunes comme étant un espace symbolique. La carte représente leur voyage et leur expérience de la migration. Les enfants sont d'abord invités à créer leur propre personnage sur le sol et à le peindre. On leur explique ensuite qu'une partie du corps représente leur pays d'origine, une autre partie représente la Belgique. Le modérateur détaille ensuite les différents éléments qu'il faudrait que chacun ajoute sur le corps (par exemple, au niveau du cœur : qu'est-ce que les enfants aiment le plus en Belgique ? Et au niveau des bras : qu'est-ce qui est le plus difficile pour eux en Belgique ? De quel soutien ont-ils besoin ? Ou au niveau de la tête : quels sont leurs rêves pour l'avenir ?).

Cet outil a été utilisé avec des petits groupes pour s'assurer que des informations importantes soient recueillies de manière individuelle auprès de chaque enfant.

La carte du corps présente un avantage lorsque l'on travaille sur des problèmes : les enfants peuvent se soutenir pour dessiner et peuvent s'exprimer de manière quasi individuelle grâce à l'aide d'un facilitateur toujours présent à leurs côtés.



Des débats

« What Do You Think ? » a organisé 24 débats dans les centres d'accueil, dans les organisations de première ligne et dans les classes pour primo-arrivants.

Un débat national a même eu lieu à Bruxelles, rassemblant des enfants venus de différentes structures. Les enfants ont été invités à s'exprimer car la participation doit être volontaire. Le processus était plus laborieux lorsque l'ensemble d'une classe était obligée d'être présente lors des débats.

Certains groupes d'enfants ont été vus à plusieurs reprises. D'autres n'ont été rencontrés qu'une seule fois. Mais à chaque fois, les groupes ont été invités à voter pour leurs trois priorités.

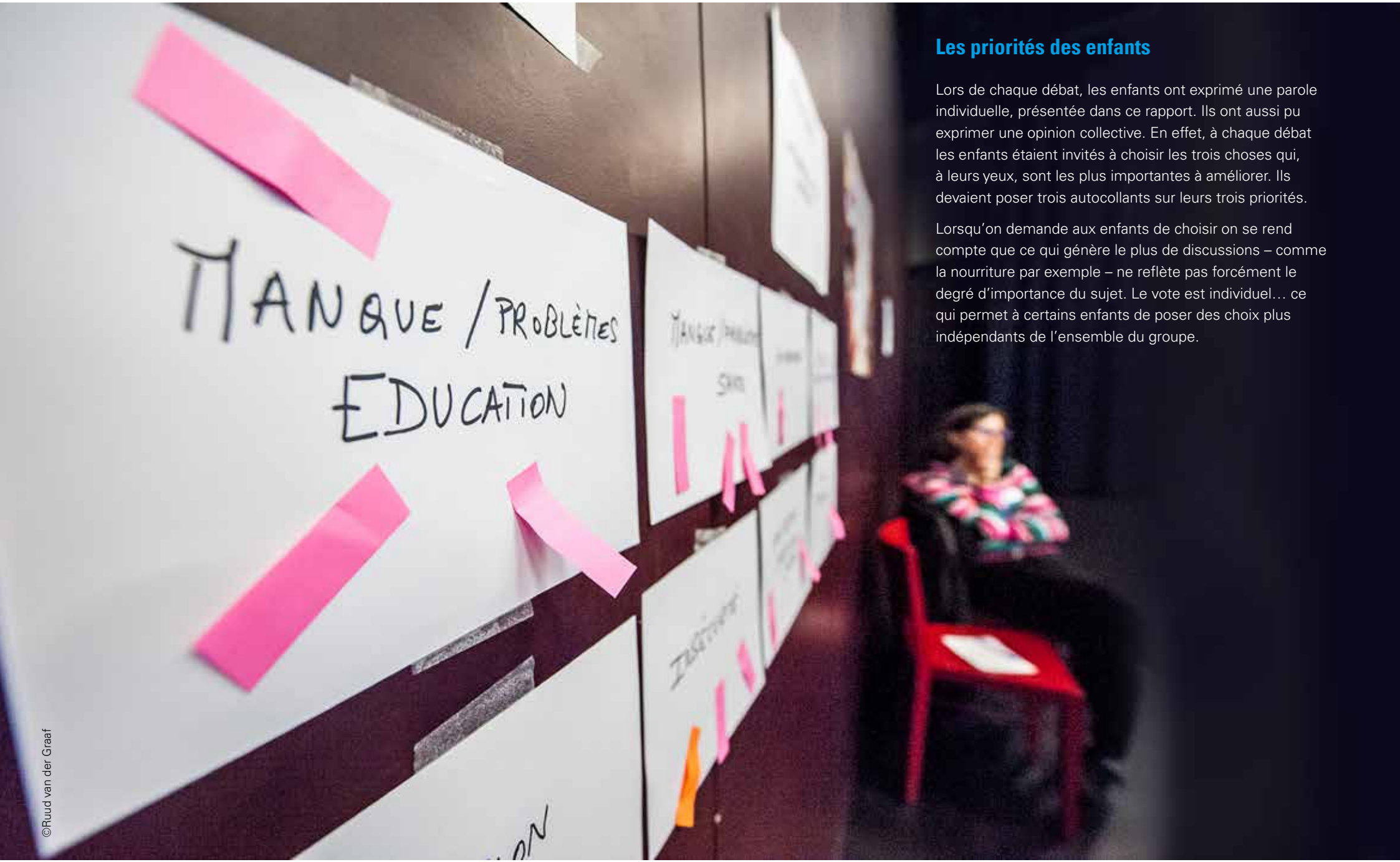
Chaque débat a duré au minimum trois heures et comptait de 5 à 15 enfants encadrés par un facilitateur, un rapporteur et, le plus souvent, par une personne de soutien. Dans la mesure du possible, les groupes étaient divisés par classes d'âge (jeunes enfants, adolescents, jeunes adultes). Dans certains groupes des interprètes étaient présents. Les mamans mineures ont reçu une attention particulière. Elles ont participé sans les garçons et sans interprètes masculins afin qu'elles aient l'espace de parole dont elles avaient besoin.

Certains participants ont demandé de pouvoir nous rencontrer de manière individuelle. Des enfants ont privilégié l'approche créative pour s'exprimer alors que d'autres ont préféré parler ou écrire.

Récapitulatif des débats :

ASBL CEMO / Classe Daspa* Institut des Filles de Marie à Saint-Gilles	• 4 débats en classe
Centre El Paso à Gembloux	• Participation au débat national • Une dizaine de débats ont été organisés dans le centre
Centre FEDASIL Kapellen	• 1 débat au centre • 1 débat au siège de l'UNICEF
Centre FEDASIL de Bevingen	• Participation au débat national
Centre FEDASIL de Poelkappellen	• Participation au débat national
Centre FEDASIL de Pondrôme	• 1 débat au centre d'accueil
Centre FEDASIL de Rixensart	• 3 débats au centre d'accueil
Mentor Escale	• Participation au débat national • 1 débat au siège de Mentor Escale • Récolte de témoignages individuels
OKAN* klas Diest	• Participation au débat national • 1 débat en classe
Vluchtenlingenwerk Vlaanderen	• 1 débat au siège de VWV

*Classes DASPA/OKAN : classes pour primo-arrivants.



Les priorités des enfants

Lors de chaque débat, les enfants ont exprimé une parole individuelle, présentée dans ce rapport. Ils ont aussi pu exprimer une opinion collective. En effet, à chaque débat les enfants étaient invités à choisir les trois choses qui, à leurs yeux, sont les plus importantes à améliorer. Ils devaient poser trois autocollants sur leurs trois priorités.

Lorsqu'on demande aux enfants de choisir on se rend compte que ce qui génère le plus de discussions – comme la nourriture par exemple – ne reflète pas forcément le degré d'importance du sujet. Le vote est individuel… ce qui permet à certains enfants de poser des choix plus indépendants de l'ensemble du groupe.

©Ruud van der Graaf

LES PRIORITÉS QUI SE DÉGAGENT DU VOTE DES ENFANTS :

LES 3 PRIORITÉS POUR LES PAYS D'ORIGINE

- Mettre fin à la guerre, à l'insécurité et aux violences
- Mettre fin aux discriminations et aux inégalités
- Mettre fin à la pauvreté et à la corruption

©Ruud van der Graaf

LES 3 PRIORITÉS POUR LA BELGIQUE

La famille :
la difficulté d'être seul et la difficulté d'être réuni avec sa famille.

La procédure :
une procédure qui n'est pas adaptée aux enfants.

Les centres d'accueil :
les grands centres ne sont pas adaptés aux enfants. Le soutien à la résilience : l'école, les loisirs et les amis.

EXPÉRIENCES DES ENFANTS DANS LEUR PAYS D'ORIGINE

© UNICEF/UN048841ERGEN

LES FÊTES, LES JEUX, LES ODEURS. LES ENFANTS SONT SOUVENT NOSTALGIQUES DU PAYS QU'ILS ONT QUITTÉ. ET PUIS ILS SE SOUVIENNENT DE LEURS AMIS, DE LEUR FAMILLE. CES PROCHES QUI LEUR MANQUENT TANT, SURTOUT À CES ENFANTS QUI ONT VOYAGÉ SEULS. MAIS LES JEUNES RÉFUGIÉS ET MIGRANTS SAVENT BIEN POURQUOI ILS SONT PARTIS. LEURS RÉCITS SONT CEUX DE RESCAPÉS. ILS ONT FUI LA GUERRE ET CÔTOYÉ LA MORT, LA VIOLENCE AVEUGLE MÊME SI, EUX, ONT SURVÉCU. D'AUTRES ONT SUBI LA PAUVRETÉ, LES DISCRIMINATIONS, LES MARIAGES FORCÉS. AUTANT DE RAISONS QUI NE LEUR ONT PAS LAISSÉ LE CHOIX : IL FALLAIT FUIR.

NOTRE PAYS NOUS MANQUE

C'est le premier des manques pour les enfants en exil : les proches. Les amis, la famille. C'est encore plus vrai pour les enfants qui sont arrivés seuls en Belgique.

Ma famille, mes amis et la vie que j'avais me manquent.
- GARÇON, 17 ANS, GUINÉE -

Ma famille me manque.
- GARÇON, 16 ANS, GUINÉE -

Le confort me manque, avoir une famille près de moi.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Ma famille et mes parents me manquent.
- FILLE, 15 ANS, MALI -

Mes amis me manquent.
- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

La vie en famille et notre manguier me manquent.
- FILLE, 13 ANS, RDC -

Beaucoup d'enfants enfants pensent avec nostalgie à leur pays d'origine : ils racontent la joie de vivre, l'hospitalité, les fêtes, la musique, la nourriture.

“ Dans les rues de Syrie, les gens ont toujours le sourire. Ils chantent, mangent, dans la rue.
Chez nous, tout le monde appartient à la même famille. On ne fait qu'un. On partage les rires et les larmes. On partage tout. Pour chaque moment important de la vie d'une personne, on fait une grande fête, où tout le quartier est invité.
On danse, on chante, on mange tous ensemble.
On vit tous ensemble. Voilà ce qu'était la Syrie de mon enfance.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

“ Dans mon pays d'origine, j'aime beaucoup ma famille. Les fruits, comme les oranges, me manquent.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'aime mon pays. Je vis en Belgique, c'est bien, c'est beau, il n'y a pas de problème, mais en même temps j'aime mon pays. Là-bas, la nourriture est tellement magnifique ! Et puis il y a le fait que, si tu vas dans une ville que tu ne connais pas, les gens vont d'accueillir et te respecter, t'emmener chez eux, te faire du thé.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ Ce qui était très bien en Afghanistan, c'étaient les célébrations du Sucre, la fête du Sacrifice et les célébrations du Nouvel An. Toutes les fêtes des musulmans étaient fêtées comme il fallait. Les célébrations étaient une source de joie.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'aime beaucoup les gens dans mon pays. Ce sont des gens sociables et joyeux. Ma ville me manque.

- GARÇON, 19 ANS, AFGHANISTAN -

NOTRE PAYS NOUS MANQUE

Certains enfants évoquent aussi la nature, les odeurs et les couleurs :

« En Guinée, j'aimais aller au bout de la rivière, à la foire, aller à la mine d'or au village dans le haut plateau.

- GARÇON, 17 ANS, GUINÉE -

Beaucoup d'enfants afghans évoquent enfin le jeu de criquet qu'ils aimaient particulièrement.

« J'aimais aller à l'école en Afghanistan. J'aimais aussi jouer au criquet.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Avant d'être une réfugiée, je suis Syrienne et j'aime beaucoup mon pays. Là-bas, l'odeur est différente. La Syrie, ça sent le jasmin, la fleur de Damas. Dans les rues syriennes, on peut voir cette jolie fleur blanche partout. Elle recouvre le sol. Ce sol dont chaque petit caillou est joli, parce que c'est la terre de mon pays.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

Ce qui me manque de mon pays, ce sont les fêtes culturelles. Les odeurs et les couleurs dans notre pays sont différentes de celles d'ici.

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

« J'aimais faire du sport en Afghanistan, surtout du criquet.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

LA GUERRE, L'INSÉCURITE ET LA VIOLENCE

« *Un jour tout va bien, le jour suivant, tu as tout perdu* ». Les enfants originaires de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan racontent la guerre. Ils décrivent la violence qui s'abat du jour au lendemain, sans distinction, et qui détruit tout sur son passage. Pour ces enfants, les mots ne sont pas à la hauteur des exactions qu'ils ont vécues, auxquelles ils ont assisté. Personne ne peut comprendre les épreuves qu'ils ont traversé, sauf ceux qui ont vécu la guerre. Ces jeunes réfugiés ont vu le sang, la mort, la peur et le danger. Ils ont vu les écoles se fermer lorsqu'elles n'étaient pas détruites. Et parfois même, ce sont leurs professeurs qui ont été tués. Ils ont connu la faim et ont perdu des proches. Cette guerre, c'est la mort de l'enfance. La joie s'en va, tout comme l'envie de jouer. La guerre laissera ses traumatismes. Les enfants qui grandissent continuent d'avoir peur de la guerre.

D'autres enfants n'ont pas vécu dans des pays en guerre mais ont été confrontés à des violences de différents ordres. Violences intra-familiales, violence de l'école, grand banditisme, brutalités dans les communautés. Les témoignages des enfants rappellent que l'exil n'est pas un choix mais une question de survie.

“ Nous n'avons pas choisi d'être des réfugiés. Cela nous est tombé dessus et nous avons dû faire un choix. Nous devions fuir la mort et la destruction existant dans le système qui gère le pays. Mon message à l'intention du monde entier est le suivant : nous sommes des enfants comme tous les enfants et nous avons droit à la sécurité et à l'enseignement. Nous voulons vivre avec notre famille, tout comme chaque enfant le souhaite, partout dans le monde.

- GARÇON, 15 ANS, IRAK -

Ce n'était pas un choix la Belgique ou la Syrie. Il y avait des problèmes en Syrie, l'insécurité, la guerre. On risquait de mourir. Il n'y avait plus de soins, plus d'école, plus rien. Il fallait fuir. Il fallait vivre de nouvelles choses, avoir une nouvelle vie, un avenir.

- MAMAN, 17 ANS -

“ Plus personne n'aime la Syrie. On ne peut pas s'imaginer ce qu'on a vu, le sang, les morts, la vie qu'on avait. Je voulais une nouvelle vie. Je suis venue en Belgique. Je veux un nouveau départ. J'ai perdu mon pays mais je ne me suis pas perdue moi-même. Je suis beaucoup plus forte.

- MAMAN, 17 ANS -

LA GUERRE, L'INSÉCURITE ET LA VIOLENCE

Deux jeunes filles syriennes racontent comment tout a basculé du jour au lendemain :

“ La Syrie est devenue un pays très dangereux à cause de la guerre. J'aimerais bien vous expliquer ce que la guerre fait lorsqu'elle arrive dans votre pays, mais il est difficile de trouver les mots justes. La guerre peut arriver très soudainement. Un jour, tout va bien, et le jour suivant, tu as perdu tout ce que tu avais construit pour ta vie. Quand la guerre arrive dans ton pays, elle amène la faim, la peur et l'insécurité. Des personnes autour de toi meurent, tes parents, tes amis et même tes professeurs.

- FILLE, 17 ANS, SYRIE -

“ Un jour, tout a basculé. Je me suis couchée un soir, tout allait bien. Quand je me suis réveillée le matin, tout avait disparu. À ce moment-là, je ne pouvais pas imaginer que ça allait être aussi grave. Depuis le début de cette folle guerre, notre Syrie a disparu. La guerre a pris tout ce qu'on avait. Cette douleur, il n'y a pas que moi qui la ressens. C'est la même pour tous les Syriens. Petit à petit, j'ai compris que si je voulais vivre, il fallait que je parte. Alors j'ai pris la route. Toutes les personnes de mon pays ont été obligées de se réfugier. On a été obligés de laisser notre beau pays pour avoir un abri. Pour pouvoir se sentir bien, en sécurité. Faire ce chemin a été très douloureux.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

©Ruud van der Graaf

Beaucoup d'enfants afghans et syriens se sont exprimé sur l'impact de la guerre sur les enfants. Ils ont parlé de la mort, de la souffrance, de la faim et de l'insécurité mais aussi de la perte de l'enfance, de la peur d'aller jouer dehors ou d'aller à l'école.

« En Syrie, je n'aime pas la guerre. Les enfants, nous la ressentons dans le quotidien, nous n'avons pas de nourriture, pas de maison, pas de sécurité
- GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

« Les enfants manquent de tranquillité. Les enfants sont traumatisés. Ils manquent de joie.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

La guerre ne connaît pas les enfants : les grands, les petits, tout le monde meurt. C'est pour ça que je vais dire à toutes les personnes de sortir de la Syrie. Pendant la guerre, les enfants ne peuvent pas jouer. Il n'y a rien pour les enfants. Les enfants de 6 ou 7 ans, prennent la Kalachnikov comme un jouet. En Syrie, avec la guerre, personne ne sort ni ne revient à la maison. Les écoles sont bombardées. Tous les jours, la guerre explose. Il y a beaucoup de problèmes. Les gens n'aiment pas la Syrie. Mais tous les Syriens ne sont pas comme ça. Les enfants sont-ils condamnés à jouer à la kalachnikov ?
- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

« Avec la guerre, les enfants ne peuvent plus jouer. Ils ne peuvent plus être des enfants.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Je n'aime pas la violence de la guerre. Les enfants ont toujours peur d'aller à l'école parce qu'il y a la guerre.
- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

« La guerre fait peur aux enfants. La guerre tue en quelques minutes.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« La guerre apporte la pauvreté. La guerre n'apporte aucun avenir aux enfants.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Les gens meurent, les enfants ne vont pas à l'école. Ils sont blessés. Les parents n'ont pas de travail. Les enfants grandissent et pensent toujours à la guerre. Ils ont peur d'aller à l'école car ils ont peur de la guerre.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

LA GUERRE, L'INSÉCURITE ET LA VIOLENCE

La violence de la guerre n'est pas la seule à laquelle sont confrontés les enfants. Beaucoup parlent de la violence qu'ils subissent dans la famille, à l'école et dans la communauté.

Un autre garçon afghan mentionne le kidnapping des enfants

“ Je n'aime pas la guerre. Les Talibans kidnappent les enfants pour qu'ils fassent partie de leur armée. Beaucoup d'enfants sont obligés de rester à la maison pour ne pas être kidnappés. Les droits des enfants ne sont pas respectés.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

©UNICEFBelgique

“ Je n'aime pas le manque de sécurité et la violence contre les enfants. On frappe à l'école et à la maison. J'aimerais arrêter ça parce que ce n'est pas bien pour les enfants.

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

“ La violence est partout, dans la famille, à l'école, dans la rue, dans les transports. Les hommes battent les femmes, les filles se font violer, les enfants se font battre. Un autre problème, c'est la pauvreté, le manque de travail, les petits salaires. La justice et la police ne sont pas justes.

- FILLE, 14 ANS, NICARAGUA -

“ Il n'y a aucune règle. La violence est partout. Je n'aime pas les cambriolages et l'injustice. Les voleurs ne sont pas punis et la police est aussi violente. La violence est aussi présente dans les familles et à l'école.

- FILLE, 15 ANS, BRÉSIL -

« Au Brésil, je n'aime pas la violence, la loi et les bandits. Les personnes ne respectent pas la loi, certains ont plus de droits que d'autres. Ce n'est pas juste. Il y a aussi beaucoup de criminalité.

- FILLE, 16 ANS, BRÉSIL -

« Je n'aime pas la violence et les cambriolages au Brésil. Je n'aime pas que les enfants soient obligés de travailler.

- GARÇON, 15 ANS, BRÉSIL -

« Je n'aime pas la guerre ethnique et les problèmes familiaux en Guinée. Beaucoup de conflits dans les familles proviennent de la polygamie. Un papa épouse deux femmes et celles-ci ne s'entendent pas. La coépouse maltraite les enfants de l'autre épouse, ce qui peut forcer des enfants à s'enfuir de chez eux.

- GARÇON, 17 ANS, GUINÉE -

©Ruud van der Graaf

LES DISCRIMINATIONS ET LES INÉGALITÉS

Chiites, Sunnites, Chrétiens, Musulmans, Peuhls, Malinké. Des appartenances qui deviennent autant d'étendards et de motifs de persécutions. Les enfants l'expriment clairement. Pour eux, il est faux de croire que les Hommes sont égaux sans considération de leur religion, de leur appartenance ethnique, de leur sexe ou de leur statut social. Ils ont vécu dans leur chair les discriminations et les vieilles haines entre ethnies ou groupes religieux. Les divisions entre chiites et sunnites, par exemple, sont à la base de discriminations et de violences. Beaucoup d'ethnies se critiquent, s'insultent et se battent. Les uns ont le pouvoir, les autres pas. Ils ne sont pas d'accord et s'entretuent. Ces divisions les rattrapent, même dans leur pays d'exil ; en Belgique, les enfants ne sont jamais vraiment tranquilles et en paix. Ils vivent dans la peur que leurs proches se fassent tuer. Quant aux filles, elles ont dû supporter des traitements très durs, du simple fait d'être des filles. Lorsqu'elles quittent leurs pays, ce sont les mariages forcés et précoces qu'elles fuient. C'est parfois aussi l'excision, le viol ou la brutalité d'un mari qu'elles veulent oublier à jamais. C'est l'absence de protection qui les pousse à partir et la quête d'une vie plus libre.

“ Après la guerre, les gens ne s'aiment jamais. Ils vont te regarder : es-tu Chrétien, Musulman, Sunnite, Chiite ? Avant la guerre, on ne faisait pas attention à tout ça. Mais depuis la guerre, oui. Si les gens continuent à penser comme ça, nos problèmes ne seront jamais résolus.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

“ On ne peut pas se marier avec une autre ethnie en Afghanistan.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

“ En Guinée, je n'aime pas les guerres ethniques, les discriminations ethniques et la pauvreté. Les guerres ethniques entre les Peuls et les Malinkés créent des inégalités. Les postes importants sont donnés aux Malinkés qui vont toujours privilégier les personnes de leur ethnie. Même quand la police doit intervenir, elle n'est pas neutre. Et certains ne sont jamais punis, mêmes s'ils commettent des infractions. La justice n'est pas neutre. Cela est dû au conflit ethnique.

- GARÇON, 17 ANS, GUINÉE -

“ Avant la guerre, il n'y avait pas de différences entre les personnes. Les chiites, les sunnites, les musulmans et les chrétiens. Tout le monde restait avec tout le monde. Pourquoi maintenant la guerre ? Pourquoi les personnes chiites ne parlent plus avec les sunnites ? Pourquoi les chrétiens ne parlent plus avec les musulmans ? Pourquoi le racisme ? Pourquoi la guerre ?

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

L'affaire du politique entre les Soussous, Peuhls, Malinkés, il y a trop de racisme. Ils se tirent dessus. Ils ne sont pas d'accord. Les uns sont au pouvoir, les autres pas. Les gens sont comme cela. Ils se critiquent, ils s'insultent, ils se battent. C'est à cause de ça que je suis en Belgique

- GARÇON, 16 ANS, GUINÉE -

Dans de nombreux pays, ces enfants racontent que les filles n'ont pas les mêmes droits que les garçons : elles sont mariées de force, elles sont excisées, elles sont obligées de porter le voile. Elles ne peuvent pas parler aux garçons ni tomber amoureuses. Si les filles n'écoutent pas, elles risquent la mort !

Si une fille a des problèmes en Guinée, je vais lui dire de venir car ici on mange à sa faim et on ne reçoit pas des coups. En Belgique, on respecte les filles, on ne les force pas de se marier, il n'y a pas de mariage forcé.

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

Ce qui me fait mal, c'est que dans la population, on doive dire si on est sunnite ou chiite. Pourtant, tout le monde est pareil. Tout le monde est fait de la même manière.

- GARÇON, 13 ANS, SYRIE -

Je suis une réfugiée guinéenne. J'ai quitté la Guinée suite à un mariage forcé. J'ai subi des violences physiques et de la maltraitance de la part de mon mari. J'ai fui mon pays après cinq mois de mariage. J'ai été aidée par la maman de ma meilleure amie qui m'a trouvé une personne de contact installée en Belgique.

- MAMAN, 16 ANS -

©UNICEFBelgique

LES DISCRIMINATIONS ET LES INÉGALITÉS

Une jeune fille raconte comment elle a été mariée de force par son père à un homme plus âgé qu'elle et comment elle a pu s'échapper.

« A l'âge de 2 ans, j'ai perdu ma mère, mon père et ma sœur jumelle dans un accident de voiture. J'ai été élevée par le demi-frère de mon père qui est musulman. J'ai été islamisée sans le vouloir. J'ai grandi au sein de cette famille jusqu'au jour où mon oncle a décidé de me marier à un homme plus âgé que moi. Et comme le Cameroun est un pays corrompu, personne ne peut aller se plaindre chez personne. Alors, j'ai quitté la maison familiale pour la maison de mon mari. Arrivée là-bas, il a abusé de moi. Mais grâce à l'aide de la fille de la troisième femme de mon mari, j'ai été mise en contact avec un passeur qui m'a demandé une somme précise, que j'ai volée à mon mari. C'est comme ça que je me suis retrouvée en Belgique. Le mariage forcé n'est pas une bonne chose parce qu'il détruit ta vie et tes choix et il te fait perdre ta famille et tes amis. J'avais d'autres projets, je voulais continuer mes études pour devenir mécanicienne, rencontrer un homme de mon choix et créer une chouette famille.

- FILLE, 16 ANS, CAMEROUN -

Une jeune maman raconte comment elle s'est enfuie pour échapper à un mariage forcé :

« La vie des filles est très difficile dans mon pays. On ne va pas à l'école. Quand on est jeune, on doit rester à la maison et travailler avec maman. Après, vers 11-12 ans, on se marie avec un homme vieux de 30-40 ans. Je veux faire des études, devenir docteur, faire quelque chose de ma vie. Mon papa vient d'Afghanistan. Il est très religieux. Ma maman vient du Pakistan. Elle ne voulait pas que j'aille à l'école. Papa voulait. Maman voulait que je travaille dans la maison mais moi je ne voulais pas, je voulais partir. J'ai d'abord été en Espagne, mais je n'ai pas été aidée, alors je suis venue en Belgique.

- MAMAN, 17 ANS -

Plusieurs filles parlent de l'excision et de l'impossibilité d'y échapper si l'on reste au pays.

« En Guinée, on pratique encore l'excision. Ça n'arrête pas. Je suis excisée. Si on ne fait pas exciser sa fille, on a des problèmes, on force les mamans. Si tu ne le fais pas, tu es considérée comme une prostituée, tu n'es pas une femme. Ça ne s'arrête pas, les gens ne s'arrêtent pas.

- MAMAN, 17 ANS -

« Si tu n'es pas excisée, on te frappe, on te maltraite, on rigole de toi, et même on peut te tuer, tu n'as pas de mari, tu n'es rien.

- MAMAN, 18 ANS -

Des jeunes filles évoquent les violences sexuelles dont elles ont été victimes

« Je n'ai pas choisi la Belgique, ni l'Europe. Dans ma province, là où je vivais, on tue, on viole, il y a tout ça. Il n'y avait pas de sécurité. Chez nous, c'est bien plus que l'Europe. Tu laisses ta famille, tu es tout seul. Tu te donnes le courage, tu ne te retournes pas en arrière.

- MAMAN, 18 ANS -

Moi j'ai représenté le viol, pas la guerre, la mort la misère. Si j'étais présidente, j'aiderais les pauvres, j'arrangerais le pays et je ferais en sorte que tout aille bien. J'ai fait une larme pour représenter la guerre. J'ai fait deux dessins avec le visage d'une femme et d'une petite fille pour représenter les viols au Congo et dire que c'est pas que les femmes qu'on viole, c'est aussi les enfants.

- FILLE, 8 ANS, RDC -

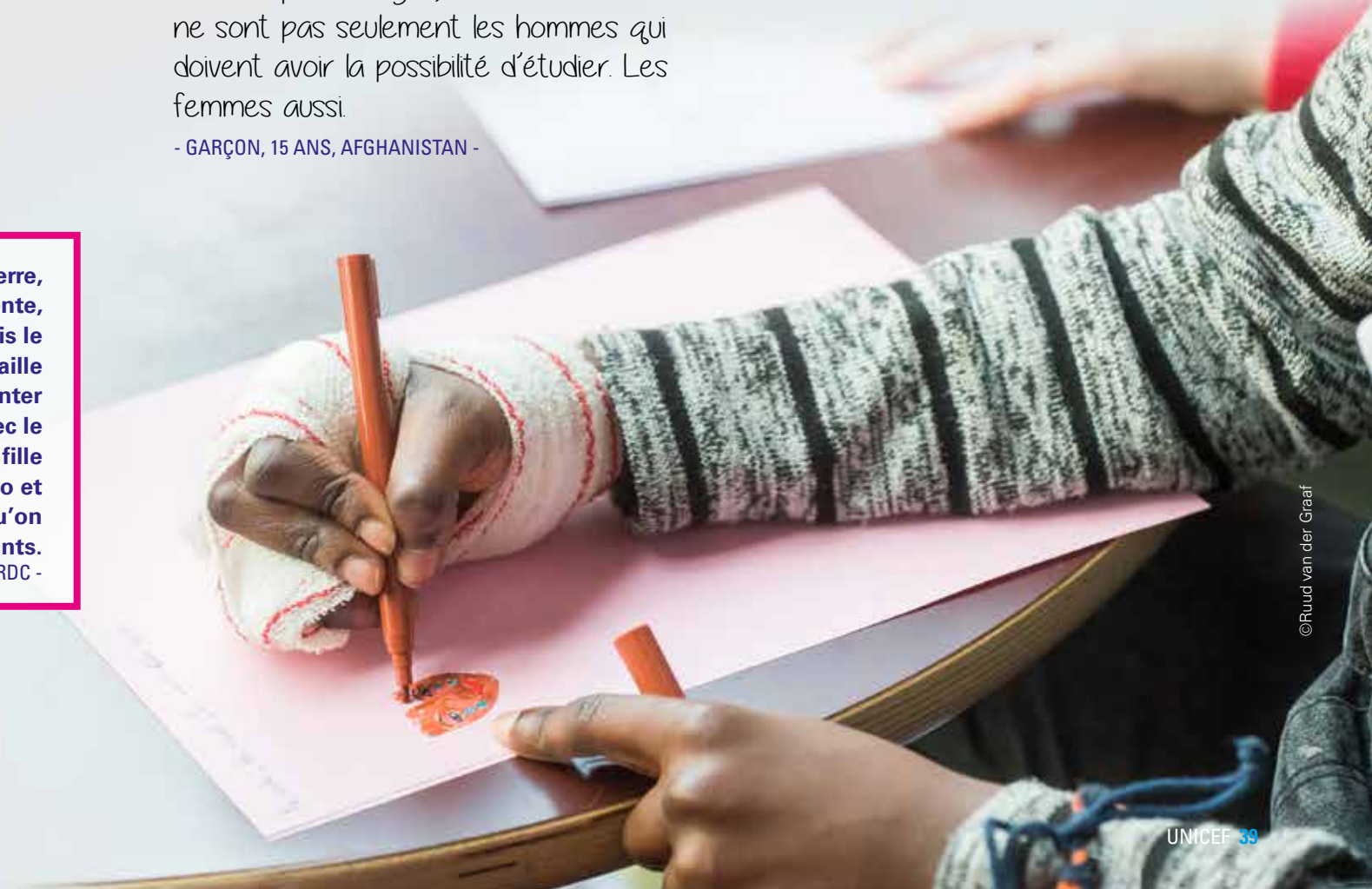
Les droits des filles sont aussi une préoccupation pour les garçons. Pour ces jeunes Afghans, l'avenir du pays passe par l'éducation des filles :

« Si quelque chose doit être amélioré dans le futur, alors la jeune génération devrait avoir la possibilité d'y contribuer. Les filles et les femmes qui veulent étudier doivent obtenir ce droit, parce que l'éducation est un droit pour les garçons et les filles. Ce ne sont pas seulement les hommes qui doivent avoir la possibilité d'étudier. Les femmes aussi.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Laissez les femmes participer à la société et traitez-les de manière identique. Chacun doit être traité de la même façon et mérite le respect.

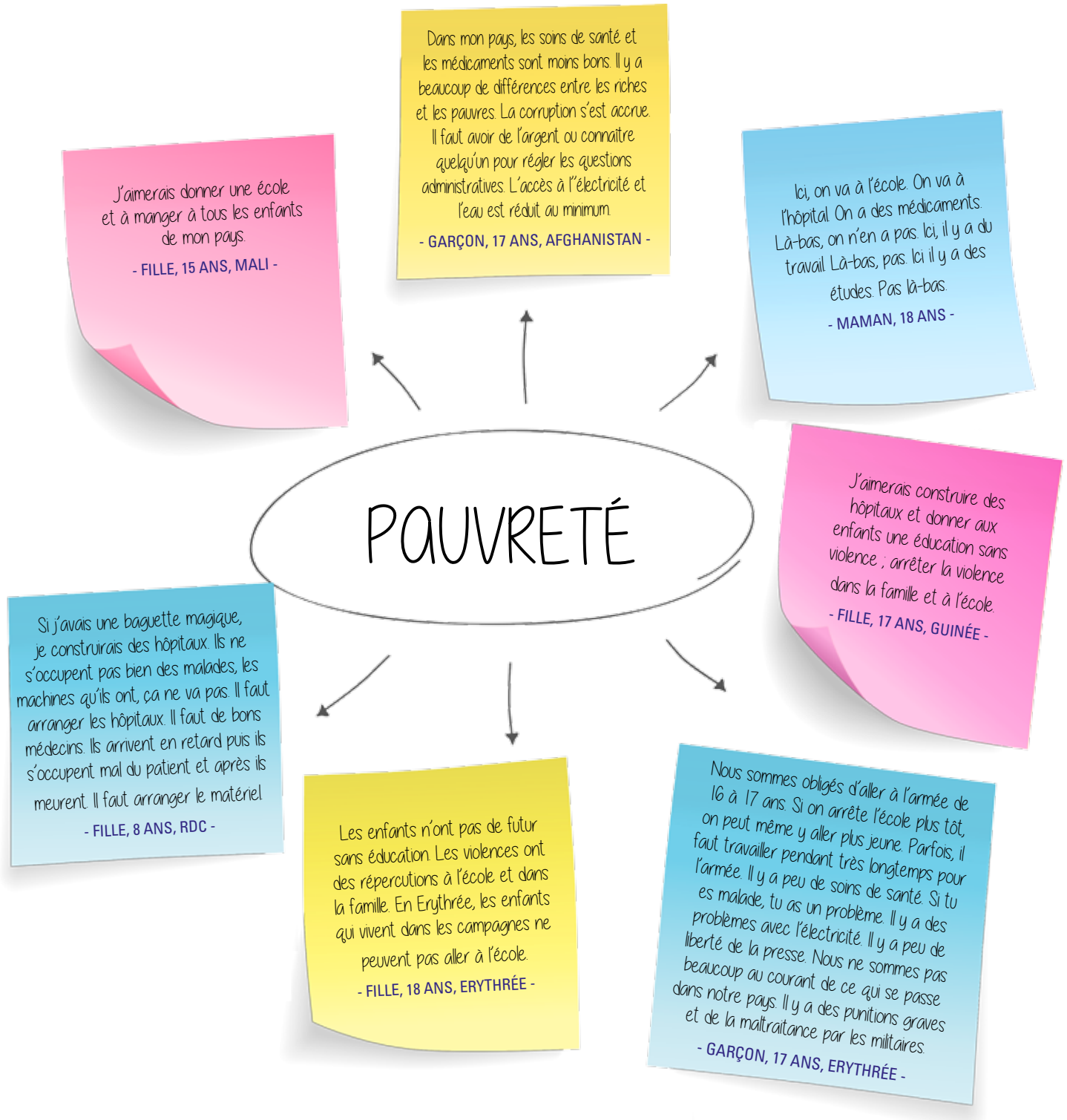
GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -



©Ruud van der Graaf

LA PAUVRETÉ ET LA CORRUPTION

Les inégalités et la corruption. Presque tous les enfants consultés les dénoncent. Pour eux, les riches ont tous les droits. Les pauvres n'en ont aucun : pas le droit d'aller à l'école, pas le droit d'être soigné, pas le droit d'être protégé contre la torture et les mauvais traitements. Même quand ils peuvent aller à l'école, les enfants pauvres considèrent qu'ils n'ont pas d'avenir. Selon eux, l'argent, c'est l'immunité. Ceux qui ont l'argent peuvent payer leur diplôme et même devenir médecin. Ceux qui n'ont pas d'argent et qui sont malades ne pourront même pas se faire soigner. Mais ce qui tiraille encore certains de ces enfants, rien qu'en y repensant, c'est la faim ; celle qui s'insinue dans les estomacs de bon matin. Enfin, soulignons qu'une grande majorité d'enfants attire l'attention sur la nécessité d'améliorer les soins de santé et l'éducation dans leurs pays d'origine. Avoir des hôpitaux, du bon matériel, de bons médecins sont autant d'éléments qui leur tiennent à cœur.



© UNICEFUNI150178Noorani

Pour ce garçon, les enfants pauvres ne comptent pour rien :

« Si tu es malade, tu ne peux pas aller à l'hôpital et on ne te soigne pas. Si tu tues quelqu'un et que tu as l'argent, on te laisse sortir de prison. L'argent est plus important que les personnes. Les enfants pauvres ne comptent pour rien. Il faut aussi de l'argent pour aller à l'école et passer ton année.
- GARÇON, 16 ANS, GUINÉE -

Cette fille parle du travail des enfants et de la faim, quotidienne, dont souffrent les enfants pauvres. Une faim, selon elle, incomprise par les riches :

« Les enfants ne doivent pas aller dans les mines ou faire ce genre de truc. C'est ça qui me dérange. La pauvreté c'est... Imaginez qu'on dise quelqu'un de riche qu'il y a des gens qui sont pauvres. Il ne va pas le croire parce que lui, il est riche, il a de l'argent. Il ne va pas vraiment savoir, il ne va pas avoir le même sentiment que nous, les pauvres, on a. C'est que vraiment, ils souffrent. Le matin, ils se réveillent, ils ont faim. Ils doivent aller travailler ou demander de l'argent pour manger. Alors que le riche il a toujours à manger devant lui. Les riches, ils ont toujours à manger devant eux.
- FILLE, 13 ANS, RDC -

Plusieurs enfants venus de pays européens dont les parents ont décidé de venir en Belgique pour trouver du travail, ont aussi parlé des inégalités croissantes et de la pauvreté en Europe.

« En Grèce, il n'y a pas de travail, beaucoup de gens sont partis
- FILLE, 16 ANS, GRÈCE -

« En Italie, il y a beaucoup de problèmes de travail, il n'y a pas beaucoup d'argent... les magasins ferment. Dans les fermes, il n'y a pas beaucoup de travail.
- FILLE, 14 ANS, MAROC, A VÉCU EN ITALIE -

« La crise crée beaucoup de problèmes d'argent, il n'y pas beaucoup d'emplois...et cela a un impact sur nous les jeunes.
- GARÇON, 15 ANS, PORTUGAL -

« Au Portugal, je n'aime pas l'injustice. Certaines personnes ont plus de droits que d'autres. Il n'y a pas beaucoup d'emploi et les salaires sont très bas.
- GARÇON, 15 ANS, PORTUGAL -

« Je n'aime pas la pauvreté. Les familles qui n'ont pas beaucoup d'argent n'ont pas beaucoup de droits.
- FILLE, 15 ANS, ROUMANIE -

EXPÉRIENCES DES ENFANTS SUR LA ROUTE

© UNICEF UN028382 Rich

LE CHEMIN DE TOUS LES DANGERS

Le voyage jusqu'en Belgique n'est pas seulement périlleux. Il est brutal. On peut y perdre la vie. Certains enfants vont jusqu'à mettre en garde : « Ne viens pas car la route est trop dangereuse ». Il faut traverser les déserts, les montages, les mers, entassés sur de toutes petites embarcations. Il faut faire fi des frontières. Mais surtout, il faut faire face aux passeurs.

L'absence de voies légales de migration pousse des enfants dans les bras de réseaux mafieux qui organisent les passages dans des conditions terribles. Ceux qui rançonnent, menacent, abandonnent les plus faibles sur le chemin et parfois violent des femmes, et parfois tuent ou exploitent des enfants. La route n'est que danger. Ce jeune Afghan se souvient de son frère capturé en Iran avant de devenir esclave et de s'enfuir. Cet Erythréen de 16 ans a encore bien en tête les images de ces cadavres laissés dans le désert. D'autres ont perdu leurs parents, sur cette route infernale de la méditerranée centrale. La route c'est aussi, parfois, la séparation d'avec la famille. Ces proches qu'il sera ensuite si difficile de retrouver.

Un grand nombre d'enfants non-accompagnés venant d'Afghanistan ont parlé de l'exploitation, des abus et de la violence des passeurs sur la route de la Méditerranée orientale. Certains vont même jusqu'à conseiller à d'autres enfants de ne pas venir.

> Je lui dirai non ! Ne viens pas car la route est trop dangereuse. Les passeurs sont violents. Je leur dirai qu'on est très bien en Belgique, on peut étudier, il n'y a pas de violence. Mais non, ne viens pas, à cause de la route et des passeurs !
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> La route c'est très difficile, avec beaucoup de morts. C'est très difficile.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> Les passeurs volent l'argent, ils nous obligent à travailler.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> Je leur dirai de venir. Mais attention, le trajet est très dangereux. Je leur dirai de faire attention aux passeurs qui sont violents et prennent l'argent.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

LE CHEMIN DE TOUS LES DANGERS

Ce garçon raconte l'enlèvement de son petit frère devenu esclave en Iran :

Quand on veut venir en Europe c'est très cher et très difficile. Il faut passer par beaucoup de hautes montagnes, par la mer. J'ai fait le voyage en voiture et à pieds ; je marchais la nuit, parce qu'on devait se cacher tout le temps. Je suis passé par l'Iran, la Turquie, la Grèce, la France et la Belgique. Je suis parti, et quelques jours plus tard, ma mère et mon petit frère sont partis aussi. Mais ma mère a un problème au pied, alors elle ne pouvait pas bien marcher ; elle est rentrée au village. Mon frère a été enlevé en Iran. Dans les montagnes là-bas, il y a des gens qui, s'ils voient des étrangers, ils les enlèvent.
Et après ils demandent de l'argent : 20.000 dollars, 25.000 dollars. Ils avaient pris mon frère. Ils l'ont obligé à travailler comme un esclave. Si tu ne peux pas payer, ils te forcent à travailler, sinon, ils te frappent, te battent. Ils ont même attaqué mon frère avec des couteaux. Il avait 14 ans. Ils l'ont gardé 4 ans. On n'avait pas nouvelles, on ne savait pas s'il était vivant ou mort. Un jour il a vu une chance, et il s'est enfui. Aujourd'hui, il est en Turquie, j'ai pu lui parler il n'y a pas longtemps. Je n'avais pas prévu de venir en Belgique. Je suis parti. Je suis arrivé en Grèce, on m'a parlé de la Belgique alors je suis venu jusqu'ici. Je suis arrivé il y a cinq ans, j'avais 16 ans.

- GARÇON, 21 ANS, AFGHANISTAN -

Beaucoup d'autres enfants non-accompagnés ayant pris la route de la Méditerranée centrale ont témoigné de souffrances extrêmes. Certains ont vu des cadavres dans le désert. D'autres ont été les témoins de violences indicibles en Libye.

Je suis passé d'Erythrée en Ethiopie, puis au Soudan, en Egypte, en Lybie et puis, de Lybie, j'ai été en Italie puis en France et enfin Belgique. On voyageait parfois en voiture, parfois à pieds. On était plusieurs personnes, certaines que je connaissais, d'autres que je ne connaissais pas. En Lybie, c'était très difficile... Ceux qui nous ont amenés dans le désert, ils étaient armés et si on disait quelque chose ils nous tuaient. Il y avait des femmes avec nous, et ils les prenaient à part et faisaient ce qu'ils voulaient avec elles. Si quelqu'un avait trop soif ou ne savait plus marcher, ils l'abandonnaient. Si quelqu'un voulait s'opposer à ça, ils le laissaient aussi dans le désert. Pour la traversée vers l'Italie ce n'était pas un bateau, c'était plus ... comme un kayak je crois.

- GARÇON, 16 ANS, ERYTHRÉE -

“ C'est dangereux de sortir du pays et la route dans le Sahara est très dangereuse. Pendant le trajet, il faut faire attention, marcher la nuit. J'ai vu des gens mourir.

- FILLE, 18 ANS, ERYTHRÉE -

Des enfants ont aussi perdu leur famille sur la route. Certains parents sont morts en chemin. D'autres parents, des frères ou des sœurs, sont bloqués dans d'autres pays.

« Ma famille me manque. Ma mère me manque. Je l'ai attendue ici pendant 2 ans pour qu'elle me rejoigne. Mais elle ne viendra jamais. Car elle est morte en Slovénie. Elle était en route pour venir ici. Cela me fait toujours mal. Je n'oublierai jamais ça.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

« Le sérieux problème en Syrie, c'est la guerre. Arrêtez la guerre et tout s'arrangera. Je suis bien ici mais mes sœurs sont bloquées en Turquie.

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

© UNICEFUNI197652Gilbertson VII Photo

TRAVAIL ET EXPLOITATION DES ENFANTS

DANS LES PAYS DE TRANSIT

Certains des enfants que nous avons rencontrés témoignent de la détention et de l'exploitation qu'ils ont connues dans des pays de transit.

« J'ai été emprisonnée quinze jours en Turquie et sept jours en Grèce.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

Un garçon raconte qu'il a travaillé 5 ans en Turquie :

« Quand les enfants n'ont pas l'argent pour aller à l'école, ils doivent travailler. C'est comme ça. Si tu n'as pas d'argent, il faut travailler pour manger. Même en Turquie, j'ai dû travailler pendant cinq ans (de 11 à 16 ans). Ma sœur de quinze ans travaille toujours en Turquie pour 200 euros par mois. Ma petite sœur de huit ans ne va pas à l'école. Elle ne sait pas écrire, pas lire, elle ne sait rien faire.

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

©Ruud van der Graaf

Deux filles expliquent qu'elles devaient travailler 12 heures par jour en Turquie et que personne ne s'en inquiétait :

En Turquie, quand le pays nous a ouvert les portes, ma sœur et moi avions 10 et 11 ans. Nous étions donc encore petites mais nous devions travailler. Nous devions travailler parfois 12 heures par jour. Nous sommes allées en Turquie, mais personne ne nous regardait, personne n'a rien fait pour nous. Si quelque chose était arrivé, personne ne s'en serait aperçu. Il fallait travailler. Même si tu es encore petit, il faut travailler pour survivre.

- FILLE, 17 ANS, SYRIE -

©Ruud van der Graaf

Je voudrais remercier la Belgique. Grâce à la Belgique, je ne dois pas effectuer de travail pénible. En Turquie, je devais travailler 12 heures par jour là-bas, et à cause de cela, j'ai encore toujours mal au dos.

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

Ces filles non-accompagnées syriennes ont aussi travaillé en Turquie avant de donner naissance à leur bébé dans un camp de réfugiés en Grèce :

“ J'ai travaillé en Turquie pour aller en Grèce. Mon bébé est né dans un camp de réfugiés en Grèce.

- MAMAN, 16 ANS -

“ Moi durant 6 ans, je n'ai pas été à l'école. Mon bébé est né dans un camp de réfugiés en Grèce.

- MAMAN, 17 ANS -

La durée du voyage pour atteindre la Belgique varie considérablement d'un enfant à l'autre. Certains enfants ont mis trois mois pour y parvenir, d'autres plusieurs années.

“ J'ai dû fuir mon pays. J'étais seul, j'avais 14 ans. Mon exil a duré trois mois : je suis passé par l'Iran, la Turquie puis la Grèce, avant d'atteindre la Belgique.

- GARÇON, 14 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'ai quitté la Syrie il y a 6 ans. J'ai passé 5 ans en Turquie avant d'arriver en Belgique.

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

EXPÉRIENCES DES ENFANTS QUI ARRIVENT EN BELGIQUE

©Ruud van der Graaf

LA SÉCURITÉ ESPÉRÉE

Les enfants, en Belgique, se sentent en sécurité, au calme. Ils y chérissent cette liberté nouvellement acquise. Ils sont heureux d'aller à l'école et de pouvoir, enfin, espérer construire une nouvelle vie, avoir un avenir. Certains parlent même du fait qu'en Belgique, on respecte leurs droits.
La majorité des enfants ont souligné des expériences positives.

« La liberté, c'est vivre comme tu veux. C'est respecter tout le monde. En Belgique, tout ça, c'est possible et c'est pour ça je suis venue ici. Je voulais simplement avoir une vie normale. Je pourrais aujourd'hui avoir perdu mon insouciance, mais pourtant j'ai encore de l'espoir. Je suis heureuse d'être ici, mais je ne rêve que d'une seule chose, c'est que la paix revienne et que je puisse rentrer chez moi.
- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

« La Belgique, c'est le pays de mes rêves, parce qu'ici, je peux faire des études. Et je peux aller à l'école. Et ici, tout le monde respecte les règles et tout le monde se respecte.
- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

« J'aime tout en Belgique !
- GARÇON, 9 ANS, ANGOLA -

« Depuis que je suis arrivée en Belgique, je me sens en sécurité avec mon fils. Je n'étais pas en sécurité, j'ai pris la fuite pour venir.
- MAMAN, 17 ANS -

« Ici, c'est toujours calme. L'école c'est bien. Tout est bien ici.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Il y a plein d'avantages en Belgique. Ici, on est en sécurité, on a sauvé notre futur. On peut faire quelque chose de bien pour notre avenir, étudier.
- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

« Ici, j'aime l'école et les études. J'aime aussi les perspectives d'avenir que nous avons en Belgique.
- GARÇON, 18 ANS, BRÉSIL -

« En Belgique, j'aime la nourriture. J'aime le fait qu'il y a du travail et de la sécurité. Ici, ce n'est pas dangereux.
- FILLE, 15 ANS, NICARAGUA -

« C'est bien et sûr, en Belgique. Les enfants d'ici ne doivent pas travailler et ils peuvent faire des études. Les femmes sont respectées.
- GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

« La Belgique aide aussi les pauvres, les handicapés et les réfugiés. C'est un pays avec beaucoup d'ordre. Il fait propre ici. Il n'y a pas de déchets dans la rue.
- FILLE, 17 ANS, PÉROU -

« En Belgique, il y a plus de droits pour les enfants et les jeunes, il y a plus de place pour les femmes dans la société belge.
- GARÇON, 17 ANS, IRAN -

© UNICEFUN034304Torgovnik

LA SÉCURITÉ ESPÉRÉE

Cette jeune syrienne considère la Belgique comme un père qui lui a ouvert les bras quand elle en avait besoin pour la protéger :

“ La Belgique, c'est mon deuxième pays. C'est un peu comme si la Syrie était ma mère, et la Belgique, mon père. Un père qui a ouvert ses bras quand j'en avais besoin, pour me protéger. En Belgique, j'ai un futur, comme une deuxième vie. J'ai appris à être autonome, à vivre seule. Aujourd'hui, je n'ai besoin de personne. Avant, je tombais beaucoup, je me faisais mal. Mais chaque jour, je monte une nouvelle marche. Chaque jour, je vais un peu mieux.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

Une gratitude envers les Belges et la Belgique

©UNICEFUN061288Dejongh

De nombreux enfants ont exprimé leur gratitude envers les Belges et la Belgique. Ils se sentent respectés et accueillis. Ils peuvent penser librement. Ils sont reconnaissants d'avoir été accueillis si chaleureusement. Et surtout, ils apprécient toutes les activités ludiques qu'offre le pays. Piscine, parcs, jeux. Bref, un regain de légèreté.

« Ici, tout est bien. Les Belges sont très respectueux. La majorité en tout cas. C'est magnifique. Il y a beaucoup de choses bien ici. Chez nous, les étrangers sont très mal acceptés. Ici, moi j'ai le droit de vivre comme vous. Chez nous certains n'acceptent pas les étrangers. Ils ne sont pas ouverts. Ici il y a la liberté de religion : chrétien, musulman, athée, ici on respecte tout.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

« Les gens ici en Belgique nous aident ; ils sont comme de la famille pour moi.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

« Les gens ici ont du respect ; ici on est bien traité.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

« Ce qui est bien en Belgique, c'est qu'il y a des lois. Et puis les gens aussi. Ce n'est pas comme chez nous, ici, ils ne te dérangent pas. Mais en même temps, c'est bizarre aussi, par exemple, les voisins ne se connaissent pas, ne se parlent pas.

- GARÇON, 16 ANS, ERYTHRÉE -

LA SÉCURITÉ ESPÉRÉE

Une gratitude envers les Belges et la Belgique

> Merci à la Belgique. Merci à tous les pays qui nous ont accueillis.
>
> - FILLE, 15 ANS, SYRIE -

> J'aime bien tout en Belgique, les gens sont très bien !
>
> - GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

> Les gens sont gentils en Belgique, j'aime l'école et mes amis.
>
> - GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

> J'aime le temps et les gens sympathiques en Belgique. J'aime la nourriture, le chocolat et les sites touristiques.
>
> - FILLE, 15 ANS, ROUMANIE -

Lors d'un débat dans un centre d'accueil, un groupe d'enfants entre 8 et 12 ans dresse la liste de ce qu'ils aiment en Belgique

« Ce qu'on aime en Belgique, c'est Bruxelles, l'Atomium, le zoo, les animaux, les mangas, les programmes télévisés comme « The Voice », le cinéma, la famille, les jolies filles, le football, les stades de football, la piscine, les balades en vélo, la beauté du pays (« c'est beau ! »), la foire du Midi à Bruxelles, le bowling, les stagiaires du centre (« Mégane »), et parce qu'il y a des gens qu'on aime !

Un autre groupe d'enfants âgés entre 13 et 15 ans s'adonne au même exercice :

« Ce qu'on aime en Belgique, c'est le centre MENA, les amis (« les frères et les sœurs de cœur »), les fous rires, les professeurs (« mon prof de cuisine »), l'automne, l'été, les pommes de pin, l'amour, l'école, le sport, le football, la grandeur du pays. Ici, il n'y a pas la guerre, on a des activités, on peut passer du temps entre amis, sortir avec des filles.

Mieux sensibiliser les Belges

Si le calme et la liberté sont des biens précieux que les enfants migrants et réfugiés sont heureux de retrouver, la Belgique n'est pas non plus un pays de Cocagne. Certains enfants racontent des expériences négatives, liées à la méconnaissance de leurs réalités. Des enfants ont fait face au racisme. Certains jeunes se plaignent de contrôles d'identité au faciès. Ils recommandent plus de sensibilisation de la population belge ainsi que des professionnels de première ligne (police, employés communaux) pour mieux faire connaître leur réalité.

“ J'aimerais un jour avoir la chance de vous rencontrer, de discuter avec vous. J'aimerais que vous appreniez à me connaitre. J'aimerais que quand vous vous adresserez à moi, vous parliez à Z, la personne que je suis. Et pas uniquement à la réfugiée syrienne. Mais ce que je voudrais par-dessus tout c'est que vous compreniez que chaque personne est différente. On ne peut pas parler « des réfugiés », nous sommes tous des personnes différentes, avec une histoire différente. Dans ma langue maternelle, l'arabe, il y a un proverbe qui dit cela. Regardez votre main : chaque doigt est attaché à un autre. Et pourtant, chacun d'eux est différent de l'autre. Et bien dans un groupe c'est la même chose. Chaque personne est différente, bien qu'elle appartienne à un même groupe. Moi, je suis Z.

- FILLE, 20 ANS, SYRIE -

“ Pour moi, le principal problème, c'est que les belges ne connaissent pas les réfugiés. Une fille dans ma classe me prenait pour quelqu'un qui venait d'un autre pays. Elle ne comprenait pas bien. Les gens ne savent pas d'où on vient et ils pensent n'importe quoi de nous.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'allais à l'école dans une toute petite ville. Les gens étaient racistes avec nous. Ils n'avaient pas de contacts avec nous.

- GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

“ Le racisme est partout, dans tous les pays et nous devrons nous adapter. Il faut apprendre à le gérer car il existe partout, pas seulement en Belgique mais dans le monde. Au centre, le racisme existe aussi entre les jeunes. Quand on parle des Afghans, on parle méchamment. Il faut apprendre à communiquer ensemble.

- FILLE, 13 ANS, RDC -

“ La police doit défendre les enfants mais la moitié des policiers ne le fait pas. 50 % des policiers sont gentils et 50 % sont méchants. Je veux que la police apprenne à nous connaitre. A Bruxelles, si tu es bronzé avec une casquette sur la tête, tu es contrôlé. Le jeune blanc avec une casquette ne sera jamais contrôlé. C'est pour ça que des jeunes pètent des câbles.

- GARÇON, 17 ANS, MAROC -

“ Je me fais arrêter souvent par la police. C'est arrivé deux fois à la gare de Gembloux. Si j'étais 1er Ministre demain, je dirais aux gens qu'il faut être gentil avec les Maghrébins et tous les étrangers. Je ferais en sorte qu'il y ait moins de racisme.

- GARÇON, 17 ANS, ALGÉRIE -

“ On doit passer à la commune pour échanger la carte orange ou pour recevoir un cachet. La dame au guichet est très désagréable. L'autre fois elle m'a dit : « cette carte n'est pas propre, revenez une autre fois ». Bien que je parle aussi le néerlandais, quand elle voit Fedasil sur la carte, elle est désagréable.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

LA FAMILLE

Première cellule de protection

Certains enfants sont venus seuls ou ont été séparés de leur famille en route. Des parents sont restés dans d'autres pays, comme en Turquie. D'autres sont venus avec leur frère, leur sœur ou leurs parents en Belgique. Les enfants qui sont arrivés avec leurs parents ont souligné l'importance d'être accompagnés et soutenus par leur famille.

> Sans famille, nous ne sommes rien !

Quelques enfants venus avec un de leurs parents regrettent d'avoir fait le voyage vers la Belgique. Ils auraient souhaité être consultés au sujet du projet d'exil de leurs parents

> On ne m'a pas demandé mon avis. Je suis venue avec ma mère. Mon père et mon frère sont restés au Maroc. Si je devais écrire aux enfants de mon pays, je leur dirais de rester chez eux.
>
> - FILLE, 15 ANS, MAROC -

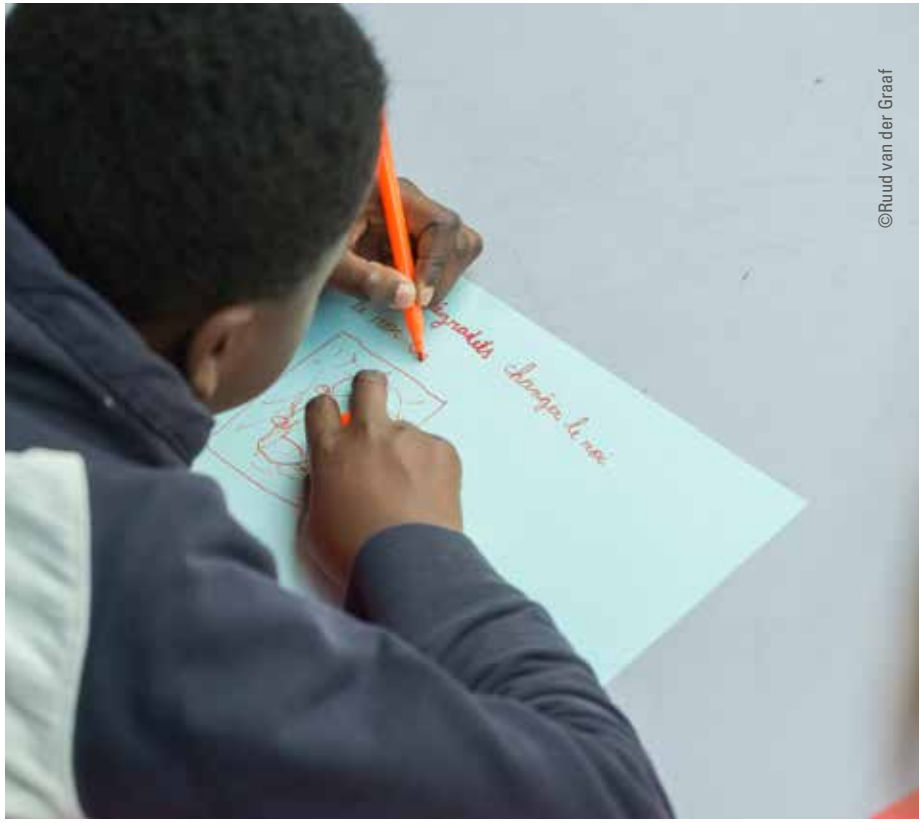
> Quand on prend la décision de migrer, l'enfant doit être consulté, sinon il peut aller en dépression. Au début, quand on arrive en Belgique, ce n'est pas facile, il faut s'accrocher, la langue est différente, c'est difficile de rentrer en contact avec les autres. J'avais peur au début quand je suis arrivée en Belgique de ne pas trouver des copines.
>
> - FILLE, 14 ANS, MAROC -

Défis pour les enfants seuls

Les enfants qui sont venus seuls pensent beaucoup à leur famille. Leur papa et leur maman leur manquent. Ils aimeraient avoir quelqu'un qui les soutienne, qui les écoute, qui prenne soin d'eux au quotidien. Les enfants qui vivent en autonomie souffrent particulièrement de cette situation. Ce qui leur manque, c'est un papa ou une maman qui les attend à la maison quand ils rentrent de l'école, qui leur demande comment s'est passée leur journée, qui leur prépare un bon repas. Un parent qui les rassure quand ils n'ont pas le moral, qui leur permette de ne pas avoir peur du lendemain et qui les aide à fixer les limites et les règles. Ils se sentent souvent seuls et isolés, débordés par les tâches du quotidien.

> Le plus difficile, c'est d'être tout seul. Quand tu as fini l'école, le travail, une activité, un voyage, tu espères que quelqu'un t'attende à la maison, tu as envie de pouvoir raconter ce que tu as vécu dans ta journée. Mais il faut tout garder dans ta tête, les bonnes et les mauvaises choses. Un jour, ça va exploser. Ma mère me manque surtout. Avant, ma mère était là quand je rentrais à la maison. Parfois ici, je pense 'oh ma mère sera là' et non, pas de bruit, rien. Elle n'est pas là. Je reste tout seul. On ne peut rien faire sans sa famille.
>
> - GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

> Le soir, maman me disait d'aller dormir et me réveillait pour aller à l'école le lendemain. Maintenant, je n'ai plus ça. Je n'ai plus de repas préparé par ma maman. C'est difficile pour beaucoup de choses.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -



« Pour un enfant, il y a une grande différence d'être avec sa famille ou sans sa famille. Avec papa et maman, tu ne dois penser à rien mais quand tu n'as pas famille, tu dois penser à beaucoup de choses. Tu es tout seul, tu rentres chez toi, tu es tout seul et tu ne sais pas ce qui se passe pour ton frère et ta famille. Tu vas mal, tu es inquiet.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

« Je travaille, je vais à l'école. Avant ma mère préparait le repas. Mon père était professeur. Donc j'étudiais avec mon père. Ici, beaucoup a changé, personne ne peut m'aider.

- GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

« Il y a beaucoup de différence avec ou sans papa et maman. Ici, papa et maman ne sont pas là. C'est difficile. Ici, il y a juste moi, pas ma mère, pas mon père, pas mon frère. C'est très difficile pour moi car je ne suis pas très grand.

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

« Ici en Belgique, les jeunes veulent vivre seuls mais ils ne savent pas ce que c'est. Bien sûr, trois jours seuls, même un an, ça peut être bien. Mais pour une vie, c'est fatiguant.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

« La famille peut nous faire avancer dans nos vraies valeurs. Ils nous aident à avancer plus vite que tout seul.

- FILLE, 20 ANS, BURUNDI -

Ce garçon afghan arrivé seul en Belgique raconte qu'en Afghanistan, on n'existe pas tout seul. Tout se fait avec la famille :

En Afghanistan, on habite avec la famille. La vie, c'est avec la famille. Ici on est tout seul. Papa et maman, c'est très important. Quand on perd papa ou maman, on est très malheureux, on pleure beaucoup. Ici, on n'a pas notre maman. Quand on a maman, papa, on a peur de rien. Ici, on a des problèmes très grands. Quand on est tous ensemble, on ne s'inquiète pas. Quand on est jeune, on a besoin d'aide au quotidien. Mais maintenant, nous devons tout faire tout seul.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

LA FAMILLE

Difficultés d'être réunis

Les enfants arrivés seuls veulent être réunis avec leur famille. Mais la procédure de regroupement familial est un dédale administratif dans lequel ils se perdent. Les enfants racontent que les documents qu'on leur demande sont impossibles à trouver.

> Pour se sentir moins seul, il faut faciliter la venue des parents.
>
> - GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

> Quand on veut que notre famille nous rejoigne, on nous demande des documents impossibles à retrouver. Je n'arriverai pas à inviter ma famille chez moi car c'est impossible d'avoir les documents demandés. Les documents, il faut réfléchir. Si on fuit son pays, comment avoir les documents du commissariat de sa ville ? Avec la guerre, il est impossible d'avoir ces documents. Ils m'ont demandé le certificat de mariage de mes parents.
>
> - GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

> Maintenant, la plupart de personnes de mon pays sont des réfugiés, éparpillées partout dans le monde, comme ma grand-mère. Pendant toute ma vie, ma grand-mère a pris soin de moi. Aujourd'hui, elle se trouve en Turquie. J'ai dû la laisser derrière moi parce qu'elle était trop malade et trop âgée pour continuer le trajet. J'essaie de la faire venir en Belgique, mais je n'y arrive pas. Elle me manque beaucoup !
>
> - FILLE, 17 ANS, SYRIE -

Protections de remplacement

Même si on ne peut pas remplacer un papa ou une maman, beaucoup d'enfants arrivés seuls soulignent l'importance d'avoir une famille de parrainage, un parrain ou une marraine ou une association qui les protège et les soutient comme une famille. Quelques enfants parlent du rôle essentiel d'associations comme Mentor-Escale qui leur permettent de côtoyer des personnes de confiance.

« Avoir des familles de parrainage, ça aide. J'en ai une et grâce à eux, je me sens mieux et plus confiant.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

Il y 2 mois, ils ont démarré un projet "Buddy" au centre. C'est une sorte de parrainage avec les gens de la commune. Un bénévole qui habite le quartier propose de s'occuper d'un jeune du centre. J'ai eu beaucoup d'infos de mon Buddy.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

« Mentor-Escale, c'est comme une famille. Quand j'ai quitté le centre d'accueil, je ne connaissais personne et ce sont eux qui m'ont aidé à mettre mes papiers en ordre et à chercher un logement pour pouvoir m'intégrer en Belgique. Mentor-Escale m'a aussi aidée à trouver une école. Aujourd'hui encore, Mentor-Escale joue un rôle important dans ma vie. Quand l'école a besoin de parler à un parent, je leur demande d'appeler Mentor-Escale. Quand je me sens mal psychologiquement ou moralement, quand j'ai envie de parler à quelqu'un de confiance, je viens toujours à Mentor-Escale. Et quand je suis contente aussi.

- FILLE, 16 ANS, CAMEROUN -

© UNICEFUNI204592Heger

Cette fille raconte l'importance d'avoir des personnes de confiance autour de soi :

« Quand j'ai un problème ou quand je veux tout simplement parler à quelqu'un, je vais à Mentor-Escale. Il est très important pour moi qu'il y ait de personnes en qui je peux avoir confiance et avec qui je peux discuter de choses très personnelles.
Je n'ai personne d'autre pour le faire.

- FILLE, 17 ANS, SYRIE -

LA PROCÉDURE

Un lourd fardeau

Ce qui affecte considérablement les enfants, c'est l'absence de prévisibilité quant à leur séjour en Belgique. Ils ne savent pas s'ils seront autorisés à rester ici ou s'ils devront rentrer dans leur pays d'origine. La procédure est un problème récurrent chez tous les enfants. L'attente les insécurise. Beaucoup d'enfants sont soumis à un stress permanent lié à l'attente d'une décision. Certains regrettent les différences de traitement entre les enfants. Ils ne comprennent pas pourquoi certains obtiennent une réponse très vite alors que d'autres doivent attendre pendant des années.

“ La procédure d'asile est difficile à comprendre. C'est une question difficile. Certains jeunes sont ici depuis 4 ou 5 mois et d'autres depuis beaucoup plus longtemps avant d'avoir une réponse : positive ou négative. Pourquoi ? Pourquoi certains reçoivent la décision plus rapidement ? Nous préférerions avoir plus de clarté dès le début, dès notre arrivée. Ce serait plus clair et nous pourrions commencer notre vie.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

“ Je n'aime pas la procédure d'asile. Je n'ai pas de patience, j'aime pas attendre.

- FILLE, 11 ANS, DJIBOUTI -

“ Je n'aime pas attendre les papiers.

- FILLE, 12 ANS, SYRIE -

“ Le premier jour, j'ai vu quelqu'un qui était ici depuis 4 ans, alors j'ai pensé que si la même chose m'arrivait, je ne le tolérerais pas. Attendre 4 ans, c'est beaucoup trop long pour moi.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

“ Pour moi c'était très difficile d'avoir les papiers officiels. Cela fait 16 ans que mon papa est là et il ne les a toujours pas.

- GARÇON, 14 ANS, BRÉSIL -

©UNICEFBelgique

Ils disent que je dois attendre et avoir de la patience. A cause du stress et des mauvaises circonstances, mon moral est très bas.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

Je connais quelqu'un qui est ici depuis 2 ans et qui parle déjà très bien le néerlandais. La seule chose qu'il fait, c'est attendre ; cela provoque beaucoup de stress.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

C'est difficile d'avoir les papiers. Mon père a demandé deux fois. La première fois, la commune a dit non.

- FILLE, 15 ANS, NICARAGUA -

Pour les enfants non-accompagnés, l'attente d'une décision sur leur demande d'asile ou de séjour est un fardeau supplémentaire. Certains de ces enfants ont passé plus de temps ici que dans leur pays d'origine, ils ont pu apprendre la langue, aller à l'école, s'intégrer et ils craignent de devoir rentrer dans un pays qu'ils ne considèrent plus comme le leur.

C'est franchement dur ! Quand tu as 18 ans, on te dit que tu dois partir. Tu as étudié ou tu étudies encore mais tu dois quitter le centre et peut-être rentrer dans un pays que tu ne connais plus ! C'est très difficile. Il y a des enfants qui ont passé leur vie en Belgique de 5 ans à 18 ans et on leur annonce qu'ils n'auront pas leurs papiers. Il faut nous donner une réponse beaucoup plus vite, à 14 ou 15 ans afin qu'on puisse envisager l'avenir autrement ou entamer une autre procédure.

- GARÇON, 17 ANS, GUINÉE -

Il y en a qui sont ici durant 12 ans sans avoir de papiers.

- FILLE, 20 ANS, BURUNDI -

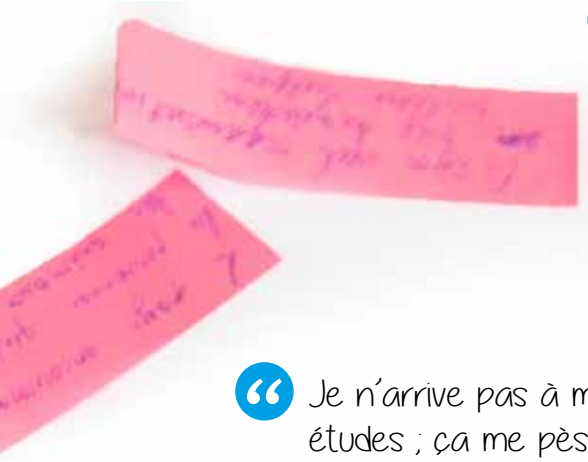
LA PROCÉDURE

Un lourd fardeau

L'incertitude liée à l'avenir, au manque de perspectives claires quant au droit de séjourner en Belgique empêche certains enfants de se concentrer sur le présent. Elle rend toute projection vers le futur très difficile.

« Pour moi l'avenir est sombre. La procédure d'asile me fait douter de l'avenir. Je n'ai aucune idée de ce qui se passera après mon interview avec le Commissariat. What's next ? Que va-t-il se passer ? Celui qui mène l'interview a tout en main. Mon avenir dépend d'une personne, je pense à cela tous les jours.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -



« Je ne sais pas ce que je vais faire dans ma vie. Je ne sais pas ce que je vais faire dans le futur. Je suis ici depuis trois ans et je n'ai aucune réponse.

- GARÇON, 17 ANS, MAROC -

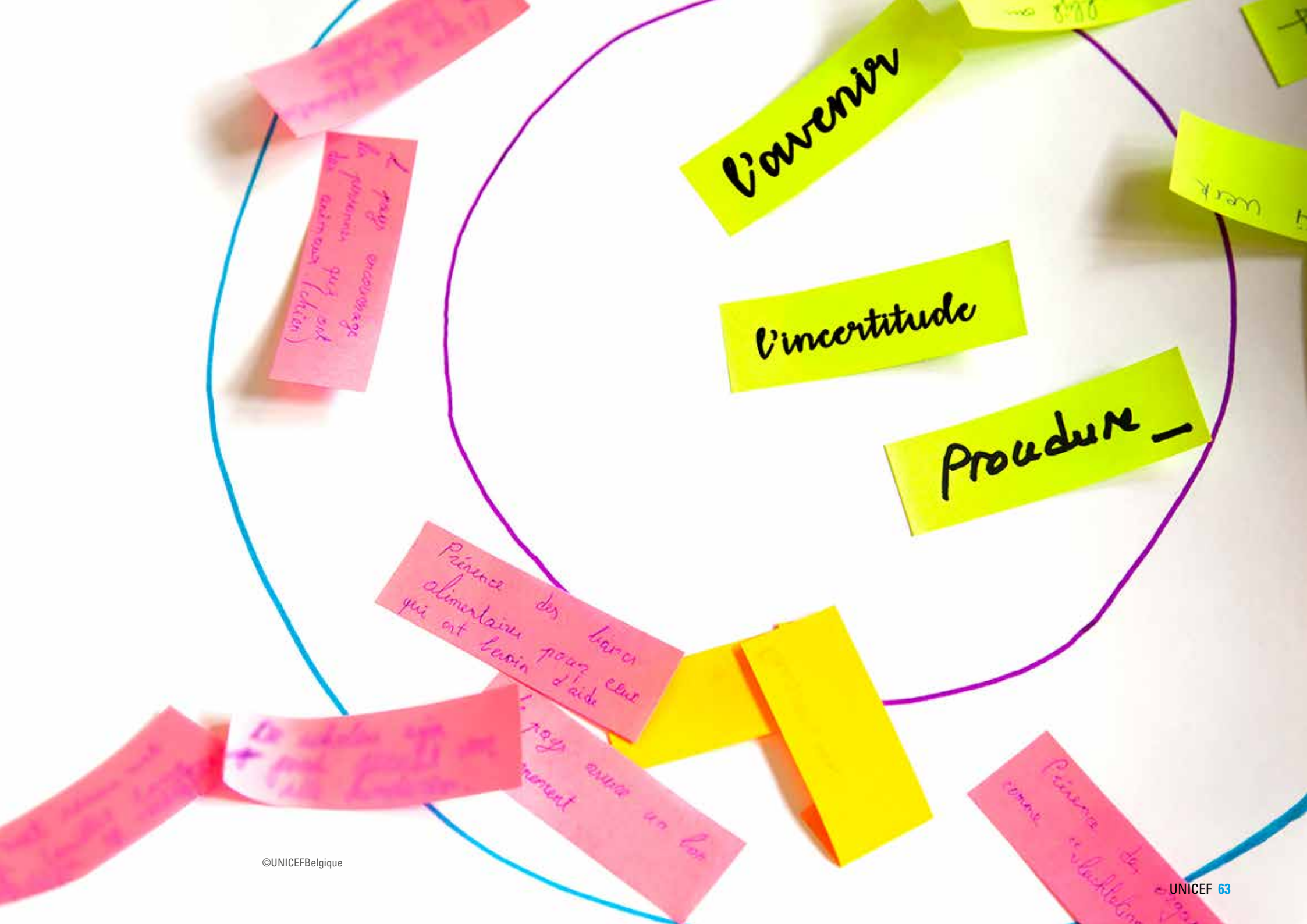
« Je n'arrive pas à me concentrer sur mes études ; ça me pèse tellement de ne pas savoir ce qu'il adviendra de moi après la procédure. Que se passera-t-il avec ma famille ?

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

« La procédure est trop longue ». Les enfants sont nombreux à le déplorer, car cette durée qu'ils jugent excessive les empêche de vivre pleinement le présent, de se concentrer sur l'école et d'envisager sereinement l'avenir. Les enfants aimeraient avoir plus de clarté au sujet de cette procédure. Combien de temps peuvent-ils rester et que se passe-t-il ensuite ? Qu'adviendra-t-il en cas de décision négative ? Pour beaucoup d'enfants, cette incertitude est très dure à vivre. Elle entraîne du stress et des tensions. Les enfants recommandent une procédure limitée dans le temps.

« La procédure est très difficile pour les enfants qui sont seuls ici en Belgique. La procédure est beaucoup trop lente. Certains attendent 4, 5, 6 ans avant d'avoir une réponse. Dans notre groupe, certains jeunes sont ici depuis 3 ans et n'ont toujours pas de réponse. C'est impossible d'imaginer l'avenir dans ces conditions. Tu ne sais pas où tu devras aller après, tu as étudié mais à quoi ça sert d'étudier si tu ne sais pas où tu vas aller. Tout est gâché. Il faudrait une procédure limitée d'un an ou deux pour les enfants non-accompagnés. Il faudrait aussi moins de temps entre la deuxième interview et la réponse. Si on a une réponse plus vite, on peut entamer une autre procédure. Si cela prend plus de temps, on devrait au moins nous expliquer pourquoi ça prend plus de temps. Un enfant qui a passé cinq ans en Belgique et qui est arrivé ici petit devrait recevoir les papiers car il ne connait plus son pays d'origine.

- GROUPE DE JEUNES ENTRE 8-17 ANS, ORIGINAIRES D'AFGHANISTAN, GUINÉE, RDC, CAMEROUN, BURUNDI, MAROC, BRÉSIL, ALGÉRIE -



©UNICEFBelgique

LA PROCÉDURE Un lourd fardeau

“ On aimerait savoir plus rapidement ce que sera notre avenir, que la procédure soit plus rapide. Certains enfants sont ici depuis 2 ans déjà, parfois même 5 ans !

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

“ Maintenant, nous sommes ici, mais quand cela changer a-t-il ? Cette incertitude est très lourde à porter, nous devons vraiment vivre au jour le jour. D'après moi, ce serait mieux si tout le monde connaissait la durée et si tout le monde avait le même délai, par exemple 1 an.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

“ Nous sommes tous contents d'être ici, mais je suis d'accord : la procédure est le plus grand problème.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

“ La procédure est trop longue ; fixez une période identique pour tout le monde. Nous sommes quand même des êtres humains, pas des vaches ou des cochons ? Nous sommes des êtres humains. La seule chose que nous faisons ici, c'est dormir et manger.

- GARÇON, 17 ANS, SOMALIE -

Les enfants consultés recommandent une information claire et adaptée dès l'arrivée. Tout écrit devrait être accompagné d'informations orales.

Nous avons reçu une brochure avec de l'information. D'après la brochure, le temps d'attente n'est pas long, mais en pratique on attend parfois jusqu'à 2 ans pour avoir une interview.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

“ C'est bien de recevoir l'info au début. Nous avons eu de l'info dans une brochure. Mais je ne sais pas lire la brochure et on n'a pas eu d'informations oralement.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Tuteurs et avocats offrent une aide disparate

Des enfants livrés à eux-mêmes sur le chemin de l'Office des étrangers. D'autres qui se retrouvent sans avocat le jour de l'interview pour une demande d'asile. D'autres enfin qui s'étonnent de recevoir si peu d'informations.
Pourtant, les enfants qui arrivent seuls en Belgique se voient attribuer un tuteur et un avocat, censés les aider à s'y retrouver. D'après les enfants qui s'expriment dans ce rapport, l'implication de ces deux "figures" est variable. Les enfants, ont souvent l'impression d'être seuls aux différentes étapes de leur procédure.
Il n'est pas vraiment évident de se rendre seul à l'Office des étrangers lorsqu'on ne connaît pas le chemin, ni la langue du pays. Plusieurs enfants ont pourtant dû marcher longtemps pour trouver les locaux de l'Office des étrangers ou du Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides.
Pas évident pour eux de prendre des trains pour aller dans une grande ville qu'ils ne connaissent pas. Leur tuteur ou leur avocat ne les a pas toujours préparés. Les enfants ont raconté qu'ils manquaient d'informations sur la procédure et qu'ils ne sont pas toujours informés des décisions qui sont prises.

« On m'a demandé d'aller là-bas seule. Moi là-bas, près de l'Office, je m'embrouille, il y a beaucoup d'entrées, beaucoup de sorties, je ne savais pas comment faire. Je me suis promenée avec mon enfant toute la journée. Ma tutrice est venue me chercher à la gare du Nord puis, après le rendez-vous, ma tutrice est partie. Je ne savais même pas où on achetait les tickets, où était la voie. Ça s'est mal passé. Pour retrouver la gare du Nord, trouver le bon quai, acheter mon ticket et rentrer au centre, il m'a fallu plus de trois heures, je suis arrivée ici à 20h alors que mon rendez-vous était tôt, vers 16h.

- MAMAN, 16 ANS -

« J'ai raté mon premier rendez-vous à l'Office des Etrangers. Maintenant, je me suis habituée. Ici personne ne te réveille. Là-bas, au pays, c'est ta famille qui te réveille. Pour l'interview maintenant, j'ai décidé de ne pas dormir car pour aller à l'office je dois me lever tôt et j'avais peur de ne pas me réveiller. J'ai été seule à l'Office et c'est là-bas que j'ai vu ma tutrice.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

« Si on a un RDV, on ne sait pas comment y aller, prendre le train, comment on fait. Là-bas [au pays], ce n'est pas compliqué. Ici, c'est compliqué. Beaucoup de papiers, tu dois aller à Bruxelles, on te donne des papiers. C'est difficile pour moi.

- MAMAN, 18 ANS -

« On dit que les mineurs doivent être accompagnés mais ce n'est pas vrai. Tu dois être mieux accompagné. On te donne les documents, mais on ne t'explique pas. Si tu ne parles pas bien français, tu ne comprends pas, par exemple ce qui se passe quand tu as 18 ans, les lieux de rendez-vous et tout. On m'a donné le plan mais je ne parle pas bien français, alors comment je peux faire ?

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

LA PROCÉDURE

Tuteurs et avocats offrent une aide disparate

“ J'aimerais avoir plus d'informations, ça ne m'aide pas du tout de ne pas savoir. Mon avocat est à Louvain-la-Neuve. Mais, ici, ils peuvent nous changer d'avocat sans qu'on le sache. Ou centre on change l'avocat des jeunes, pouf, c'est arrivé à une fille ici. Il faut au moins qu'ils donnent les informations.

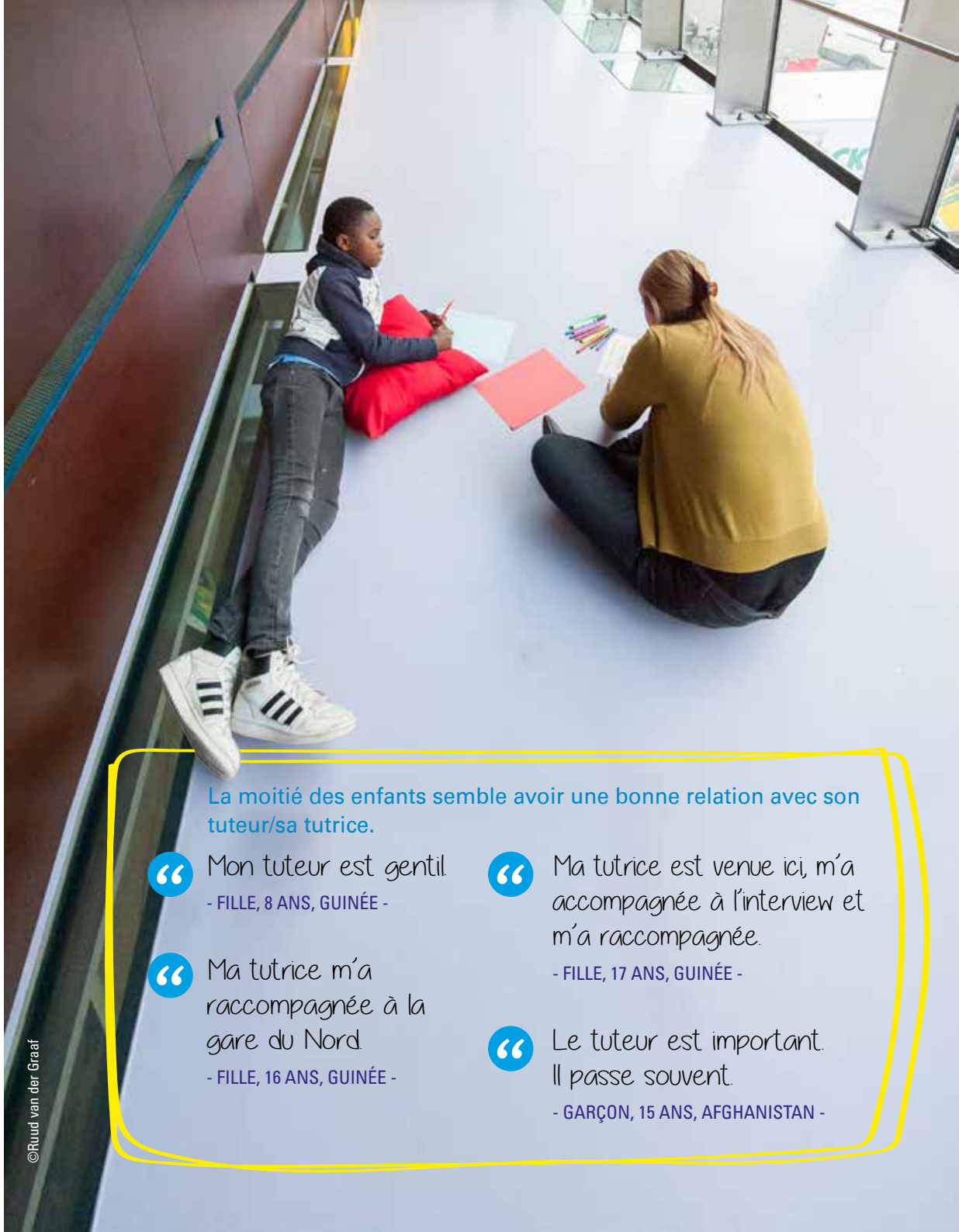
- MAMAN, 18 ANS -

“ J'ai reçu des informations par mon avocat. J'ai dit que je dirais la vérité. Le jour de l'interview, mon avocat n'était pas là. Le tuteur n'était pas là non plus, je suis allé tout seul à l'interview.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'ai déjà eu 2 interviews, mais l'avocat n'était pas présent et il n'est pas disponible pour un entretien. J'ai l'impression que ni l'avocat ni l'interprète ne m'écoutent. L'avocat doit m'aider. Il n'y a vraiment pas assez d'information, c'est le problème, quelles sont les différentes possibilités ? Je ne sais pas quelles sont les situations possibles, et je devrais les connaître, je serais préparé, j'aimerais savoir. J'aimerais avoir des informations, être préparé et accompagné.

- GARÇON, 19 ANS, AFGHANISTAN -



©Ruud van der Graaf

La moitié des enfants semble avoir une bonne relation avec son tuteur/sa tutrice.

“ Mon tuteur est gentil.

- FILLE, 8 ANS, GUINÉE -

“ Ma tutrice m'a raccompagnée à la gare du Nord.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

“ Ma tutrice est venue ici, m'a accompagnée à l'interview et m'a raccompagnée.

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

“ Le tuteur est important. Il passe souvent.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

L'autre moitié des enfants n'a pas une bonne relation avec son tuteur/sa tutrice. Ils déplorent un manque de confiance et un manque d'écoute. Des tuteurs/tutrices sont très peu présents (certains enfants ne les ont vu qu'une seule fois) et ne les informent pas de la procédure. Des enfants aimeraient changer de tuteur… mais ne savent pas comment faire.

J'ai changé trois fois de tuteur. Je ne sais plus en qui je peux encore avoir confiance.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

Mon tuteur ne vient jamais au centre. Un jour, il devait venir mais il n'est pas venu. Il ne s'est même pas excusé.

- FILLE, 16 ANS, MAROC -

J'aimerais changer de tuteur, mais ça n'a pas marché. C'est difficile de changer.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Ma tutrice m'oblige à faire des trucs comme aller manger au Quick mais je n'aime pas. Elle m'oblige à parler. Elle parle trop. Elle décide toujours de ma vie. Elle dit que je suis trop petite. Mais ce n'est pas vrai !

- FILLE, 11 ANS, CAMEROUN -

Le tuteur que j'avais avant, je l'ai vu deux fois. Après, il est parti travailler en Suisse. J'ai eu une autre tutrice. Elle ne me dit jamais rien. Elle ne me donne aucune information sur les interviews ou la procédure. L'ancien tuteur qui est parti, il m'informait.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

Ma tutrice voyage beaucoup trop. A chaque fois que j'essaye de la joindre, elle est à l'étranger, au Brésil, en Italie, en Bolivie… Là-bas, elle n'est pas joignable. A l'interview, c'est l'avocate qui l'a remplacée. Mais pour le reste, ça se passe bien. J'ai assez d'informations.

- FILLE, 14 ANS, RDC -

Je suis ici depuis un mois et je ne l'ai jamais vu.

- GARÇON, 11 ANS, AFGHANISTAN -

Le tuteur ne nous soutient pas vraiment. Il passe tous les 3/5/6 mois 2 heures.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Le tuteur devrait plus jouer ce rôle (de parent). Il doit plus passer. Pas que téléphoner. Pas tous les trois mois. Il doit aller voir les jeunes.

- FILLE, 20 ANS, BURUNDI -

Les tuteurs ne connaissent pas notre réalité.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

C'est difficile de parler avec le tuteur. Je ne l'ai jamais dit et j'ai profité de dire ça ici.

- MAMAN, 17 ANS -

On m'a dit que la tutrice, c'est comme ma mère, comme mon père. Une mère ou un père ne peut pas faire ça, et dire : 'viens me rejoindre là-bas'.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

©Ruud van der Graaf

Les interprètes ne sont pas (toujours) des alliés

Lors de l'interview avec le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides, les enfants qui ne parlent ni le français ni le néerlandais peuvent bénéficier de l'aide d'un interprète. Les quelques enfants qui se sont exprimé à ce sujet estiment que l'interprète n'a pas compris leur histoire ou qu'il n'a pas joué son rôle. Certains trouvent même que l'interprète interfère dans la procédure. Un garçon souligne qu'il faudrait un interprète à chaque rendez-vous avec l'avocat.

« Quand nous sommes allés au rendez-vous avec l'avocat, la première fois il y avait un interprète, mais pas la deuxième fois. Il faut raconter toute son histoire à un interprète, qui modifie souvent les informations. J'ai l'impression que les interprètes ne sont pas objectifs, ou qu'ils ne traduisent pas toujours correctement. Il faudrait un interprète à chaque rendez-vous avec l'avocat. Sinon, il faut le faire soi-même, j'apprends le néerlandais maintenant. Mais c'est quand même encore difficile.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

L'interprète ne venait pas du même pays, il ne parlait pas le portugais qu'il fallait. L'information a été confondue et mal comprise.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

A l'Office des Etrangers, l'interprète fait le travail du Commissaire, mais pas son propre travail d'interprète. Ils nous disent : « ce n'est pas vrai, tu n'as pas 16 ans ou 17 ans. Tu as 18 ans ». En faisant ça, ils ne sont plus des interprètes.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

LA PROCÉDURE

Tests d'âge

En cas de doute sur l'âge d'un mineur étranger - après vérification des documents ou si l'enfant n'en possède pas - l'enfant devra procéder à un test d'âge. Les quelques jeunes qui se sont exprimés à ce sujet ont mal très vécu ce test. Pour certains, ce test est injuste et symbolise une sorte de défiance à l'égard de leur histoire. Les jeunes trouvent que ce test est peu fiable. Il peut s'avérer perturbant car il modifie parfois la perception de leur propre histoire et jette un doute sur leur parole. Ce test suscite bien des tensions. Des enfants se voient ainsi attribuer un âge plus âgé, d'autres plus jeune que l'âge qu'ils avaient déclaré en arrivant.

“ Pour ce qui concerne l'âge ; ce n'est pas une situation juste ; personne ne le sait, sauf nos parents. J'avais 16 ans quand je suis arrivé, je suis sûr de mon âge, ils m'ont dit « tu as 18 ans » et dans la lettre il est écrit 18 ans. Je trouve que cette méthode n'est pas juste, je trouve que c'est difficile que ce soit quelqu'un d'autre qui dise quel âge nous avons. Le fait que nous ne recevions aucune explication sur les résultats, rend tout cela très difficile à comprendre.

- GARÇON, 17 ANS, SOMALIE -

“ La détermination de l'âge n'est pas juste. Nous ne sommes pas des animaux, mais des êtres humains comme vous. Pourquoi ne nous écoutez-vous pas tout simplement ? Dans d'autres pays, comme la France et l'Allemagne, ils ne font pas ce test. C'est ce que j'ai entendu. Je suis allé au commissariat avec mon certificat de naissance, et ils m'ont dit que c'était un faux certificat de naissance, et ils me l'ont pris, ils ne l'ont jamais rendu. L'Office des étrangers m'a dit qu'ils ne pouvaient pas me rendre mon certificat parce que je pourrais le revendre.

- GARÇON, 17 ANS, SOMALIE -

“ J'ai fait le test de l'âge à mon arrivée. J'avais 16 ans à l'époque, je devais faire le test. Après 4 mois au centre, j'ai refait le test. Tout le monde avait alors 19 ans et un des jeunes qui avait 20 ans, a été estimé à 16 ans.

- GARÇON, 19 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'ai 16 ans, mais le système a dit non, tu as 19 ans. Je peux aller en appel, mais je ne l'ai pas fait. Ils m'ont dit c'est négatif et au centre, ils m'ont dit que ça ne changerait rien. Je sais que je pouvais aller en appel, mais c'était trop difficile à régler avec l'avocat, il n'a pas assez de temps.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ J'ai 16 ans, mais d'après le test j'en ai 17. Si tout est mensonge, alors les gens diront que je suis une « menteuse » et tout sera ralenti, ce n'est pas bon pour moi. Ce n'est pas humain : ils disent que je mens, je ne mens pas, je fais le test, et ils me croient, ou non.

- FILLE, 16 ANS, ANGOLA -

LES CENTRES D'ACCUEIL

Des changements répétitifs

© UNICEFUNI200015Gilbertson VII Photo

La plupart des enfants que nous avons rencontrés ont été ballotés de centre d'accueil en centre d'accueil. Un jeune garçon nous a expliqué avoir connu quatre centres depuis son arrivée en Belgique. Un tel accueil fragmenté ne favorise pas l'intégration des enfants dans leur environnement local. Surtout que certains enfants réfugiés ne se sentent pas suffisamment informés du fonctionnement des centres, ce qui complique leur adaptation. A tout cela s'ajoutent des problèmes linguistiques. Des enfants francophones se sont retrouvés en Flandre, accroissant ainsi leur sentiment d'isolement. D'autres sont passés d'un centre francophone à un centre néerlandophone (ou inversement). A chaque fois ils ont dû réapprendre la langue, découvrir une nouvelle école, de nouveaux camarades, faire face à un nouvel environnement social et, parfois, à de nouvelles règles. Tous ces changements ne sont pas faciles à vivre pour des enfants :

« Les gens n'étaient pas gentils avec moi dans mon ancien centre. Les garçons étaient méchants. Personne ne parlait le français. Ils parlaient le flamand. J'étais toute seule là-bas, c'était difficile.

- FILLE, 8 ANS, GUINÉE -

« Moi, au début, j'ai eu des difficultés pour comprendre comment le centre fonctionnait. Tu viens d'un autre centre, tu ne connais personne et personne n'est là pour te conseiller. Là-bas, on faisait sonner la cloche pour manger. Ici, il y a des horaires pour manger. Mais je ne le savais pas. J'ai raté plusieurs repas et je n'ai pas mangé pendant une journée. Puis, j'ai demandé à des gens et maintenant je comprends mieux.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

« Je suis ici depuis 8-9 mois et depuis 2 ans en Belgique. Avant j'étais à Mouscron. J'ai quitté car le centre a fermé.

- GARÇON, 12 ANS, SYRIE -

LES CENTRES D'ACCUEIL

Des changements répétitifs

Ça va bientôt faire 5 ans que je suis en Belgique. J'ai été dans deux centres et une maison sociale pendant un an.

- GARÇON, 9 ANS, ANGOLA -

Ça fait 3 mois ici. J'ai été une semaine dans un centre du Samu social à Bruxelles.

- FILLE, 11 ANS, DJIBOUTI -

Mon premier centre était en Allemagne. Là-bas, il y avait beaucoup de gens. Je préfère le centre ici.

- GARÇON, 12 ANS, ALBANIE -

Je suis depuis 3 ans dans le centre et depuis 8 ans en Belgique. J'ai été dans 4 centres, dont un en Flandre. Je suis allé dans une maison sociale durant 4 ans.

- GARÇON, 12 ANS, GUINÉE -

Des enfants arrivés seuls ont toutefois apprécié leur passage par un centre d'orientation lors de leur arrivée en Belgique :

Je trouve ça bien d'être dans un centre au début, et de rencontrer des gens avec une expérience de la vie ici, de commencer à apprendre à parler le français. Si j'avais vécu seul dès mon arrivée, je n'aurais connu personne.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Moi j'étais au centre d'orientation, c'était bien !

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

La cuisine dans le centre est 'belge'. Quelqu'un qui vient d'arriver n'a jamais mangé un plat comme ça et ne sait pas ce que c'est. Personne n'est là pour nous expliquer, sauf les anciens du centre, qui sont là depuis deux ans, parfois même cinq ans. On est obligés de manger car soit c'est ça, soit ce n'est rien.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

© UNICEFUN0126199Gilbertson VII Photo

La nourriture : le choc gastronomique

C'est le grand sujet de discussion des enfants. La nourriture, en centre d'accueil, c'est clairement un problème. Patates tous les jours. Et c'est « soit ça, soit rien », nous dit un jeune Afghan. Pour ces enfants, la nourriture c'est le souvenir des repas en famille, des odeurs du pays d'origine. C'est un lien affectif avec leur histoire. Alors autant dire que les repas collectifs en centre passent mal. Plusieurs enfants arrivés seuls aimeraient plus facilement se concocter eux-mêmes de petits plats, mais cela s'avère souvent très compliqué ; d'autres aimeraient manger seuls avec leur parents. Mais attention, si les enfants sont volubiles à ce sujet, ils n'en font pas pour autant un thème de la plus haute importance. Seules les mamans mineures en font une priorité.

« Les personnes plus âgées que moi, qui ont 50 ou 60 ans, quand ils viennent de leur pays, ne vont jamais manger. Le matin, ils ne mangent pas. Le midi, ils ne mangent pas. Le soir, ils ont juste envie de se préparer un repas eux-mêmes.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

« On aimerait cuisiner dans la chambre mais on ne peut pas. Pour cuisiner, il faut s'inscrire. On ne peut pas aller comme ça, il faut s'inscrire sur un grand papier.

- FILLE, 9 ANS, ALBANIE -

« Cela me manque de manger en famille ici, tout le monde peut venir s'asseoir à côté de toi.

- GARÇON, 12 ANS, GUINÉE -

« Je n'aime pas que les autres mangent avec les mains à côté de moi.

- FILLE, 9 ANS, ALBANIE -

« Dans mon centre, je devais faire les tartines le soir après le repas. Je recevais un paquet. Parfois, ça n'allait pas, alors je mangeais le matin et le soir mais pas à midi.

- GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

« Moi, quand j'étais au centre, je mangeais une tartine au chocolat tous les midis.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

« Il y a des pommes de terre tous les jours.

- FILLE, 9 ANS, ALBANIE -

LES CENTRES D'ACCUEIL

L'argent de poche

L'argent de poche, c'est un sujet de préoccupation pour tous les adolescents. ça l'est encore plus pour de jeunes exilés qui se sentent isolés et ne reçoivent aucun ''extra''. Les enfants s'expriment volontiers à ce sujet. Ils reçoivent 7,40 euros d'argent de poche par semaine et estiment que c'est bien peu. Certains voudraient s'acheter de la nourriture, des boissons sucrées, des habits, une carte de téléphone, ou même un ticket de transport ou faire du sport en dehors du centre. Mais ils ne le peuvent pas. 7,40 euros, ça ne leur laisse aucune marge de manœuvre. Avec si peu d'argent, ils considèrent qu'ils ne peuvent rien faire.

“ Quand nous avons besoin de vêtements, ce n'est pas possible. Nous recevons 7 euros ; ça suffit pour payer un Coca Cola, pas des vêtements. Ici, on a l'occasion de recevoir des vêtements tous les 3 mois. C'est à une date fixe, à une heure fixe. Si tu n'es pas là, tu ne reçois rien et tu dois attendre 3 mois. Souvent les vêtements ne nous vont pas, ils sont vieux et déchirés. La semaine dernière, mes chaussures étaient déjà cassées, la semelle était détachée. Et je dois donc attendre 3 mois avant d'en recevoir des nouvelles.
Certains enfants reçoivent 7 euros, et en général, ils essaient de ne pas manger en dehors du centre, ainsi ils peuvent épargner pour acheter des vêtements. Il y a une très grande différence entre les centres en Belgique. Les centres plus petits ont un meilleur accueil, on y reçoit des vêtements tous les mois.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

“ 7,40 euros par semaine pour tout, ce n'est rien !

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

“ On ne reçoit pas d'argent pour les habits. On a uniquement des habits de seconde main. Les vêtements que donnent les Belges, ceux qu'ils ne mettent pas.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

“ On devrait avoir plus d'argent. Quand on part à l'école et qu'il fait froid, les vêtements ne sont pas adaptés.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

“ Dans le centre il y a un endroit avec les vêtements. Quand on y va, on reçoit des habits mais ce n'est pas toujours de la bonne taille.

- FILLE, 20 ANS, BURUNDI -

“ C'est seulement après 1/2/3 mois que tu peux avoir un peu d'argent. Si ton pantalon craque, tant pis. On a besoin d'argent pour les habits.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

“ Nous avons besoin d'un peu d'argent pour téléphoner, pour les vêtements, la nourriture.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

“ A midi, je ne mangeais rien à l'école. A 16h non plus. Je devais attendre 18h. Si je me levais en retard, je n'avais pas de tartines et je devais donc attendre 18h. Avec un peu d'argent, j'aurai pu m'acheter de la nourriture.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Nous n'avons pas d'argent pour le ticket. Si ce n'est pas pour un rendez-vous, on ne nous en donne pas.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

Je n'avais plus de ticket pour aller faire du sport et on m'a dit de payer, ce n'était pas possible.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Mes problèmes sont : la nourriture et les tickets quand tu veux te déplacer. Sinon, je trouve le centre très bien. J'aimerais cuisiner plus moi-même.

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

Pour les tickets de transport, tu as parfois envie de visiter Bruxelles, faire des achats, mais avec 7 euros, tu achètes 3 euros le ticket aller, 3 euros le ticket retour, tu as quoi pour acheter ? Qu'est-ce qu'il te reste ? Rien, tu dois rester ici.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

Certains jeunes aimeraient faire un job étudiant pour gagner un peu d'argent.

Les adultes travaillent parfois mais les enfants vont à l'école. Tu ne peux pas travailler, tu n'as que 7 euros par semaine. Tu vas tous les jours à l'école, c'est difficile.

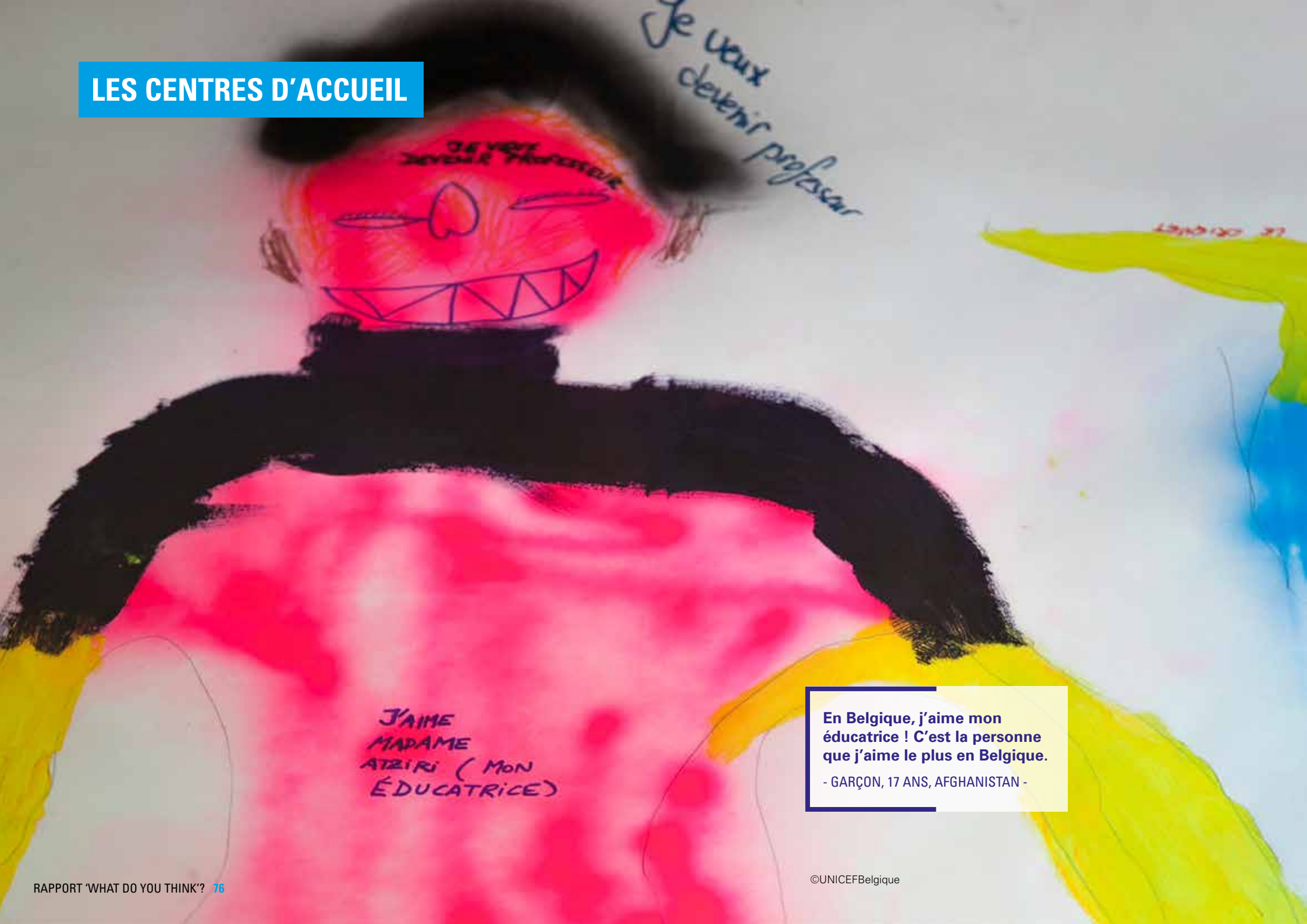
- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

Pour moi, le plus difficile, c'est de trouver un job étudiant. Si tu es MENA, tu ne peux pas avoir un job étudiant.

- FILLE, 16 ANS, MAROC -

© UNICEFUN027502Volpe

LES CENTRES D'ACCUEIL



En Belgique, j'aime mon éducatrice ! C'est la personne que j'aime le plus en Belgique.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

©UNICEFBelgique

L'accompagnement inégal

D'après les entretiens menés avec les enfants, l'aide apportée par les éducateurs des centres d'accueil est très inégale. Certains enfants sont très reconnaissants du soutien que le personnel des centres leur a apporté au quotidien. D'autres nuancent le propos et déplorent un réel manque d'accompagnement. Ils évoquent des lacunes dans l'information transmise. Un groupe de jeunes pointe le manque de respect dont ils seraient l'objet de la part d'éducateurs autoritaires. Un garçon pense que ceux qui se comportent mal peuvent avoir un meilleur accompagnement. Une jeune fille raconte qu'elle était complétement livrée à elle-même. Toutes ces difficultés sont accrues lorsqu'elles sont vécues par des mineurs non-accompagnés.

« Pour l'organisation du centre, au fur et à mesure une éducatrice m'a aidée. C'est grâce à l'assistante sociale. Je lui avais expliqué et elle en a parlé aux éducateurs. Après, une éducatrice est venue me voir.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

« Lieve de Fedasil est gentille. Elle au moins, elle m'aide.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Je trouve que l'accompagnement au centre est parfois bien, mais parfois non. Quand je suis malade, on me donne uniquement des médicaments. Mais j'ai besoin d'aide.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« Nous voulons que les éducateurs arrêtent de nous donner des ordres, qu'ils soient polis, gentils, respectueux et compréhensifs, que les éducateurs soient plus à l'écoute, qu'ils soutiennent les jeunes dans leur projet. Qu'ils aient plus de confiance dans les jeunes. Il faudrait qu'on puisse avoir des conseils quand on en a besoin et uniquement quand on en a besoin, qu'on arrête de nous donner des ordres. Il faudrait plus de respect des adultes vis-à-vis des enfants.

- GROUPE DE JEUNES ENTRE 8 ET 17 ANS, ORIGINAIRES D'AFGHANISTAN, GUINÉE, RDC, CAMEROUN, BURUNDI, MAROC, BRÉSIL, ALGÉRIE -

« Quand il y a des combats dans le centre, ceux qui se comportent le plus mal sont favorisés, ils peuvent aller dans un plus petit centre avec un meilleur accompagnement.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

Dans le centre où j'étais, il n'y avait pas assez d'éducateurs pour les MENA, j'étais devenue complètement autonome.

- FILLE, 15 ANS, BURUNDI -

« Les éducateurs devraient venir dès le premier jour. Faire visiter, expliquer comment ça se passe. Mais ils n'expliquent pas.

- MAMAN, 16 ANS -

LES CENTRES D'ACCUEIL

Les grands centres : lieux de vie et de tensions

Les grands centres d'accueil sont l'objet de nombreuses critiques de la part des enfants réfugiés et migrants. Beaucoup d'éléments négatifs ont été exprimés par les enfants. Ces grosses structures ne seraient pas adaptées à leur âge. Ces centres sont considérés comme ''déprimants, violents, et sales''. Beaucoup d'enfants déplorent la promiscuité qu'induit le centre, la violence, les bagarres et le fait d'être à plusieurs dans une chambre, de côtoyer des adultes, de supporter le vacarme de jour comme de nuit. Les enfants se plaignent de ne pas pouvoir dormir et, dès lors, de manquer de concentration à l'école. Les enfants non-accompagnés aimeraient un accompagnement sur mesure dans de petits dispositifs.
Quant aux enfants accompagnés de leurs parents, lorsqu'ils ont passé de longues années en centre d'accueil, ils expriment le désir simple d'une vie en famille ''normale'', dans des appartements ou de petits lieux d'accueil, loin des grands centres.

Beaucoup de résidents

Dans les grands centres, les difficultés des enfants non-accompagnés sont particulièrement criantes. Ils y côtoient beaucoup de monde, y compris des adultes. Ils partagent leur chambre. Ils se plaignent du bruit et du manque de sommeil. Ce type d'accueil leur est désagréable.

> Ici c'est un énorme centre et les choses ne sont pas aussi bien. Par exemple, les enfants sont beaucoup plus émotifs ici. Certains enfants souffrent émotionnellement, parce que c'est déprimant.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> La première année était la plus difficile. Je dormais dans un grand centre avec quatre personnes dans la même chambre.
>
> - GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

> Dans le centre où je vivais, beaucoup de choses étaient difficiles : la nourriture, quatre personnes dans la chambre, l'éloignement, le racisme. Mon centre était situé très loin. Tout était loin. Pour aller au magasin, il fallait faire cinq kilomètres à pieds. Dans la chambre, nous étions quatre personnes venant de pays différents. Nous étions très différents. Nous ne mangions pas la même chose, nous ne parlions pas la même langue. Moi, je ne parle pas l'anglais.
>
> - GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

C'était difficile dans le centre (j'ai été dans deux centres). Dans la chambre, nous étions quatre personnes, il y avait beaucoup de bruit dans la salle commune du centre. C'était difficile pour étudier, pour dormir, pour aller à l'école.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Avant, il n'y avait pas autant de réfugiés en Belgique, donc les réfugiés passaient rapidement en logement social. Maintenant, il y a trop de réfugiés. Dans mon centre, il y avait beaucoup trop de monde. Il y avait beaucoup de problèmes parce qu'il y avait tellement de personnes d'origines différentes. Quand les gens sont là depuis plus de 6 mois ou plus d'1 an, il vaut mieux qu'ils déménagent vers des logements hors du centre.

- GARÇON, 17 ANS, IRAK -

Dans un grand centre d'accueil, il y a des mineurs non accompagnés et des adultes, à 6 dans une chambre. Le soir ils écoutent de la musique et je ne peux pas dormir. Le centre est loin de tout, dès 6 heures du soir, il n'y a plus de bus, il n'y a pas de repas si j'arrive en retard, même quand je dois travailler. J'aimerais une chambre pour moi tout seul, pour que je puisse bien dormir et étudier quand je veux.

- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

© UNICEFUN021730Gilbertson VII Photo

© UNICEFUN026304Gilbertson VII Photo

LES CENTRES D'ACCUEIL

Les grands centres : lieux de vie et de tensions

Violence et hygiène

La violence, les disputes, les bagarres et le manque d'hygiène sont particulièrement insupportable aux enfants.

C'est sale dans le centre. Il y a tout le temps des bagarres ici. Le centre est fou et sale. Fou parce qu'il y a parfois des problèmes. Les problèmes ce sont les adultes. Ils se disputent. J'aimerais vivre dans un appartement.

- FILLE, 10 ANS, TCHÉTCHÉNIE -

L'hygiène, ici au centre c'est très sale. Le cafard dans la chambre et les bagarres.

- GARÇON, 9 ANS, ANGOLA -

Les personnages ne sont pas bien ici. J'ai eu des problèmes avec des personnes. Il y a des disputes tout le temps.

- GARÇON, 12 ANS, SYRIE -

Alternatives

Des enfants non-accompagnés rêvent d'un environnement calme et cadré. Ils aimeraient un accompagnement sur mesure ou une famille d'accueil.

Nous avons besoin d'accompagnement. Nous avons déjà vécu beaucoup de choses et c'est bien d'habiter dans un environnement plus calme où des adultes nous aident et nous accompagnement. Même si cela ne nous amuse pas toujours, nous avons besoin d'être encouragés à aller à l'école, à aller dormir à temps, à respecter les règles.

- GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

J'aimerais aller dans une famille d'accueil.

- FILLE, 15 ANS, GUINÉE -

Après avoir passé de longues années en centre d'accueil avec leur famille, les enfants réclament de l'intimité. Ils désirent vivre en maison ou en appartement, loin des centres d'accueil. Toutefois, ceux qui ont franchi ce cap sont vite confrontés à la difficulté de trouver un logement décent. Une difficulté particulièrement aigue pour les mineurs non-accompagnés qui, à 18 ans, doivent quitter le centre d'accueil.

J'habite dans un centre avec ma famille. Je dors dans une chambre avec ma maman, ma sœur et mon frère aîné. C'est difficile, parce que mon frère est déjà âgé. Je sors peu de ma chambre parce qu'il y a tellement de monde dans ce centre. Je préférerais vivre dans une maison.

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

C'est difficile de trouver une maison à cause de la discrimination et des préjugés.

- GARÇON, 14 ANS, SYRIE -

Je vis à Namur et je paie 600 euros pour un logement que les belges ne veulent pas.

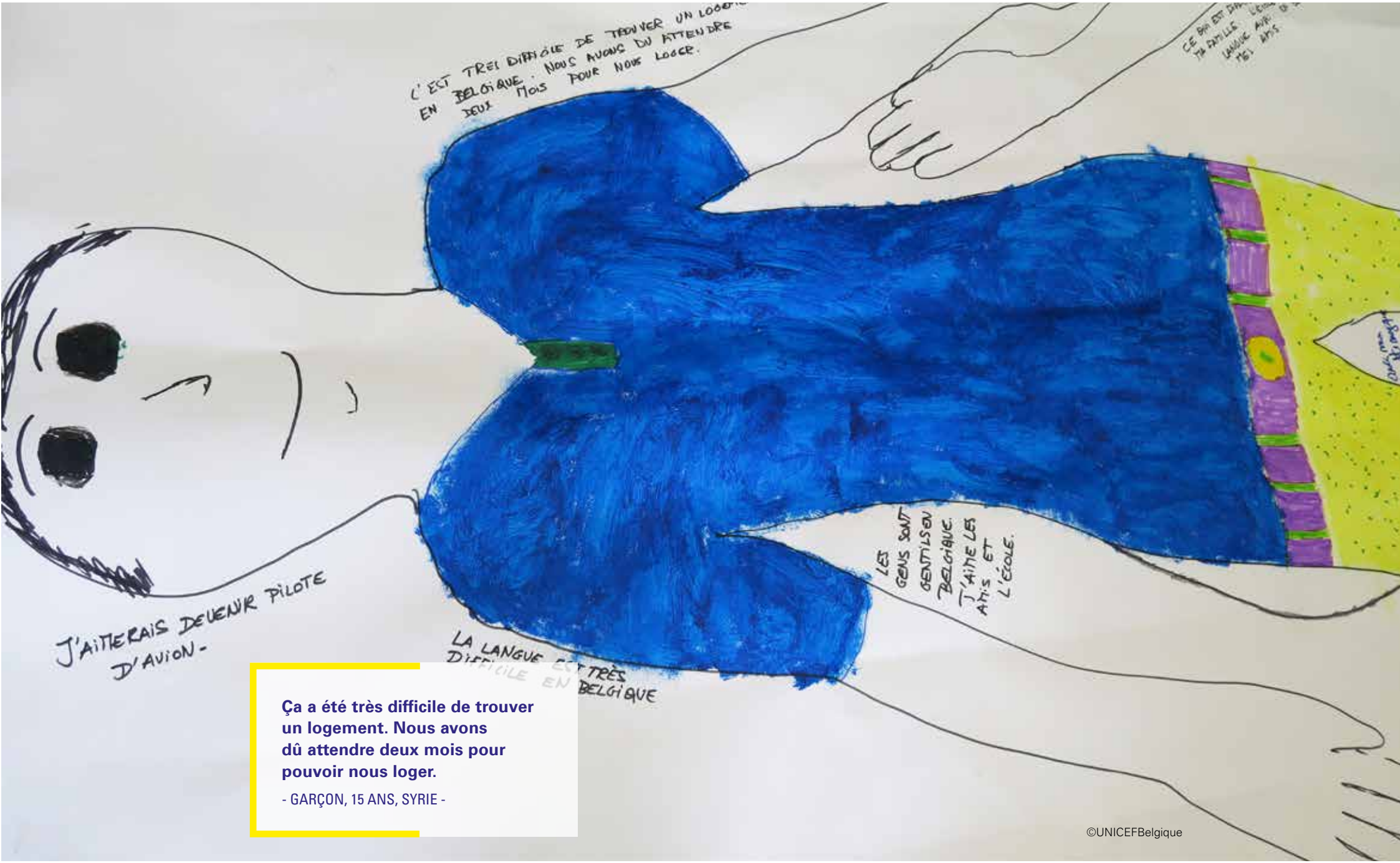
- GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

C'est très difficile de trouver un logement. On te pose beaucoup de questions : le travail, le CPAS.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

Dans quelques mois, je vais avoir 18 ans et vais devoir partir du centre. Je ne veux pas, je ne suis pas prêt. Ça fait trois mois que je cherche un logement mais je ne trouve pas. Comment est-ce que je vais faire ?

- GARÇON, 17 ANS, BRÉSIL -



Ça a été très difficile de trouver un logement. Nous avons dû attendre deux mois pour pouvoir nous loger.

- GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

© UNICEFUN069359Romenzi

LE SOUTIEN À LA RÉSILIENCE : L'ÉCOLE, LES LOISIRS ET LES AMIS

L'école : une stabilité et un espoir pour l'avenir

Les enfants aiment l'école. Ils ont tous envie d'apprendre le français ou le néerlandais, et tous expriment le désir de commencer ou de poursuivre leurs études. C'est d'ailleurs ce qu'ils font car en Belgique l'éducation est un droit pour tous les enfants, indépendamment de leur statut migratoire. Les enfants qui parlent une des langues nationales et qui n'ont pas été déscolarisés peuvent directement suivre les cours dans une classe ordinaire. Pour les autres, la remise à niveau et l'apprentissage de la langue se font dans une classe pour primo-arrivants (Classes DASPA / OKAN). Les enfants qui ont subi des traumatismes importants ou ceux qui vivent dans de grands centres d'accueil trouvent que l'apprentissage de la langue et le retour à l'école sont des étapes difficiles. La durée des journées d'école, le manque de sommeil, le rythme des cours peuvent poser des problèmes d'acclimatation.

C'est difficile, parce que ...

« C'est difficile d'apprendre une nouvelle langue

- FILLE, 15 ANS, ARGENTINE -

« La journée à l'école dure trop longtemps.

- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

Au centre c'est le chaos. Beaucoup de gens font ce qu'ils veulent et font du bruit tard le soir. C'est très difficile parce que je dois étudier et me lever pour aller à l'école. Je m'endors tard et le matin, je suis souvent très fatigué.

- GARÇON, 14 ANS, SYRIE -

« L'école, c'est difficile, parce que j'ai beaucoup de problèmes et que je n'arrive pas à dormir et que c'est difficile d'aller à l'école.

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

« La guerre produit des traumatismes à vie. Les enfants voient leurs parents mourir. La guerre est un choc. Certains sont devenus aveugles, d'autres sourds, d'autres handicapés. Les enfants sont détruits dans eux quand ils voient l'être le plus cher se faire tuer ou battre. Les jeunes qui ont subi la guerre manquent d'amour, de parents, d'amis, de frères qui sont attachés à eux. Dans la cour de récré, ils sont seuls. Ils ont une bulle dans le cœur, parfois ils se déchargent et s'énervent, la violence explose. Il n'est jamais trop tard pour rattraper ça. Peut-être que les gens vont se rapprocher pour changer cela.

- FILLE, 13 ANS, RDC -

LE SOUTIEN À LA RÉSILIENCE : L'ÉCOLE, LES LOISIRS ET LES AMIS

L'école : une stabilité et un espoir pour l'avenir

Les enfants aiment l'école

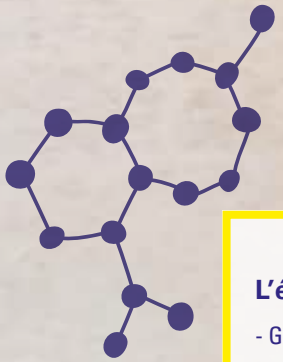
Malgré les difficultés, tous ces enfants aiment l'école et son cadre rassurant ! L'école les aide à surmonter les traumatismes qu'ils ont subis et constitue un espoir pour l'avenir.

> J'ai du soutien des accompagnants et des professeurs. Ils ne vous frappent pas quand on fait quelque chose de travers, comme en Afghanistan. Ils sont gentils.
>
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> Les gens sont gentils en Belgique, j'aime l'école et mes amis.
>
> - GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

> J'aime l'école, parler français.
>
> - GARÇON, 12 ANS, RDC -

> L'école est bonne.
>
> - GARÇON, 13 ANS, SYRIE -



L'école c'est bien.

- GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

©Ruud van der Graaf

J'aime bien parler français avec mes amis à l'école. J'aime l'école !

- GARÇON, 11 ANS, IRAN -

Ici, j'aime l'école et les études. J'aime aussi les perspectives d'avenir que nous avons en Belgique.

- GARÇON, 18 ANS, BRÉSIL -

Je suis étudiante en bureautique dans une école à Zaventem. Parfois, c'est difficile pour moi parce que je suis une nouvelle élève et que cela fait seulement un an que j'étudie en néerlandais. Je voudrais bien réussir mes études, travailler, fonder une famille. J'espère qu'un jour, je pourrai retourner visiter mon pays.

- FILLE, 17 ANS, SYRIE -

Les enfants apprécient tous les classes DASPA/OKAN et sont volontaires pour apprendre le français ou le néerlandais.

Je trouve que c'est une bonne idée d'avoir des classes Daspa en Belgique.

- GARÇON, 15 ANS, BRÉSIL -

C'est difficile de se faire de nouveaux amis dans la classe habituelle. OKAN est plus facile, parce que tout le monde se trouve dans la même situation. En classe, c'est dur de comprendre tout. Quand on est dans la classe normale, il y a peu de gens, élèves ou professeurs, qui vous adressent la parole. C'est difficile aussi d'apprendre une nouvelle langue.

- FILLE, 18 ANS, SYRIE -

J'apprends beaucoup de choses à l'école, c'est vraiment bien ! Je connais tous les enfants de la classe OKAN mais pas tous les enfants des autres classes. Quand tu t'en vas des classes OKAN, c'est difficile. OKAN te manque. Ils parlent vite dans les autres classes

- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Pas facile de se faire des amis belges

Les enfants aimeraient avoir plus de contacts avec de jeunes belges de leur âge. Cela les aiderait à apprendre la langue et à élargir leur réseau. Mais les classes DASPA/OKAN induisent une séparation avec les autres classes. Et certains élèves migrants ou réfugiés subissent parfois de l'hostilité, ou de la méfiance, de la part d'élèves belges.

On aimerait beaucoup se faire des amis belges pour mieux apprendre la langue.

- GARÇON, 14 ANS, SYRIE -

Dans les classes OKAN, on est séparés des autres. Je ne trouve pas cela grave. Mais ça a fait pleurer ma copine. Pendant un stage OKAN, une autre élève lui a dit : « tu es une OKAN, tu n'es pas chez toi ici ». Pourquoi doit-on être séparés de cette façon ? Dans mon école, les élèves 'normaux' ont une pause à 11 h 15 et nous à 12 h 45. J'aimerais bien avoir la pause en même temps qu'eux ; je devrais quand même avoir l'occasion d'apprendre le néerlandais. Ce n'est pas bien de nous mettre à part.

- FILLE, 15 ANS, ANGOLA -

Pendant le stage, il n'y avait que des jeunes filles curieuses. Elles posaient beaucoup de questions mais pendant la récréation, elles ne parlaient pas avec nous et nous sommes restées seules.

- FILLE, 18 ANS, SYRIE -

LE SOUTIEN À LA RÉSILIENCE : L'ÉCOLE, LES LOISIRS ET LES AMIS

L'école : une stabilité et un espoir pour l'avenir

Quels besoins particuliers ?

Les enfants qui n'ont pas été scolarisés pendant de longues années ou ceux qui arrivent en fin d'année scolaire ont besoin de davantage de soutien après l'école ou pendant les vacances.

Cette jeune fille syrienne de 14 ans n'a jamais été à l'école. Elle demande de l'aide pour faire ses devoirs :

> « Ce qui est très difficile pour moi, c'est l'école. Je n'ai jamais été à l'école dans mon pays. J'aimerais qu'on m'aide à bien penser à mon futur pour bien réussir. J'aimerais qu'on m'aide à faire mes devoirs après l'école. C'est très difficile pour moi d'avoir des perspectives d'avenir. J'ai peur de ne pas réussir, de rater l'école.
>
> - FILLE, 14 ANS, SYRIE -

©UNICEFBelgique

Cette jeune fille, arrivée en fin d'année scolaire, ne voulait pas attendre la rentrée de septembre sans rien faire. Elle a demandé des cours de remédiation en français et en maths, et elle a obtenu ce soutien. Selon elle, chaque jeune, à son arrivée en Belgique, devrait se voir proposer de tels cours.

« Je vais aller à l'école. Je ne sais pas comment ça se passe ici. Je ne sais rien dire pour le moment. Quand je suis arrivée, on m'a juste dit qu'on allait m'inscrire pour la rentrée de septembre car ils étaient en période d'examens. J'ai demandé pour avoir des cours ici et une bénévole m'en a donnés. Au mois de mai, je n'étais pas encore ici, j'étais dans un autre centre. Je suivais des cours dans le centre là-bas. Ici je vais aller à l'école. A la bénévole, j'ai dit que je voulais continuer l'école et elle m'a proposé des cours de math et de français pendant le mois de juin. Durant les vacances, la bénévole est en congé. Il n'y a pas de possibilité pour apprendre les langues. J'ai dit que je voulais étudier et ils ont dit qu'ils allaient demander à une bénévole pour venir m'aider. Je ne voulais pas rester ici sans rien faire. C'est moi qui ai demandé pour des cours car je ne voulais pas rester comme ça seule. L'idéal aurait été qu'on me le propose. Mais c'est moi qui l'ai demandé. Je ne sais pas si tous les jeunes devraient recevoir cette aide. Chacun a ses idées et ses besoins. Mais il serait bien d'en parler à chaque jeune et bien expliquer comment ça va se passer les cours ici. En discuter dès l'arrivée.

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

Des jeunes ont regretté de n'avoir presque pas reçu d'informations quant aux possibilités d'étudier ou de se former. A l'approche des 18 ans, certains jeunes aimeraient apprendre un métier ou poursuivre leurs études. Mais ils ne savent pas comment faire ni même s'ils pourront suivre une formation ou aller encore à l'école.

« Quand que je suis venue ici, car c'est mon deuxième centre, on ne m'a rien montré. Je suis arrivée ici au mois de juin et je ne sais pas si je vais aller à l'école ou si je vais faire une formation car j'ai 18 ans bientôt. On ne m'a pas encore inscrite à l'école. Je ne sais rien. Je n'ai pas posé la question à mon assistante sociale car je ne sais pas à qui poser la question.

- FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

« Je vais demander à l'assistante sociale. Je n'ai pas encore demandé. On ne m'a pas expliqué. Ce serait mieux que l'assistante sociale pose les questions et explique d'elle-même. J'aimerais qu'on me donne l'information à l'arrivée. On dit aussi que quand tu as 18 ans ce n'est pas à l'école que tu iras mais en formation. Mais comment faire une formation sans avoir étudié ?

- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

Les jeunes mamans font face à des difficultés particulières pour combiner leur scolarité (se lever, aller à l'école, faire leurs devoirs, étudier) et l'éducation scolaire ou préscolaire de leur enfant (préparer leur bébé, l'emmener à la crèche ou à l'école, aller le rechercher, s'occuper du bébé après l'école) : **Voir chapitre consacré aux mamans mineures isolées.**

LE SOUTIEN A LA RÉSILIENCE : L'ÉCOLE, LES LOISIRS ET LES AMIS

On a des activités dans le centre.

- FILLE, 9 ANS, ALBANIE -

© UNICEF/UN04026/Gilbertson VII Photo

Les loisirs : un moteur de résilience et d'intégration

Comme tous les enfants du monde, les enfants migrants et réfugiés aiment jouer. Le jeu, la pratique d'un loisir ou d'un sport sont de formidable leviers d'épanouissement pour les jeunes. De véritables outils pour surmonter les épreuves, reprendre goût aux joies de la vie et faire preuve de résilience. C'est aussi par les loisirs et le sport que les enfants tissent des liens avec les habitants du pays et s'intègrent à son tissu social. Quelques enfants ont la possibilité de pratiquer un sport ou une activité. Les mineurs non-accompagnés apprécient particulièrement le soutien d'associations qui leur proposent des activités le mercredi ou le week-end. Mais la plupart des enfants ont indiqué qu'ils n'avaient pas l'occasion de de pratiquer un sport ou de s'amuser en dehors des centres d'accueil ou de l'école. Plusieurs garçons se sont vu empêcher de jouer au football en club et le regrettaient amèrement.

Les enfants aiment jouer

Ici, on vit en sécurité. Après l'école, on peut faire des activités, des hobbies.
- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

En Belgique, j'aime les loisirs, aller au cinéma et au parc.
- GARÇON, 16 ANS, BRÉSIL -

En Belgique, il y a beaucoup de choses à faire, on peut faire beaucoup d'activités et visiter beaucoup d'endroits.
- FILLE, 15 ANS, MAROC -

Les gens aident. En Belgique, je peux faire du volleyball. En Afghanistan, je ne pouvais pas faire du sport. J'aime jouer de la flûte. En Afghanistan, je ne pouvais pas jouer de la flûte et quand je le faisais, on avait des disputes avec les voisins. Ici il n'y a pas de disputes.
- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

Il y a des jeux dans le centre.
- FILLE, 12 ANS, SYRIE -

Les clubs de foot, le sport, c'est important.
- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

Ces mineurs étrangers non-accompagnés qui vivent en autonomie (seuls en dehors des centres d'accueil) apprécient les associations qui leur permettent de faire des activités le mercredi, le week-end et pendant les vacances :

Parfois les mercredis, nous allons cuisiner chez Mentor-Escale et alors nous montrons comment préparer des repas afghans. Parfois, nous y mangeons aussi des plats belges ou africains. Il y a souvent des activités et des fêtes à Mentor-Escale lors desquelles nos amis sont également les bienvenus.
- GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

Mentor-Escale, c'est aussi un endroit où je peux participer à des activités, comme par exemple chanter, manger ensemble, faire des jeux de piste et partir au camp pendant l'été. C'est pour toutes ces raisons que je dis que Mentor-Escale est une famille pour moi.
- FILLE, 16 ANS, CAMEROUN -

Je viens à Mentor-Escale depuis longtemps, au moins quatre ans. Parfois je viens pour l'atelier cuisine ou pour faire un kicker.
- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

L'accès difficile aux loisirs

Ces enfants nous racontent aussi combien il est difficile pour eux de participer à une activité en dehors de l'école ou du centre.

Pour moi, c'est aussi très difficile d'avoir des loisirs. J'aimerais bien pouvoir faire du sport, j'aimerais faire du basket ou du volley mais pour le moment, je ne peux pas en faire.
- FILLE, 13 ANS, ROUMANIE -

Nous ne pouvons pas accompagner en voyage scolaire parce qu'on n'a pas de papiers.
- GARÇON, 17 ANS, IRAN -

Tu as parfois envie de visiter Bruxelles, faire des achats, mais avec 7 euros, tu achètes 3 euros le ticket aller, 3 euros le ticket retour, tu as quoi pour acheter ? Qu'est-ce qu'il te reste ? Rien, tu dois rester ici au centre.
- FILLE, 16 ANS, GUINÉE -

Quand j'étais là-bas, au centre, après quelques semaines, je n'avais plus de ticket pour aller faire du sport et on m'a dit de payer, ce n'était pas possible. Quand j'étais au Commissariat pour l'interview, on a demandé « pourquoi tu ne fais pas de sport ? ». J'ai répondu « parce que je n'ai pas d'argent. » On m'a répondu que c'était bien d'en faire.
- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

LE SOUTIEN À LA RÉSILIENCE : L'ÉCOLE, LES LOISIRS ET LES AMIS

Les loisirs : un moteur de résilience et d'intégration

La plupart des garçons aimeraient faire du football en dehors du centre d'accueil. Ils souhaitent pouvoir s'inscrire dans un club, participer aux entrainements et jouer les matchs mais ils en sont empêchés car ils n'ont pas les papiers.

> Au centre, j'avais demandé pour entrer dans une équipe de foot mais l'éducateur n'a rien fait.
>
> - GARÇON, 18 ANS, SYRIE -

> Je ne peux pas faire mon sport. J'aimerais faire du foot, les matchs. Ici, les enfants ne peuvent pas faire de sport. On peut juste faire du sport ici, entre nous.
>
> - GARÇON, 12 ANS, GUINÉE -

> On peut aller à l'entrainement de foot une fois par semaine pendant une heure ou deux. Maintenant ce sont les vacances. Ça reprend en septembre. Mais on ne peut pas assister à tous les entrainements, pour nous c'est juste une fois par semaine. On a envie de faire tous les entraînements et les matchs.
>
> - GARÇON, 12 ANS, GUINÉE -

> Il faut plus soutenir les jeunes dans leur projet, trouver des bons clubs de foot, avoir des budgets pour des projets ciblés.
>
> - GROUPE DE JEUNES ENTRE 8-17 ANS, ORIGINAIRES D'AFGHANISTAN, GUINÉE, RDC, CAMEROUN, BURUNDI, MAROC, BRÉSIL, ALGÉRIE -

Réseaux sociaux, en quête d'une bonne connexion

Les jeunes regrettent qu'Internet ne soit pas disponible dans tous les centres. Une connexion à internet leur offrirait une fenêtre sur le monde, leur permettrait de s'informer mais surtout les aiderait à rester en contact avec leur famille.

« Au centre, il y avait le wifi pour les mineurs. Le wifi c'est bien, ça aide à rester en contact avec sa famille.

- GARÇON, 18 ANS, AFGHANISTAN -

« Dans mon centre, il n'y avait pas de wifi. L'ordinateur ne marchait pas. Tu ne pouvais pas parler avec ta famille et tes parents même si tu voulais leur parler.

- GARÇON, 16 ANS, SOMALIE -

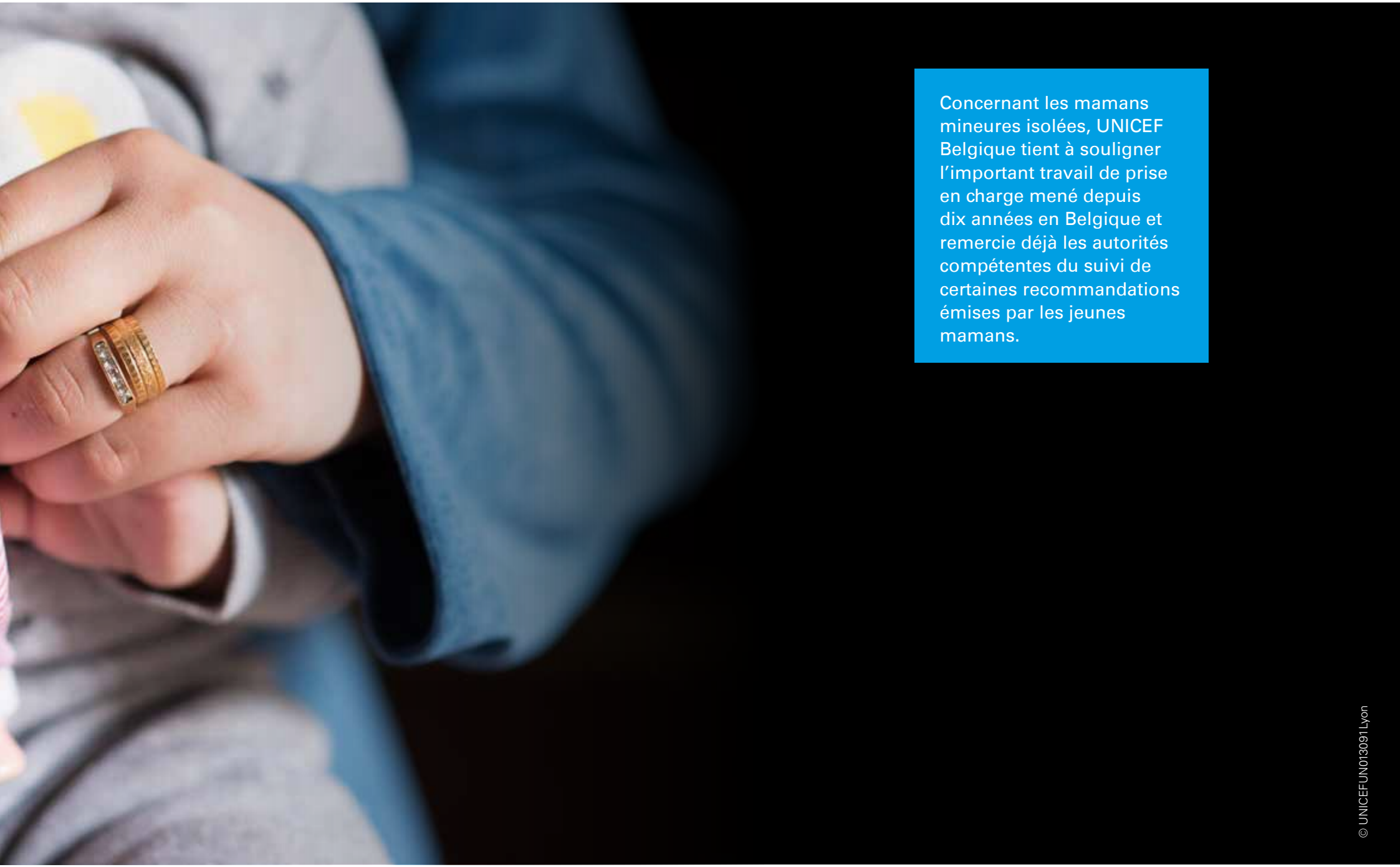
« Dans les grands centres, nous avons accès à l'ordinateur une demi-heure par semaine, mais l'ordinateur est tellement lent et il bloque si souvent, que ça ne nous sert presque à rien. Avoir un meilleur accès à internet serait positif. Nous pourrions chercher sur le net ce qu'il y a à faire dans les environs, mais nous pourrions aussi contacter notre famille ou nos amis, consulter des sites de traduction ou rechercher des informations.

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

LES MAMANS MINEURES ISOLÉES

À la fois mamans, mineures, seules, sans famille et en exil

Elles ont 16, 17, 18 ans. Elles viennent de Syrie, de Guinée, de République démocratique du Congo, du Pakistan et du Cameroun. Elles sont mineures isolées et mamans. Certaines ont quitté leur pays avec leur bébé. D'autres ont accouché dans un camp de réfugiés en Grèce ou en Belgique. Toutes sont des jeunes femmes très vulnérables car elles cumulent les fragilités. Aux traumatismes de l'exil s'ajoutent la solitude, l'absence de soutien familial et la difficulté d'endosser le rôle de mère alors qu'elles sont elles-mêmes si jeunes. Beaucoup de ces mamans sont en colère. Elles se sentent dépossédées de leur maternité, de leur capacité à s'occuper de leur enfant. Elles aimeraient poser des choix pour leur bébé. Pouvoir leur acheter des habits, leur préparer la nourriture qu'elles choisissent. Mais le manque d'argent et l'absence d'intimité qui prévaut dans les centres d'accueil sont générateurs d'angoisses profondes et agissent comme un corset qui les empêcherait de se mouvoir. Ces angoisses rejaillissent lorsque leur enfant est malade et qu'elles réclament du soutien. A tout cela s'ajoute un sentiment d'insécurité bien mal comblé. Suivre une scolarité normale dans ce contexte est une gageure. Une jeune fille a même l'impression d'être « prisonnière », d'être « menottée ».



Concernant les mamans mineures isolées, UNICEF Belgique tient à souligner l'important travail de prise en charge mené depuis dix années en Belgique et remercie déjà les autorités compétentes du suivi de certaines recommandations émises par les jeunes mamans.

© UNICEFUN013091Lyon

© UNICEF/UN0149657/Dejongh

LES MAMANS MINEURES ISOLÉES

Les grands centres d'accueil : la solitude des mères

Malgré l'aide qui leur est apportée, les jeunes mères réfugiées ou migrantes se sentent bien seules face aux maladies de leurs enfants. Elles estiment qu'elles doivent tout gérer, avec peu d'aide. Elles témoignent du manque d'écoute auquel elles font face, du manque de soutien, et de leur profonde fatigue lorsque les cris de bébés malades ponctuent la nuit. Et puis certaines jeunes filles constatent avec tristesse qu'on ne les prend pas au sérieux voire qu'on les suspecte d'utiliser leur enfant pour manquer l'école. Tous ces facteurs provoquent du stress et fragilisent la santé de ces jeunes mères.

« Vous passeriez un jour ici et vous mourriez. On ne peut pas cuisiner, on ne peut pas se soigner des maladies, on ne peut pas s'occuper de nos bébés. Je peux vous raconter mais les difficultés ne s'arrêtent pas. On ne choisit pas cette vie. Il y a plein de gens qui vivent ici, plein de virus et de microbes pour les bébés. Cela m'angoisse et je ne peux pas dormir. Alors j'appelle mon Dieu car je n'ai personne. Le bébé pleure, cela dure. Je n'ai pas d'aide. Je n'ai pas d'argent : 7,40 euros pour moi la semaine et 3 euros pour le bébé. Qu'est-ce qu'on peut faire avec 7 euros ? Mon bébé ne veut pas manger, la nourriture n'est pas bonne. Je ne peux que donner le sein mais je n'ai pas assez. Je ne peux pas donner n'importe quoi à mon enfant. Je n'ai pas d'argent pour les habits du bébé. Je ne peux rien acheter car je n'ai pas de sous. On est seuls, avec nos bébés, personne ne peut nous aider. On doit faire tout avec rien.

- MAMAN, 17 ANS -

Je n'ai pas de famille. Je n'ai pas choisi cette vie. Je me sens comme une prisonnière, menottée. On doit manger aux moments fixés, 6h, 12h, et si on ne mange pas à ce moment-là on ne reçoit plus de nourriture. Si j'ai faim à 9h par exemple, je n'ai pas de nourriture.

- MAMAN, 17 ANS -

C'est difficile de pas avoir de maison avec son bébé. Le centre n'est pas adapté aux enfants, comme les sanitaires, les repas. Ce serait bien d'avoir un appartement seule, pour moi et pour mon bébé. Je veux étudier la langue, démarrer une nouvelle vie, trouver un job. Mais je dois attendre car c'est l'été et il y a deux mois [sans école]. Durant 5 ans, en Turquie et en Grèce, je n'ai pas été à l'école.

- MAMAN, 16 ANS -

Le centre, ce n'est pas un environnement adapté pour les mamans et les bébés. Je veux élever ma fille toute seule, pas au centre. Je ne veux pas qu'elle soit élevée par d'autres, être avec d'autres enfants. Je veux lui apprendre les choses que je veux lui apprendre.

- MAMAN, 17 ANS -

Ma chambre est très petite, petite comme la table ici. Mon enfant ne peut pas bouger. Je dois aller ailleurs pour faire jouer ma fille. J'ai demandé pour changer de chambre mais on m'a dit non.

- MAMAN, 18 ANS -

C'est difficile d'être maman. Je voulais une famille d'accueil mais je ne sais pas à qui le dire.

- MAMAN, 17 ANS -

La principale difficulté, c'est le centre avec l'enfant. Dans les autres pays, tu as un appartement avec ton bébé. Ici, tu es dans un grand centre.

- MAMAN, 18 ANS -

Je n'aime pas vivre dans un centre, dans une structure. L'idéal selon moi serait qu'on nous amène dans un centre des mamans et pas dans un centre comme ici car on ne peut pas toujours s'occuper de toi, il y a trop de mamans. Je veux un petit centre où il n'y a que les mamans et où je peux avoir de l'aide. Si je vais à Clairs Vallons, je serai dans une unité avec des mamans. Ce n'est pas pour toutes les mamans. C'est juste pour les mamans du centre qui ont des problèmes, c'est comme un hôpital.

- MAMAN, 17 ANS -

LES MAMANS MINEURES ISOLÉES

La nourriture, le lait, le manque d'autonomie

Pour les jeunes mamans qui s'expriment dans ce rapport, la nourriture de leur bébé est une priorité. Elles parlent des contraintes liées aux heures des repas (heures fixes), du lait qui n'est pas adapté à leur enfant, du coût des produits de première nécessité comme l'eau ou le lait en poudre, et de la difficulté de s'en procurer. Toutes rêvent de pouvoir cuisinier pour leur enfant. Tous ces récits montrent que ces jeunes mères s'enfoncent parfois dans le désespoir face à l'impuissance et au manque d'autonomie qu'elles ont l'impression de subir au quotidien.

« Ici au centre, les bébés ont quelque chose à part, une nourriture spéciale. Ils ne mangent pas la nourriture des adultes.

- MAMAN, 16 ANS -

« On m'a donné une rappe et des fruits pour faire la panade de mon bébé.

- MAMAN, 16 ANS -

« La nourriture des enfants c'est difficile et stressant. Elle mange la nourriture, elle boit du lait mais elle ne mange pas les légumes du restaurant.

- MAMAN, 18 ANS -

« J'ai des rêves, je rêve de cuisiner ce que je veux pour moi et pour mon bébé, à l'heure que je veux et ne pas manger ce qu'on m'oblige à manger. J'espère qu'on va m'entendre, qu'on va m'écouter, en Belgique.

- MAMAN, 17 ANS -

« La nourriture n'est pas bonne. Pour les bébés, elle n'est pas bonne. Mon bébé, il recrache ce que je lui donne. Ici, nous n'avons pas d'argent pour cuisiner. J'aimerais avoir des sous et cuisiner moi-même. Je n'ai pas assez d'argent pour acheter la nourriture du bébé. On reçoit 3 euros par semaine pour le bébé et il y a aussi les vêtements. Je donne de la nourriture d'ici au bébé mais il a de la diarrhée. Donc je ne prends plus ce qu'ils nous donnent et je dois cuisiner pour lui et lui préparer ses repas. Mais c'est difficile sans argent en suffisance.

- MAMAN, 16 ANS -

C'est la nourriture le principal problème. Il y a déjà les problèmes du lait des bébés. Puis il y a les panades. Si nous voulons des petits pots, nous devons les acheter.

- MAMAN, 16 ANS -

Ces jeunes mamans parlent du lait qui n'est pas adapté et de l'eau qu'elles doivent acheter pour préparer le biberon de leur enfant :

On nous a donné un lait différent de l'autre lait qu'on avait reçu. Mais les bébés se sont habitués et donc ils refusent le nouveau lait. Quand on l'a dit, on nous a répondu que le médecin avait dit que tout était bon pour les bébés. Mais mon bébé boit du lait normal. Maintenant c'est du lait pour les allergies. Je l'ai goûté, c'est amer, mon bébé n'en veut pas.

- MAMAN, 16 ANS -

J'ai vécu la même chose pour le lait. Et quand je donne le lait à mon bébé, il n'en veut pas. Quand on le dit, on nous répond que c'est comme ça. Maintenant, je dois donner le lait n° 2 à mon bébé et j'ai reçu le n° 3, qui n'est pas le bon lait.

- MAMAN, 16 ANS -

Dans mon autre centre, tu recevais des bouteilles d'eau. Ici tu dois acheter de l'eau pour ton bébé ou la prendre de la pompe à eau. Le carton d'eau coûte 6 euros. Tu as 11 euros avec le bébé, tu achètes la nourriture du bébé et après, tu n'as plus rien.

- MAMAN, 16 ANS -

On refuse de me donner du lait en poudre car mon enfant a trois ans. Mais le lait en carton ne se garde pas. Si j'ouvre un carton de lait, je n'ai pas de frigo dans ma chambre et le lait devient mauvais.

- MAMAN, 18 ANS -

LES MAMANS MINEURES ISOLÉES

La santé

Les jeunes mères réfugiées ou migrantes sont bien seules face aux maladies de leurs enfants. Elles estiment qu'elles doivent tout gérer, avec peu d'aide. Elles témoignent du manque d'écoute auquel elles font face, du manque de soutien, et de leur profonde fatigue lorsque les cris de bébés malades ponctuent la nuit. Et puis certaines jeunes filles constatent avec tristesse qu'on ne les prend pas au sérieux voire qu'on les suspecte d'utiliser leur enfant pour manquer l'école. Tous ces facteurs provoquent du stress et fragilisent la santé de ces jeunes mères.

“ C'est moi qui dois faire toutes les choses. Je dois tout faire toute seule. Je m'occupe de tout. Si la petite est malade, je dois rester avec, personne ne m'aide. Par exemple, avant-hier, elle avait des petits boutons, comme pour une varicelle. Elle pleurait, toute la nuit, elle pleurait. Je l'ai amenée pour voir un docteur et on m'a dit : ce n'est pas grave, retourne dans ta chambre.

- MAMAN, 18 ANS -

“ Etre maman ici au centre, c'est difficile. On n'est pas bien dans notre tête, on stresse et donc notre enfant n'est pas bien.

- MAMAN, 18 ANS -

“ Avant, Madame Françoise s'occupait des bébés, mais elle ne peut pas toute seule s'occuper de tous. Maintenant, elle est à la crèche.

- MAMAN, 17 ANS -

“ Il y a des soucis pour le bébé, il a quelque chose sur le visage et les médicaments ne changent rien. Personne ne m'aide. J'ai l'impression de ne pas être prise au sérieux.

- MAMAN, 17 ANS -

“ La nuit, les portes sont fermées. Et donc si le bébé vomit, on ne peut pas sortir et le laver. Il n'y a pas d'eau chaude pour le laver. On doit tout faire seule, sans eau dans la chambre.

- MAMAN, 18 ANS -

“ Quand on va au médecin, on dit que c'est parce tu ne veux pas aller à l'école. Il n'y a pas de famille qui nous aide.

- MAMAN, 17 ANS -

“ Toute la nuit, tu n'as pas pu dormir à cause du bébé. Les éducateurs savent mais c'est à moi de prévenir la crèche. Si tu oublies de dire que l'enfant est malade, tu as des problèmes.

- MAMAN, 18 ANS -

Je n'ai pas eu de soutien pour mon accouchement. C'était une césarienne, c'était difficile. J'ai envie de pleurer tous les jours. Je ne dors pas assez. On a personne pour nous aider, on n'a pas de famille.

- MAMAN, 16 ANS -

La manque d'hygiène dans les toilettes et les sanitaires est aussi une préoccupation des jeunes mamans.

La salle de bain est très sale. Les toilettes aussi. J'ai dit à la personne qui nettoie que ce n'est pas assez propre. Mais personne ne vérifie si la salle de bain et les toilettes sont bien nettoyées et si le travail est bien fait. Il reste parfois des excréments. Mon bébé a eu des allergies à cause de la saleté. La personne vient seulement nettoyer une fois. Maintenant, la salle de bain est fermée à clé. Certaines personnes mettent de l'eau sale et déversent des saletés, là-bas alors que c'est la salle de bains pour les bébés. La nuit, la salle de bain est fermée à clé.

- MAMAN, 17 ANS -

Beaucoup de jeunes mamans parlent de leur sentiment d'insécurité dans les centres d'accueil. Leurs témoignages indiquent que ces jeunes femmes, la nuit, ont peur pour leur sécurité et celle de leurs bébés. Sentiment qui s'exprime dans la peur de laisser leur bébé seul durant la nuit, quand elles vont aux toilettes.

©UNICEF/ayene

« La nuit, quand les éducateurs rentrent, je dois prendre mon bébé. Quand je dois aller aux toilettes la nuit, je prends le bébé avec moi.

- MAMAN, 17 ANS -

La nuit j'ai trop peur et je n'ose pas sortir la nuit pour aller aux toilettes. La toilette est près du bureau des éducateurs, pas dans le couloir.

- MAMAN, 16 ANS -

J'ai peur de laisser mon bébé seul dans sa chambre. Il risque de se réveiller, d'avoir peur et de pleurer. Quand tu as tout dans la chambre, tu fais tout ce que tu veux. Même si la chambre est petite, tu peux te débrouiller là-bas au lieu de sortir.

- MAMAN, 17 ANS -

« Ce serait bien que chaque fille ait une clé de la toilette. Si tu perds ta clé, tu la rembourses. Ainsi, tu ouvres, tu te mets à l'aise, puis tu sors. Pour le moment, il n'y a pas de clé, c'est ouvert.

- MAMAN, 16 ANS -

« Le centre n'est pas adapté pour moi. Par exemple, tu es dans la chambre, tu veux aller aux toilettes, personne ne peut s'occuper du bébé, tu n'as pas quelqu'un à tes côtés. Tu es obligée de sortir de la chambre, d'aller à la toilette. Si tu as tout dans la chambre, tu peux au moins laisser l'enfant dans la chambre. Je mets mon bébé sur le dos pour aller aux toilettes, sinon le bébé pleure la nuit.

- MAMAN, 17 ANS -

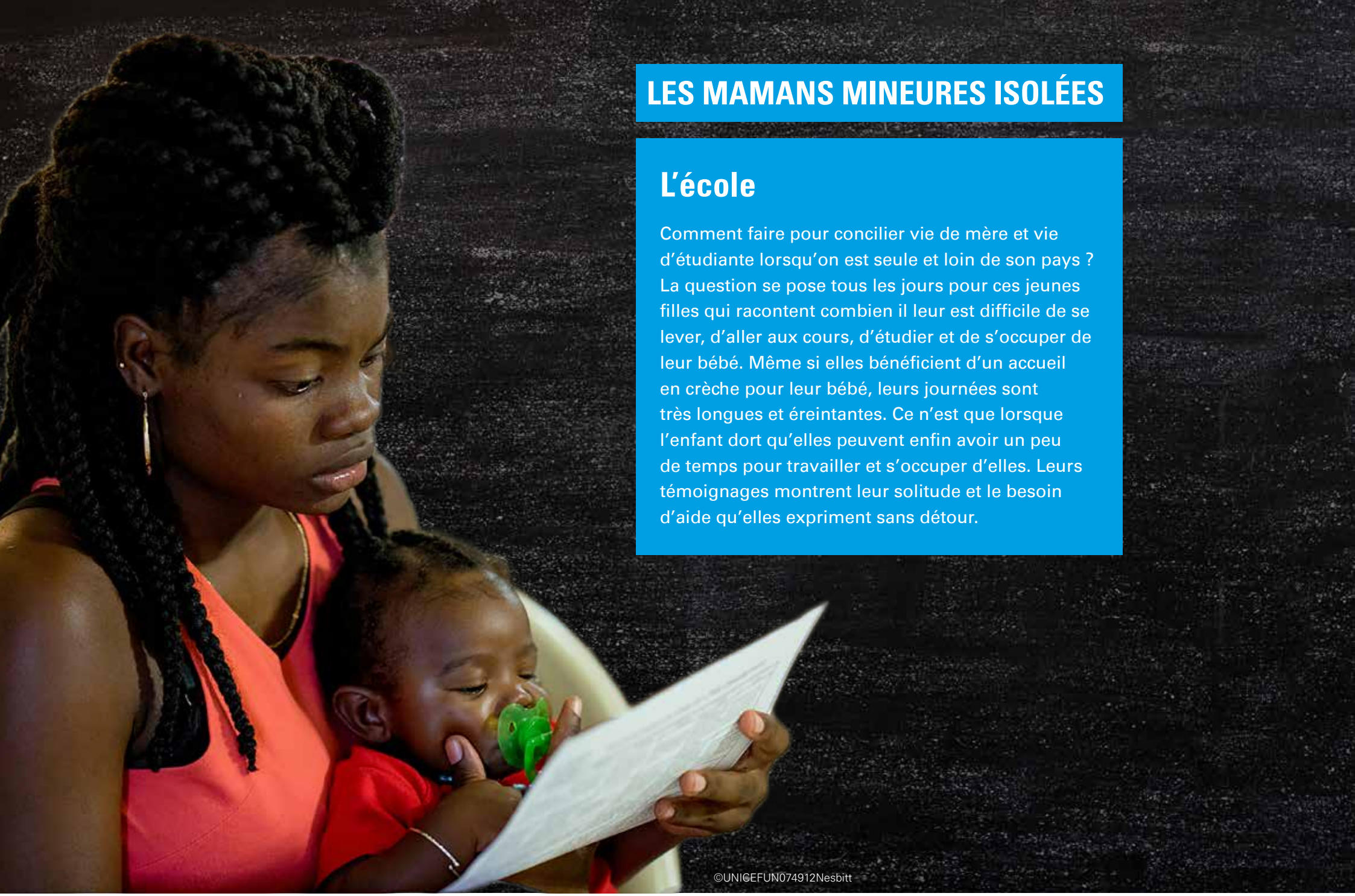
« Ici aussi, on n'a pas d'intimité. Si je dois aller aux toilettes la nuit, je suis en short, je dois me rhabiller et prendre mon bébé car j'ai peur de le laisser seul.

- MAMAN, 17 ANS

LES MAMANS MINEURES ISOLÉES

L'école

Comment faire pour concilier vie de mère et vie d'étudiante lorsqu'on est seule et loin de son pays ? La question se pose tous les jours pour ces jeunes filles qui racontent combien il leur est difficile de se lever, d'aller aux cours, d'étudier et de s'occuper de leur bébé. Même si elles bénéficient d'un accueil en crèche pour leur bébé, leurs journées sont très longues et éreintantes. Ce n'est que lorsque l'enfant dort qu'elles peuvent enfin avoir un peu de temps pour travailler et s'occuper d'elles. Leurs témoignages montrent leur solitude et le besoin d'aide qu'elles expriment sans détour.



©UNICEFUN074912Nesbitt

Je ne vais pas encore à l'école mais j'ai entendu dire que c'est très difficile d'aller à l'école et de laisser son bébé ici à la crèche. La crèche ferme à 17h et il faut se dépêcher, courir. Sinon il faut demander à quelqu'un d'autre de venir chercher son bébé mais nous n'avons personne ici.

- MAMAN, 16 ANS -

J'ai des problèmes avec l'école. Je dois y aller et conduire ma fille. Des fois, on m'aide pour aller la chercher. Si je suis en retard pour la crèche, l'école refuse que je rentre plus tôt. Je dois me lever à 6h pour me préparer et préparer mon enfant.
J'ai besoin d'aide pour ne pas être en retard.

- MAMAN, 18 ANS -

Il faut dix/quinze minutes pour aller à l'école qui ferme à 16h20. Tu dois donc revenir en courant car la crèche ferme à 17h.

- MAMAN, 18 ANS -

La crèche du centre devrait fermer à 18h car on n'a pas le temps quand c'est 17h.

- MAMAN, 16 ANS -

La crèche, ce n'est pas un problème pour moi. Mais on finit à l'école à 16h20. On arrive vers 16h40. Tu dois vite aller chercher ton bébé. Quand tu reviens de l'école, tu dois tout de suite t'occuper de ton enfant, tu dois le faire manger, le laver, et quand il dort, tu peux seulement t'occuper de toi, tu as des devoirs à faire.

- MAMAN, 16 ANS -

Il y a un problème de place dans la crèche pour ma fille mais j'aimerais encore étudier. En Afrique, tu ne pouvais pas étudier mais ici tu as la chance d'avoir tes études. Il faut donner la chance à ceux qui veulent, même si on n'a pas de place dans la crèche. Si je ne vais pas à l'école qu'est-ce que je vais faire ? Parce qu'avec l'école, tu as de l'occupation, tu penses à autre chose. Quand tu es avec ton enfant tout le temps tu es un peu fatigué et s'il va à la crèche c'est plus facile.

- MAMAN, 18 ANS -

Il n'y a pas de robinet dans les chambres. On doit sortir. Il y a une salle de bain pour les bébés dans le couloir. Il faut tout prendre avec soi.

- MAMAN, 16 ANS -

ESPOIRS ET RÊVES DES ENFANTS MIGRANTS ET RÉFUGIÉS

Les espoirs et les rêves des enfants sont étroitement liés à la sécurité, à la stabilité et à liberté, aux possibilités de recevoir une éducation, de travailler et d'améliorer la situation des enfants dans leur pays d'origine. Ils espèrent un avenir meilleur pour tous les enfants et une protection contre les abus. La plupart d'entre eux espère rester en Belgique. D'autres rêvent de rentrer dans leur pays, sans la guerre, et surtout d'être réunis avec leur famille.

> Je rêve que la guerre soit finie pour que toutes les personnes de Syrie puissent rester en Syrie.
> - GARÇON, 17 ANS, SYRIE -

> Je rêve de sécurité en Afghanistan.
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> Je rêve d'avoir plus d'écoles en Afghanistan et d'avoir plus de protection pour les enfants.
> - GARÇON, 15 ANS, AFGHANISTAN -

> Si j'avais une baguette magique, j'amènerais la paix dans le pays, la luminosité, une harmonie, l'amour dans le cœur des autres. C'est ça.
> - FILLE, 13 ANS, RDC -

> J'aimerais donner une école et à manger à tous les enfants de mon pays.
> - FILLE, 15 ANS, MALI -

> J'aimerais construire des hôpitaux et donner aux enfants une éducation sans violence ; arrêter la violence dans la famille et à l'école.
> - FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

> J'aimerais arrêter l'excision parce que ce n'est pas bien pour les enfants.
> - FILLE, 17 ANS, GUINÉE -

Même si une grande majorité des enfants rencontrés veulent rester en Belgique, certains rêvent de rentrer au pays.

> C'est très difficile ici. Je n'aime pas être ici. Je ne peux pas avoir une nouvelle vie. J'ai été un an et demi dans un camp de réfugiés en Grèce. Je voudrais retourner chez moi, en Syrie, sans la guerre mais je ne peux pas. Il y a trop d'insécurité.
> - MAMAN DE 16 ANS -

> Je ne veux pas être que négative. Il y a de belles personnes ici mais on ne reçoit pas ce dont on a besoin. On a besoin d'autres choses. Je vais encore un peu rester ici mais je suis très fatiguée et si ça ne va pas mieux, je partirai, je vais même rentrer en Syrie. Je raconte, je raconte, je raconte. J'ai raconté au moins dix fois mon histoire. C'est la Belgique qui m'a choisie [via le programme de relocalisation] et je suis venue mais je dois tout faire, tout préparer, être auditionnée. Je recommence tout à zéro le mieux possible mais si ça ne change pas, je n'aurai pas le courage de rester.
> - MAMAN DE 17 ANS -

©Unicef Belgique

Lorsqu'on leur demande ce qu'ils veulent devenir plus tard, les enfants parlent aussi de tous les métiers qu'ils voudraient exercer : médecin, infirmière, vétérinaire, chirurgien, instituteur, professeur, pilote d'avion, mécanicien, policier, avocat. Certains rêvent de fonder une famille et d'avoir des enfants.

“ J'aimerais devenir pilote d'avion.
- GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

“ Je rêve de retourner dans mon pays !
- FILLE, 16 ANS, BRÉSIL -

“ Je rêve de devenir vétérinaire.
- GARÇON, 16 ANS, BRÉSIL -

“ Je rêve de devenir policier. Je veux d'abord étudier le droit (je rentre à l'université l'année prochaine.
- GARÇON, 18 ANS, BRÉSIL -

“ Je rêve de devenir chirurgienne.
- FILLE, 14 ANS, MAROC -

“ Je rêve de travailler dans le domaine de la santé. J'aimerais devenir infirmière.
- FILLE, 16 ANS, PORTUGAL / GUINÉE -

“ Mon rêve est de fonder une famille.
- GARÇON, 17 ANS, ROUMANIE -

“ Je rêve de devenir médecin en Belgique.
- GARÇON, 15 ANS, SYRIE -

“ Je rêve de finir l'école et de devenir médecin.
- FILLE, 13 ANS, SYRIE -

“ Je veux devenir professeur.
- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

“ Je veux devenir mécanicien.
- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ Plus tard, j'aimerais devenir avocat, j'aimerais me marier et avoir des enfants. J'aimerais que ma famille vienne en Belgique. J'aimerais aussi acheter un train (j'ai peur de conduire).
- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ Je veux devenir policier.
- GARÇON, 17 ANS, AFGHANISTAN -

“ Je rêve de devenir instituteur.
- GARÇON, 16 ANS, AFGHANISTAN -

“ Je veux devenir docteur.
- GARÇON, 19 ANS, AFGHANISTAN -

©Ruud van der Graaf

INTERPRÉTER LES PRIORITÉS : LES ENFANTS DEMANDENT PLUS DE PROTECTION

© UNICEFUN057922Gilbertson VII Photo

Les enfants migrants et réfugiés demandent à être protégés. Après avoir fui la guerre, les discriminations ou l'extrême pauvreté ; avoir traversé une partie du monde en empruntant des routes aux dangers potentiellement mortels, ils rêvent de calme et de sérénité. Ils aimeraient se projeter dans un futur rassurant. Cette demande de protection concerne aussi les enfants exploités sur la route où ceux qui sont victimes d'abus de toutes sortes. Notons qu'elle n'épargne pas les autorités Belges ; les enfants aimeraient que cette protection couvre aussi leur accueil en Belgique, via une prise en charge plus adaptée à leur âge.

Le premier système de protection est la famille. Les enfants se sentent en sécurité avec leur famille. Ils en ont beaucoup parlé. Surtout les enfants non-accompagnés. Etre seul sur la route ou en Belgique est très difficile et très risqué. Tous les enfants mentionnent qu'ils aimeraient être réunis avec leur famille mais que les documents qu'on leur demande sont impossibles à obtenir. Les jeunes mamans arrivées seules en Belgique disent aussi à quel point il est difficile d'être une maman, mineure, seule, en exil et sans famille sur qui on peut compter.

Les enfants se sentent en sécurité lorsqu'ils ne sont pas forcés à faire des choses qu'ils n'aiment pas faire ou qu'ils ne comprennent pas. Beaucoup d'enfants ont déclaré qu'ils n'avaient personne à qui parler de leurs difficultés, de leurs angoisses ou de leur tristesse. Bien qu'ils soient encadrés par le personnel des centres d'accueil ou qu'ils aient des amis, et qu'un tuteur soit censé les accompagner, beaucoup d'enfant se sentent seuls et ont du mal à trouver une personne auprès de qui se confier.

La procédure est au cœur des soucis des enfants. C'est une préoccupation récurrente, car sa durée génère une insécurité difficile à vivre pour les enfants interrogés. Auront-ils le droit de rester ? Combien de temps faudra-t-il attendre pour recevoir une décision ? Les jeunes réfugiés et migrants entendent beaucoup de choses contradictoires et ne comprennent pas toujours le détail des différentes procédures qui les concernent. Ils estiment manquer d'informations adaptées et aimeraient que les autorités en charge de l'asile et de la migration les leur communiquent dès l'arrivée et accélèrent le processus.

Les enfants ont souligné que l'absence de prévisibilité sur leur séjour en Belgique représentait un surcroit de stress et d'angoisse, un fardeau supplémentaire qui les empêche parfois de se concentrer sur le présent et d'envisager l'avenir. Quand ils se sont rendus aux interviews pour leur demande d'asile, beaucoup d'enfants ont dit qu'ils n'étaient pas bien préparés ni toujours accompagnés de leur tuteur ou de leur avocat. Certains d'entre eux étaient complètement seuls.

Les enfants relataient des expériences très contrastées avec leurs tuteurs. Environ la moitié des enfants dit avoir une bonne relation avec les tuteurs. L'autre moitié ne les voient pratiquement jamais. Ces derniers ne les informent pas de la procédure.

Nombreux sont les enfants qui ont connu plusieurs centres d'accueil en Belgique ou à l'étranger. Ils ont dû s'adapter à de nouvelles structures, à de nouvelles règles, à une nouvelle école, se faire de nouveaux amis, parfois apprendre une nouvelle langue. Ces changements répétitifs et les grands centres d'accueil ne répondent pas à leurs besoins de protection, estime une immense majorité des enfants rencontrés.

Les enfants ont souligné que la vie dans un grand centre d'accueil était particulièrement difficile et stressante. Ils ont beaucoup parlé du manque d'intimité, de la promiscuité, violence omniprésente, du manque d'accompagnement ainsi que de l'absence de calme pour étudier et se reposer. Les enfants arrivés seuls et les mamans mineures recommandent un accompagnement sur mesure dans une petite structure ou une famille d'accueil. Pour les enfants accompagnés de leur famille, l'idéal est de vivre en dehors d'un grand centre.

Dans les centres d'accueil, les enfants disent avoir reçu un accompagnement très disparate de la part des éducateurs et assistants sociaux. La moitié des enfants a reçu tout le soutien et l'accompagnement dont ils avaient besoin. Pour les autres, cela n'a pas été le cas. Certains enfants non-accompagnés ont eu l'impression d'être complètement livrés à eux-mêmes. Ce sentiment est souvent partagé par les jeunes mamans.

Les enfants ont aussi souligné que le manque d'informations est un facteur d'angoisse supplémentaire. Ils ont énormément de questions et ne savent pas toujours à qui les poser. A l'inverse, quand ils posent des questions, ils n'obtiennent pas toujours de réponses. Ils entendent beaucoup de choses contradictoires autour d'eux et les décisions qui sont prises leur laisse parfois penser que celui qui se comporte « mal » recevra plus de soutien et un meilleur accompagnement.

L'éducation, les loisirs, les amis, les personnes de soutien jouent un rôle fondamental pour renforcer la résilience des enfants migrants et réfugiés. Les enfants aiment l'école. Ils veulent aussi faire du sport et jouer, redevenir des enfants. Ceux qui n'ont pas été scolarisés pendant longtemps et les jeunes mamans souhaitent plus de soutien. Tous les enfants veulent aussi pratiquer un sport ou une activité en dehors des centres d'accueil.

CONCLUSION

©Ruud van der Graaf

Les enfants migrants et réfugiés sont des survivants. Leurs récits, que nous avons récoltés et qu'UNICEF Belgique vous présente dans ce rapport, montrent à quel point il est douloureux pour un enfant de quitter son pays, parfois sans ses parents, afin de fuir la guerre ou la pauvreté.

Tous ces enfants ont dû prendre la route. Et la route est dangereuse. Encore plus qu'on ne l'imagine. Elle est semée de violences et de pièges, qu'un enfant n'est pas prêt à affronter.

Certains enfant racontent les dangers auxquels ils ont été exposés. Des enfants ont été détenus ou maltraités. Parfois ils ont été exploités par des trafiquants d'êtres humains, sur les routes de l'exil.

Beaucoup de jeunes ont dû travailler dans les pays qu'ils traversaient et dans lesquels ils restaient parfois de longs mois, dans l'attente d'un prochain départ. Ces abus, dont ils ont été victimes, les ont affectés et les affectent toujours aujourd'hui. Ils sont arrivés traumatisés en Belgique et la « résilience » sera parfois longue à atteindre.

Des enfants souffriront toute leur vie de ces épreuves qui sont gravées dans leur mémoire et dans leur chair. Certains ont échappé de peu à la mort. D'autres ont vu leur parents mourir sur la route ou dans les guerres. Des enfants arrivés seuls en Belgique ont été séparés de leurs parents pendant leur voyage.

Bien sûr, ce dont ces enfants rêvent aujourd'hui, c'est de revoir leur famille, de sentir à nouveau la présence d'une mère, d'un père qui les protège. Car bien souvent, ces enfants exilés en Belgique se sentent seuls et mal accompagnés.

Les enfants ne devraient jamais vivre de telles expériences. Beaucoup d'enfants ont fui la guerre, en Syrie, en Irak, en Afghanistan. Tous les droits des enfants sont bafoués pendant un conflit. C'est la situation la plus dévastatrice qui soit pour un enfant, car la guerre tue toute trace d'insouciance. La guerre tue l'enfance.

La violence de la guerre n'est pas la seule que pointent les enfants. Ces derniers évoquent les violences intra-familiales, les divisions communautaires, l'insécurité à l'école. Cette réalité ne peut pas être ignorée. Elle souligne la responsabilité des Etats de protéger les enfants dans leur pays d'origine, dans les pays de transit ou de destination, comme en Belgique. **C'est l'intérêt supérieur de l'enfant qui doit guider toutes les décisions qui sont prises pour eux, indépendamment de leur statut migratoire ou de leur âge, qu'ils soient seuls ou accompagnés de leur famille**.

Les pays ne devraient pas jouer aux trois petits singes, nous regarder sans rien faire. Ils ne devraient pas faire comme s'ils ne voyaient pas, n'entendaient pas, et garder le silence. Ils doivent faire quelque chose pour que tout redevienne comme avant. Nous avons aussi des droits.

- FILLE, 15 ANS, SYRIE -

La Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant a été ratifiée par presque tous les pays du monde, par la Belgique aussi. La procédure est de loin la question la plus importante évoquée par les enfants interrogés. Ils demandent une procédure adaptée à leur âge qui réponde à leur intérêt et une information précise et calibrée, dès leur arrivée.

© UNICEFUN0135709Nybo

L'hébergement est un autre sujet de préoccupation majeur pour ces enfants. Beaucoup critiquent le manque d'humanité des grands centres d'accueil où les tensions, les bagarres, le bruit, l'accompagnement erratique sont autant d'éléments qui ajoutent au stress et à l'angoisse. Ils aimeraient bénéficier d'un hébergement adapté et d'un accompagnement sur mesure, dans des petites structures ou des familles d'accueil pour les enfants non-accompagnés et les mamans mineures isolées. Pour les enfants accompagnés, la possibilité de vivre en famille hors d'un centre est l'idéal.

L'éducation, les loisirs, les amis et les personnes de soutien jouent un rôle essentiel pour que ces jeunes se reconstruisent et s'intègrent. Les enfants aiment l'école et ils aimeraient continuer ou commencer des études en Belgique. Ils rêvent aussi de se faire de nouveaux amis en pratiquant un sport ou une activité.

Presque tous les enfants que nous avons rencontrés sont inquiets du fait de l'absence de prévisibilité de leur séjour en Belgique. Pourront-ils rester ? Devront-ils rentrer dans leur pays d'origine ? **La procédure est vécue comme un fardeau par tous les enfants, qu'ils soient accompagnés ou non de leurs parents.** Cette absence de prévisibilité est encore plus difficile à supporter pour les enfants non-accompagnés qui ont passé de longues années en Belgique et pour les mamans mineures isolées.

La longueur de la procédure et le stress de l'attente affectent leur bien-être général, y compris leur santé et leurs capacités d'apprentissage. Pour les enfants, l'attente est pire qu'un refus. Ils recommandent une procédure limitée dans le temps et un meilleur accompagnement. L'insécurité liée à l'attente montre un besoin évident d'une meilleure protection. Des efforts doivent être faits pour mieux informer les enfants et les guider dans la recherche d'une solution durable dès leur arrivée.

Enfin, la plupart des enfants auraient préféré rester dans leur pays d'origine, si les conditions sécuritaires, la protection contre les abus et l'accès aux services de base (santé, éducation) avaient été suffisants pour le faire.

RECOMMANDATIONS DES ENFANTS

La procédure : avoir une procédure limitée dans le temps et bénéficier d'un meilleur accompagnement du tuteur et de l'avocat. Une meilleure information dès l'arrivée.

- Avoir une procédure limitée dans le temps.
- Si la procédure est plus longue, en expliquer les raisons.
- Un enfant qui est arrivé ici très jeune et qui a passé plus de temps en Belgique que dans son pays d'origine ne devrait pas être renvoyé dans son pays.
- Etre mieux accompagné par le tuteur, notamment pour se préparer à l'interview au CGRA. Etre accompagné par le tuteur dans les déplacements liés à la procédure. Etre régulièrement informé par son tuteur et le voir plus souvent. Avoir la possibilité de changer de tuteur si celui-ci n'a aucun contact avec le jeune.
- Etre toujours accompagné par l'avocat lors de l'interview. Etre informé des changements et des motifs de changement de l'avocat.
- Recevoir plus d'informations dès l'arrivée sur les différents types de procédures et être régulièrement informé sur les décisions qui sont prises.
- Bénéficier de l'aide d'un interprète social qualifié, lors des interviews et chez l'avocat.
- Mettre fin aux tests d'âge.
- Mieux accompagner les jeunes qui vont avoir 18 ans car ils se retrouvent parfois du jour au lendemain sans avocat, sans tuteur et sans aucune protection.

La famille : être réuni avec sa famille et avoir la possibilité de rester en contact avec sa famille. Avoir des personnes de confiance autour de soi.

- Favoriser la réunification familiale dès l'arrivée sans nous demander des documents impossibles à obtenir.
- Avoir la possibilité de rester en contact avec sa famille (un accès aux wifi et à l'ordinateur dans tous les centres d'accueil, plus de moyens pour acheter une carte de téléphone).
- Avoir des personnes de confiance autour de soi. Renforcer les bonnes pratiques telles que les services d'accueil familial, le buddy, le parrainage qui accompagne les enfants migrants et réfugiés et répondent à leurs besoins.
- La possibilité de vivre dans une famille d'accueil hors du centre pour les enfants non-accompagnés.

Le centre d'accueil : besoin de calme, de repos, de sécurité et d'accompagnateurs à l'écoute. Davantage de petits dispositifs ou des familles d'accueil pour les enfants arrivés seuls, des alternatives pour les familles.

- Le centre d'orientation est une bonne chose pour les enfants qui arrivent seuls.
- Même après 14 ans, il faudrait éviter les changements de centres répétitifs qui sont néfastes à l'intégration et au bien-être des jeunes. Un enfant qui parle français ne doit pas être envoyé dans un centre en Flandre.
- Lors de leur arrivée dans un centre d'accueil, les enfants devraient être accompagnés afin que ceux-ci se sentent bien et en confiance. Informer les enfants dès l'arrivée de l'organisation de la vie dans le centre, des heures des repas, du réveil, du coucher, des personnes qu'ils peuvent contacter s'ils ont des questions ou un problème. Les informer des possibilités d'éducation et de formation. Leur demander s'ils ont des besoins spécifiques (remédiation scolaire, projets, aide individuelle, etc.).
- Des accompagnateurs (éducateurs, assistants sociaux, psychologues) assez nombreux, qualifiés et à l'écoute qui respectent et soutiennent les enfants dès leur arrivée et tout au long de leur séjour dans le centre.
- Veiller à ce que les enfants soient accueillis dans un environnement calme, propre et protecteur qui leur permette de se sentir en sécurité, de se reposer et d'étudier. Ne pas mettre 4 enfants qui ne parlent pas la même langue dans la même chambre. Prévoir un local calme pour l'étude et du calme durant la nuit pour se reposer.
- Veiller à ce que les enfants soient protégés de la violence des adultes qui résident dans les centres et qu'ils sachent où trouver de l'aide en cas de besoin. Veiller à ce que les enfants ne se disputent pas entre eux et qu'ils apprennent à mieux se connaître, indépendamment de la langue ou du pays d'origine.
- Privilégier les toutes petites structures ou les familles d'accueil pour les enfants non-accompagnés. Privilégier des alternatives hors des centres d'accueil avec accompagnement (en maison, en appartement) pour les enfants qui ont déjà passé de longues années dans un centre avec leur famille.
- Mieux accompagner les jeunes qui vont avoir 18 ans afin qu'ils puissent trouver un logement quand ils sortiront du centre d'accueil.
- Donner des moyens aux enfants pour qu'ils puissent s'acheter un habit, un peu de nourriture, un ticket de transport ou faire un sport. Leur permettre d'avoir des activités en dehors du centre ou durant les vacances avec des enfants 'belges'. Informer les jeunes des possibilités de faire du travail communautaire dans le centre et d'exercer un job étudiant.
- Permettre aux enfants de préparer un repas de leur pays d'origine. Permettre aux familles d'avoir la possibilité de manger ensemble et de cuisiner.

Ecole et loisirs : plus de soutien pour les enfants qui ont été déscolarisés et ceux qui arrivent en fin d'année scolaire. La possibilité de faire un sport ou une activité en dehors de l'école ou du centre.

Accès à l'éducation :

- Permettre à tous les enfants d'aller à l'école dès leur arrivée et tout le long du séjour.
- Les enfants qui arrivent en fin d'année scolaire devraient bénéficier de cours de remédiation pour ne pas rester trois mois sans rien faire.

Qualité de l'éducation :

- Les classes DASPA/OKAN sont une bonne chose pour les enfants migrants et réfugiés. Il faudrait toutefois favoriser plus de contacts avec les enfants des autres classes.
- Adapter les méthodes éducatives et un support spécifique : un enfant de 14 ans qui n'a jamais été scolarisé et qui ne parle pas la langue n'a pas les mêmes besoins qu'un enfant de 14 ans qui doit juste apprendre la langue.
- Favoriser l'apprentissage de la langue aussi en dehors de la classe (par le sport ou d'autres activités en dehors de l'école ou du centre).
- Limiter le nombre d'enfants par classe.
- Fournir une aide pour faire les devoirs et un endroit calme pour étudier.
- Donner des cours de remédiation et/ou d'apprentissage de la langue après l'école et durant les vacances.

Accès aux loisirs :

- Permettre l'accès aux loisirs en dehors des centres d'accueil ou de l'école.
- Favoriser des activités avec d'autres enfants « belges ».
- Autoriser les enfants à assister aux entrainements de foot et à jouer les matchs.
- Donner aux enfants plus de moyens pour faire du sport et des activités en dehors des centres ; et payer le transport (tickets bus, métro, train).

Donner plus d'informations sur les possibilités d'étudier et de se former :

- Prévoir un conseil en matière d'orientation scolaire.
- Aider les enfants à réaliser leurs projets.

- Donner aux enfants plus d'informations sur les possibilités de faire des activités dans la commune (scouts, activités menées par la commune, etc.)
- Avoir la possibilité de participer à des stages pendant les vacances.
- Pouvoir participer aux voyages scolaires.

Mamans mineures : Un accompagnement sur mesure pour des jeunes filles qui sont particulièrement vulnérables car elles sont mamans, mineures, seules, sans famille et en exil.

- Privilégier des alternatives d'accueil hors des grands centres (en petites structures adaptées, en famille d'accueil, en appartement).
- Veiller à ce que les jeunes mamans soient accueillies dans un environnement calme et protecteur de jour comme de nuit, qui leur permette de se sentir en sécurité, de se reposer, de reprendre confiance et d'étudier tout en s'occupant de leur bébé.
- Informer les mamans dès l'arrivée de l'organisation de la vie dans le centre et hors du centre (à l'école, dans la commune) ainsi que des personnes qu'elles peuvent contacter si elles ont des questions ou un problème. Les informer des possibilités d'éducation et de formation.
- En plus des visites à l'ONE, veiller à un accompagnement régulier des mamans durant la grossesse, pendant l'accouchement et après l'accouchement, y compris une information sur les soins à apporter à la mère et à l'enfant après l'accouchement, la manière d'habiller l'enfant en hiver, de soigner les petits bobos, de laver et de nourrir l'enfant ainsi qu'une information sur le sommeil et le développement du jeune enfant.
- Veiller à ce que les mamans aient suffisamment d'intimité et puissent se sentir en sécurité dans les chambres, les couloirs et les sanitaires de jour comme de nuit. Permettre aux mamans d'appeler un médecin en cas de problème durant la nuit.
- Veiller à ce que les mamans reçoivent un accompagnement adapté au niveau scolaire (remédiation, aide aux devoirs en soirée, pendant les vacances). Prévoir un conseil et un soutien en matière d'orientation scolaire. Faire en sorte que la crèche ferme à 18 heures afin que les mamans aient le temps de reprendre leur enfant après l'école dans de bonnes conditions.
- Donner plus de moyens aux jeunes mamans pour qu'elles puissent acheter un habit ou de la nourriture pour le bébé et de l'eau pour le biberon.
- Donner du lait adapté aux bébés (un bébé qui boit du lait normal ne devrait pas recevoir du lait hypoallergénique).
- Permettre aux jeunes mamans de préparer le repas de leur bébé avec des produits et du matériel adapté.

© UNICEFUN057920Gilbertson VII Photo

© UNICEFUNI191321Matas

RECOMMANDATIONS D'UNICEF BELGIQUE

L'UNICEF appelle les décideurs politiques à élaborer une stratégie multidimensionnelle pour répondre à l'interaction des facteurs qui menacent les enfants migrants et réfugiés, et contribuer à leur protection :

- **Écoutez les voix des enfants migrants et réfugiés :** Faciliter la participation des enfants migrants et réfugiés dans la conception et la mise en œuvre de politiques qui les concernent, y compris dans le domaine de l'asile et de la migration, de l'intégration sociale, de la santé, de l'éducation et des loisirs. Conformément à la Convention relative aux droits de l'enfant, les enfants migrants et réfugiés ont le droit d'être entendus dans toutes les procédures d'asile et de migration.

  Dès l'arrivée, ils devraient également recevoir toutes les informations pertinentes, dans leur propre langue et dans un langage adapté sur leurs droits, les services disponibles, les différentes procédures et être informés des mécanismes de plainte et des services d'aide psycho-sociale disponibles. Dans les pays d'origine, la participation des enfants est primordiale pour s'attaquer aux causes profondes de la migration. Les organisations de la société civile, y compris les associations d'enfants, devraient être entendues lors des dialogues ou des processus qui visent à répondre à la crise migratoire.

- **Protéger les enfants migrants et réfugiés, en particulier les enfants non accompagnés, de l'exploitation et de la violence**.
  Introduire des mesures pour renforcer les systèmes de protection de l'enfance, y compris la formation des travailleurs sociaux et des enfants ; et travailler avec des organisations non gouvernementales organisations (ONG) et les groupes professionnels. Lutter contre la traite des enfants, en améliorant l'application de la loi, mais aussi en fournissant un meilleur soutien aux enfants à travers la nomination systématique de tuteurs qualifiés dès l'arrivée ; un meilleur accès à l'information en ce qui concerne leur propre situation et la gestion de leur cas individuel ; ainsi qu'un véritable accès à l'assistance juridique. Les gouvernements devraient également développer des lignes directrices plus claires pour les officiers chargés de déterminer le statut migratoire des enfants- pour empêcher le retour des enfants et des familles à la persécution, ou à des situations dangereuses ou mettant leur vie en danger – et faire en sorte que ce soit l'« intérêt supérieur des enfants » qui guide toutes les décisions qui les concernent.

- **Mettre fin au placement en détention des enfants qui cherchent à obtenir le statut de réfugié ou à migrer, en mettant en place diverses solutions pratiques de substitution.**
  Introduire des alternatives pratiques à la détention où les enfants et leurs familles sont impliqués, compte tenu de l'impact négatif de la détention sur leur développement. Les enfants sont particulièrement vulnérables à la violence physique et psychologique de la détention. Des exemples d'alternatives à la détention comprennent : la cession du passeport et l'exigence de se présenter régulièrement au poste de police, une garantie sous bail qui peut être demandée à la famille ou la communauté, la supervision en logement privé ou l'obligation de s'inscrire auprès des autorités.

- **Préserver l'intégrité des familles – le meilleur moyen pour protéger les enfants et leur donner un statut juridique.**
  Élaborer des lignes directrices claires pour éviter que les enfants ne soient séparés de leurs parents lors des contrôles frontaliers et de tous les processus de migration. Les Etats devrait accélérer les procédures de réunification familiale et faire en sorte qu'il soit plus facile pour les enfants de se réunir avec leur famille. Les enfants nés de parents migrants ont besoin d'une identité légale pour leur bien-être futur. Les gouvernements devraient fournir un certificat de naissance ou tout autre document d'identité pour permettre aux enfants d'accéder aux services et éviter l'apatridie.

- **Poursuivre l'éducation de tous les enfants migrants et réfugiés et leur donner accès à des services de santé et à d'autres services de qualité**
  Les gouvernements, les communautés et le secteur privé doivent fournir des efforts accrus pour donner une éducation, des soins, un abri, à manger, à boire, ainsi qu'un soutien juridique et psychosocial aux enfants migrants et réfugiés. Le statut migratoire d'un enfant ne devrait jamais représenter une barrière pour accéder aux services essentiels.

- **Exiger des mesures de lutte contre les causes profondes des mouvements à grande échelle de réfugiés et de migrants.**
  S'attaquer aux causes profondes des conflits, de la violence et de l'extrême pauvreté dans les pays d'origine. Ceci devrait inclure l'augmentation de l'accès à l'éducation et à la protection sociale ; l'augmentation des opportunités de revenus pour les familles et l'emploi des jeunes ; et favoriser une gouvernance plus responsable et transparente.

  Les gouvernements devraient faciliter le dialogue communautaire et l'engagement pour la résolution pacifique des conflits, la tolérance et des sociétés plus inclusives ; des mesures pour lutter contre la violence des gangs devraient être prises.

- **Promouvoir des mesures de lutte contre la xénophobie, la discrimination et la marginalisation dans les pays de transit et de destination.**
  Les coalitions d'ONG, les communautés, le secteur privé, les groupes religieux et les décideurs politiques devraient prendre la responsabilité d'influencer l'opinion publique pour empêcher la montée de la xénophobie et de la discrimination envers les migrants et les réfugiés.

ANNEXE

© UNICEFUN0147322Brown

LES PARTENAIRES DU PROJET

UNICEF Belgique n'aurait pas pu mener ce projet sans l'aide et la collaboration de nombreux partenaires. UNICEF Belgique a obtenu l'autorisation de FEDASIL de contacter tous les centres d'accueil. Six centres d'accueil ont accepté de collaborer à « What Do You Think ? ». UNICEF Belgique a organisé une réunion d'information avec les accompagnateurs des enfants à son siège et dans plusieurs centres.

Les accompagnateurs ont convenu d'informer les enfants et de les inviter à participer au projet. Ils ont souvent mené eux-mêmes les consultations. Lorsque ce n'était pas possible pour des raisons de ressources et de capacités, c'est UNICEF Belgique qui s'en est chargé.

UNICEF Belgique n'aurait pas pu mener son projet sans les classes DASPA/OKAN qui accueillent tous les jours ces enfants à l'école. Quatre classes DASPA/OKAN ont participé au projet « What Do You Think ? ».

UNICEF Belgique s'est aussi associé à plusieurs organisations de première ligne qui accueillent et accompagnent ces enfants tous les jours.

Enfin, UNICEF Belgique n'aurait pas pu mener ce projet sans l'aide d'un groupe d'experts en participation et en migration. Ce groupe de guidance a pu nous aider à définir les méthodologies et à les adapter.

Nous remercions chaleureusement les partenaires avec lesquels nous avons mené les consultations des enfants et des jeunes :

- **L'ASBL CEMO/ Classe Daspa de l'Institut Filles De Marie à St Gilles**
- **Le Centre El Paso de Gembloux**
- **Le Centre FEDASIL Kapellen**
- **Le Centre FEDASIL de Bevingen**
- **Le Centre FEDASIL de Poelkappellen**
- **Le Centre FEDASIL de Pondrôme**
- **Le Centre FEDASIL de Rixensart**
- **Mentor Escale**
- **OKAN klas Diest**
- **Vluchtenlingen Werk Vlaanderen**

Nous remercions chaleureusement les partenaires du groupe de guidance qui nous ont aidé à explorer certaines thématiques et nous ont transmis des témoignages :

- **Ambrassade**
- **Commission Nationale aux Droits de l'Enfant**
- **Coordination des ONG pour les droits de l'enfant**
- **Défense des Enfants International- Belgique**
- **ECPAT Belgique**
- **Exil asbl**
- **FEDASIL Lubeek**
- **Jesuit Refugee Service**
- **Kinderrechtencoalitie Vlaanderen**
- **Kinderrechtencommissariaat**
- **KIYO**
- **Minor en Dako**
- **Observatoire de l'Enfance, de la jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse**
- **Plate-Forme Mineurs en Exil**
- **Rode Kruis Vlaanderen**
- **Service du Délégué général aux droits de l'enfant**
- **Service Droits des Jeunes**
- **Universiteit Gent (Ilse Derluyn)**
- **Vrij Universiteit Brussel (Minne Huysmans)**

Comité belge pour l'UNICEF
Fondation d'utilité publique
Boulevard de l'Impératrice, 66
1000 Bruxelles
Tél : 02/230.59.70
Fax : 02/230.34.62

info@unicef.be
www.unicef.be
www.facebook.be/unicefinbelgium
www.twitter.com/unicefbelgique

Compte bancaire :
IBAN : BE31 0000 0000 5555
BIC : BPOTBEB1

Design et production : CDN Communication

RECYCLED
Paper made from recycled material
FSC® C015657

Imprimé sur papier 100% recyclé.

LA COOPÉRATION BELGE AU DÉVELOPPEMENT .be

D2018/5606/01

Editeur responsable : Olivier Marquet, UNICEF Belgique, Boulevard de l'Impératrice, 66 - 1000 Bruxelles